

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PIERRE ET MADELEINE, 1905-1937  
SUIVI DE  
ÉCRIRE LA FILIATION

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
SOLANGE CASIEZ

MAI 2026

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à Denise Brassard, ma directrice de mémoire, dont la rigueur intellectuelle, la bienveillance et la confiance ont été des repères essentiels tout au long de ce parcours. Son accompagnement attentif m'a permis de franchir chaque étape avec clarté et exigence, et je lui suis infiniment reconnaissante pour la qualité de son regard et la générosité de ses conseils.

À mes collègues des études littéraires depuis 2019 et de la maîtrise depuis 2023, je veux dire merci pour les échanges stimulants, les encouragements partagés, les discussions passionnées et la connivence. Ces années d'étude ont été enrichies par votre présence, vos idées et votre solidarité, et je garderai en mémoire cette communauté vivante et exigeante.

À mes amies du Club de lecture de Magog, qui m'ont motivée et soutenue dans ma démarche universitaire, j'adresse un sincère remerciement.

J'exprime aussi ma gratitude à mes professeurs, dont les enseignements ont nourri ma réflexion et élargi mes horizons. Chacun, à sa manière, a contribué à façonner mon regard sur la littérature et les sujets qui me passionnent, tels le devoir de mémoire, la filiation, la vérité narrative entre le réel et la fiction. Ils m'ont aidée à affiner ma sensibilité critique et à m'ouvrir à des textes et des pensées qui continueront de m'accompagner.

Enfin, à ma famille et plus spécialement à mon mari Bernard, je veux dire toute ma reconnaissance pour le soutien indéfectible, la patience, l'écoute et l'amour. Vous avez été là dans les moments de doute, comme dans les élans d'enthousiasme, et votre présence m'a donné la force de poursuivre ce travail avec confiance.

À toutes et à tous, je souhaite vous témoigner ma gratitude pour votre implication et vos encouragements dans ce long et exigeant parcours où l'on est souvent seul. Merci du fond du cœur.

## DÉDICACE

Je dédie ce mémoire à Pierre et Madeleine, mes grands-parents à qui j'ai prêté ma sensibilité et qui attestent de mon identité par une sorte d'effet miroir.

Je dédie aussi ce mémoire à mon mari Bernard, qui a accepté l'envahissement de notre lieu de vie par l'étalage de tous mes livres de référence et la présence constante de mon ordinateur.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS .....	ii
DÉDICACE.....	iii
RÉSUMÉ.....	vi
PIERRE ET MADELEINE, 1905-1937.....	1
PROLOGUE.....	1
<i>Dangé, juillet 1967.</i> .....	4
PIERRE .....	5
Singapour, novembre 1905.....	5
Singapour, novembre 1906.....	16
Singapour, décembre 1906.....	18
Singapour, mars 1907.....	21
Singapour, octobre 1908.....	23
En mer, octobre 1908 .....	24
Scorbé-Clairvaux, hiver 1909.....	25
Scorbé-Clairvaux, été 1912 .....	28
MADELEINE.....	32
Poitiers, automne 1909 .....	32
Poitiers, été 1910 .....	34
Dijon, été 1912 .....	36
Dangé, automne 1912.....	37
Dangé, été 1913 .....	41
Scorbé-Clairvaux, été 1913 .....	43
Dangé, août 1914.....	44
Dangé, septembre 1915 .....	45
Scorbé-Clairvaux, septembre 1915 .....	47
Guadeloupe, janvier 1916.....	50
Scorbé-Clairvaux, avril 1916.....	51
Dangé, août 1916.....	54
Correspondance, 1917 .....	56
Dangé, août 1917.....	58
26 juillet 1919.....	62
PIERRE ET MADELEINE.....	64
Poitou, janvier 1920.....	64
Dangé, 1922.....	69
EDMOND .....	70
Scorbé- Clairvaux, juillet 1927.....	70
Dangé, juillet 1927 .....	71
Dangé, Pâques 1935 .....	76

Montréal, 1936 .....	81
Poitou, décembre 1937 .....	83
Dangé, 1937.....	86
ÉPILOGUE .....	88
ÉCRIRE LA FILIATION.....	91
Introduction .....	91
1 La mémoire familiale : fondements de l'identité et liens intergénérationnels.....	94
1.1 Le décryptage de la mémoire familiale et la mise en scène autobiographique.....	97
1.2 Démarche pour faire ressurgir la mémoire familiale. ....	98
1.3 La pulsion autobiographique.....	100
2 La transmission de l'héritage familial à l'intérieur du récit de filiation .....	104
2.1 Le récit de filiation .....	104
2.2 Le désir de transmission comme moteur de l'écriture. ....	107
2.3 Le récit de filiation comme matrice identitaire. ....	110
3 La vérité narrative entre réel et fiction .....	113
3.1 Fondements de la vérité narrative : articuler réel et fiction .....	113
3.2 Les difficultés d'intégrer le réel et la fiction.....	115
3.3 L'intégration de la fiction comme outil de création.....	116
3.4 Dépasser l'individuel par le récit de filiation hybride.....	118
3.5 Ce que j'ai retiré de l'expérience .....	120
Conclusion.....	122
BIBLIOGRAPHIE .....	124

## RÉSUMÉ

Le volet création de ce mémoire, intitulé *Pierre et Madeleine, 1905-1937*, est un roman inspiré de mon histoire familiale. De Singapour à la France rurale, cette fresque débute en 1905 et se termine en 1937. Elle couvre deux générations, celle de mes grands-parents (Pierre et Madeleine) et celle de ma mère, Élisabeth. La trame historique englobe Singapour au temps de la colonisation, la vie dans les campagnes en France au début du XX<sup>e</sup> siècle et entre les deux guerres mondiales. Inspirée de faits biographiques familiaux glanés au fil des années et documentée par des sources variées, cette histoire de mes grands-parents a pour but de raviver la mémoire familiale, de la conserver et de transmettre aux générations à venir l'expérience, la pensée, les valeurs et les sentiments de ma lignée.

Le volet réflexif, intitulé *Écrire la filiation*, situe le devoir de mémoire dans un cadre théorique qui s'articule autour du désir de transmettre un héritage, de donner un sens à son identité, de trouver sa place à l'intérieur de sa lignée et d'y laisser des traces. Cet essai a pour but de réfléchir sur les enjeux de ma démarche d'écriture en la mettant en relation avec les concepts et les réflexions d'auteurs qui se sont intéressés à l'écriture biographique et autobiographique. Il mobilise des travaux sur la mémoire familiale, son actualisation et sa transmission par le biais du récit de filiation, de même que sur la vérité narrative, située entre le réel et la fiction.

Mots-clés : biographique, autobiographique, souvenirs, filiation, transmission, héritage, mémoire, écriture, identité, réel, fiction

PIERRE ET MADELEINE, 1905-1937

*Quand on aime la vie, on aime le passé, parce que  
c'est le présent tel qu'il a survécu dans la mémoire  
humaine.*

Marguerite Yourcenar

*Les souvenirs n'ont de valeur que pour ceux qui  
les peuplent. Une fois ces derniers disparus, ils  
deviennent une devise qui n'a plus cours, une  
monnaie de singe dont il faut se méfier.*

Éric Chacour

## PROLOGUE

*Juin 1966, à Dangé, un village de mille cinq cents âmes dans le Poitou.*

*De Lille, il faut huit heures de train et trois correspondances. Dans la maison de nos vacances, je regarde mon grand-père, Pierre, amaigri, les yeux mi-clos, allongé sur son lit à l'étage, son teint grisâtre contrastant avec le blanc des draps. J'ai dix-sept ans. J'ai voulu le revoir avant mon départ d'un an pour les États-Unis. J'ai peur. Ses lèvres bougent, je n'entends rien. Enfin, un filet de voix*

*—Singapour... les ananas... Edmond.*

*Il vivra encore une semaine. Ma grand-mère, Madeleine, clouée dans son lit au rez-de-chaussée, la hanche en miettes après une chute, m'a dit : Tu ne le reverras pas. Tu ne me reverras pas. Ne pars pas, un an c'est trop long !*

*Ma tante Anne-Marie, infirmière par nécessité auprès de son père et de sa mère, a renchéri : Tu n'es pas heureuse en France?*

*Soudain je me suis sentie coupable. J'ai fui la maison de mes grands-parents, sans me retourner, le cœur gros, mais la détermination dans l'âme : je partirai pour ce voyage aux États-Unis, j'ai été choisie par mon école, j'irai. Je suis partie avant les funérailles. Toute à l'anticipation du départ (pour aller en Amérique comme on disait alors), je ne me doutais pas que je me coupais de mes racines profondes.*

*Montréal, novembre 2017.*

*Pierre, je m'en vais sur tes traces. Tu es parti jeune homme à Singapour. Je veux comprendre ce que tu cherchais ou ce que tu évitais. Où découvrir ton empreinte dans ces Indes Orientales de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ? Ananas Opter : J'ai déniché sur le Web une ancienne carte postale. Conserve d'ananas : à gauche, un blason avec Léon Opter, ton père, château de Scorbé-Clairvaux, département de la Vienne, France. À droite, un autre blason, Émile Opter, ton oncle à peine plus âgé que toi, 79 Albert street, Singapour, presque île de Malacca. Enfin, une adresse, la clef du passé, les noms de Léon et Émile et pour me guider de vieilles photos de Singapour sur plaques de verre, retrouvées à Dangé dans le grenier de la maison familiale, après ta mort et celle de Madeleine.*

\*

*Pierre, comme toi, je fais le voyage vers l'Asie, mais en avion : Montréal – Londres, près de 7 heures de vol, puis Londres – Singapour 12 heures de vol – classe économique. Sur le tarmac, une vague d'air chaud et moite m'enveloppe et s'insinue dans mes narines. Je dois ouvrir la bouche pour happer l'air, mes vêtements sont déjà humides. Dans le taxi, l'air conditionné au maximum déclenche des frissons. Par la fenêtre, de vastes zones impersonnelles, semi-urbaines, de la végétation tropicale saupoudrée ici et là, enfin les gratte-ciels, marque de commerce de Singapour.*

*Pierre, il y a plus d'un siècle, tes premières impressions ont dû être toutes autres : tu arrivais par le port grouillant de vie.*

\*

*Une voiture s'arrête enfin à ma hauteur, après presque vingt minutes d'attente à plus de trente degrés et quatre-vingts pour cent d'humidité. Destination : le vieux quartier colonial.*

*—Taxi, 79 Albert street, s'il vous plait !*

*—Cette adresse n'existe pas, madame, répond le conducteur avec déférence.*

*—C'est possible, c'était celle de mon grand-père en 1905, cela fait plus de cent ans. Voici la photo de sa maison.*

*Le chauffeur aux traits métissés malais et chinois se met à rire :*

*—Vous allez être bien surprise et vous ne reconnaîtrez rien. Si vous voulez retrouver les vestiges du passé, vous devez visiter le National Museum de Singapour. Vous y découvrirez tous les documents historiques de la ville, une incroyable collection de clichés anciens.*

\*

*Pierre, à Albert street, je ne vois aucune trace du passé. La rue et les bâtiments sont modernes. Je suis les conseils du chauffeur de taxi et je consulte la collection de photos anciennes du National Museum. Ce musée, le plus vieux de Singapour, construit en 1849, est situé à moins d'un kilomètre de l'Hôtel Raffles. J'y suis un circuit guidé dans le temps avec un iPad interactif à la façon perfectionniste des Singapouriens. En parcourant des locaux pleins de vieux tirages, je constate la similitude avec les paysages et personnages des plaques de verre d'Albert street retrouvées dans le grenier de ta maison à Dangé : deux coolies devant une grande grille avec à leurs pieds une montagne d'ananas, trois porteurs posant près d'un chariot ambulant, une barge chargée d'ananas amarrée à la berge de la rivière. Après les tirages, je me rends aux archives dans les salles de la fin du XIX<sup>e</sup> et de début XX<sup>e</sup>. Un préposé aux gants blancs manipule à la demande des visiteurs une vieille encyclopédie en langue anglaise. Je traduis à mesure et sens l'émotion me gagner, enfin une trace tangible me reliant à toi : « Autour des années 1900, les conserveries d'ananas sont toutes aux mains de maisons chinoises, hormis une fabrique française fondée en*

*1896, résultant de l'association de deux frères, l'un à Singapour, l'autre à Scorbé-Clairvaux (département de la Vienne, France). La maison Opter se distingue par ses méthodes innovantes de mise en conserve avec la machinerie européenne la plus à jour de façon à améliorer la qualité des produits, le rendement des installations et l'efficacité. »*

*Il me reste à découvrir la salle des documents architecturaux. J'ai le plaisir d'apercevoir à hauteur des yeux sur les rayons, la propriété des Opter: Albert street, 79 : Quatre représentations de la bâtisse : de face, de côté, une coupe, une vue dans l'espace. C'est beaucoup plus grand que je ne l'imaginai. Albert street se trouve à un coin de rue d'un canal qui mène à la rivière Kalang où est amarrée la barge de la photo. Ce canal permet le transport de marchandises jusqu'au port. Mon arrière-grand-père et grand-oncle avaient bien choisi l'emplacement de la maison et de la manufacture.*

*Dangé, juillet 1967.*

*Madeleine, j'ai revu Pierre pour la dernière fois en 1966 et j'ai eu mon dernier rendez-vous avec toi un an plus tard. Tu n'as pas attendu mon retour des États-Unis. Je pénètre avec appréhension dans ton salon. À peine la porte franchie, je suis happée par l'odeur puissante de la cire et le parfum entêtant des lys que tu aimes tant. Des bougies posées sur le manteau de la cheminée en marbre et sur les commodes renvoient leur éclairage vacillant sur le lustre aux pendeloques en cristal. Le salon de mon enfance – autrefois emplis de ta voix douce et du tic-tac rassurant de l'horloge – a perdu sa chaleur. Les rideaux tirés, les meubles couverts de draps sombres, les fauteuils élégants déplacés dans un coin, le piano repoussé, la lumière tamisée, et les visages graves autour de toi créent une atmosphère irréelle, figée hors du temps. Mon cœur se serre aussitôt. Là, au centre de la pièce, tu reposes dans un cercueil ouvert, les mains jointes sur un chapelet de perles nacrées. Ta robe préférée, noire aux petites abeilles dorées, retombe inerte. Je suis arrivée trop tard, ainsi que tu me l'avais prédit. Tu es là, allongée, si paisible, comme si tu attendais encore qu'on vienne te parler ou te confier un secret. Je me suis agenouillée sur le prie-Dieu placé sur le côté de ton cercueil. Tu connaissais le Poitou et Dijon et tu avais visité Paris et Lille. À cet instant, je réalise que, même si tu n'es jamais sortie de France, tu as eu une vie très riche. Tu aurais souhaité voyager dans les pays exotiques, comme ton mari. Je vais le faire à ta place et je te fais la promesse de raconter ton histoire et celle de Pierre.*

## PIERRE

Singapour, novembre 1905

En ce dimanche en milieu d'après-midi, il fait encore très chaud à Singapour. Il n'y a qu'une semaine que Pierre est arrivé après un voyage éprouvant. Il regarde avec plus d'effroi que de curiosité les marées humaines d'indigènes qui se déplacent à pied ou sur des charrettes tirées par des bœufs ou des ânes, alors que les colons les houspillent de leurs buggys luxueux. Les voies de circulation, en terre battue pour la plupart, sont très encombrées. Pierre transpire à grosses gouttes et se demande s'il va s'habituer à ce climat lourd et chargé d'humidité. Ici, pas de saison, c'est toujours la même température qui oscille autour de 30 degrés Celsius. À vingt et un ans, il vient de rejoindre Émile et sa femme Flora. Émile, son oncle paternel, n'a que dix ans de plus que lui. Il ne le connaît pas vraiment, ne l'ayant vu qu'à de rares occasions alors qu'il était de passage dans le Poitou entre ses nombreux voyages en Asie. Il n'a rencontré Flora qu'une fois au château familial de Scorbé-Clairvaux quatre ans auparavant. À ce moment-là, Pierre n'avait que 17 ans et avait été impressionné par cette femme éblouissante de 21 ans. Pendant les trois jours qu'elle a passé au château, elle a pris un malin plaisir à déstabiliser son neveu, dont elle avait constaté la fascination. Bien qu'il ait vieilli, Pierre ne se sent pas à l'aise devant Flora. Elle le provoque du regard dès que son mari ne la regarde pas et il ne sait pas quelle attitude adopter.

Le but de cette promenade dominicale est l'hôtel Raffles pour aller y prendre le thé dans la plus pure tradition britannique. Pierre est curieux de découvrir cette luxueuse résidence transformée en hôtel en l'honneur de Sa Majesté la reine Victoria, le haut lieu de rencontre des Européens en exil par affaires. Émile, sa haute stature moulée dans un costume de lin écru, un canotier posé fièrement sur sa tête, renvoie la voiture, il tient à parcourir à pied le reste du trajet Albert Street-hôtel Raffles. Il marche devant et se comporte en roi possessif avec Flora. Droit et altier, le pas souple et assuré, il guide sa compagne vers « Beach Road », artère vitale imaginée par Stamford Raffles en 1822, bordée d'opulentes demeures. Les promeneurs accablés par la sensation d'étuve cachent leur inconfort. Ils marchent pour voir et être vus. Tout le monde se retourne au passage du couple Émile-

Flora, si élégant et distingué. Flora, au bras de son mari, d'un geste gracieux, essuie de son mouchoir bordé de dentelle la sueur qui perle à sa lèvre supérieure. Émile regarde son neveu et annonce :

— Nous y serons dans vingt minutes.

Pierre ralentit, accablé par la chaleur. Flora, consciente de son image et de sa propre importance, s'agace de ce retard et l'interpelle :

— Marchez donc d'un bon pas pour vous aguerrir, Pierre.

Elle se radoucit devant la mine abattue de son neveu et ajoute :

— Vous allez vous y faire et vous acclimater.

Toutefois, Pierre est irrité par la remarque et se demande de quel droit elle se permet de lui donner des ordres. Il envoie un caillou valser de la pointe de son soulier pour faire passer sa frustration. Sa tante le trouble avec ses attitudes précieuses, maniérées, toujours à minauder, à chercher l'attention de tous. Serait-elle aussi fière si elle savait qu'hier, la nuit venue, Émile et lui, sur ses talons, sont sortis par une porte dérobée à l'autre bout du jardin de la maison? Sans hésitation, son mari a emprunté un chemin passant par la longue structure métallique du pont Elgin, vers la ville indigène où Chinois, Indiens, Malais se côtoient. Pierre n'a pas eu le loisir de refuser l'ordre de son oncle de le suivre pour cette sortie nocturne. En passant, il a jeté un regard furtif sur les petites embarcations amarrées, habitées par des familles de Malais, puis dans le secteur chinois, il a reconnu les boutiques abritées par des auvents baissés à cette heure. Émile a cogné à une porte basse. Une jeune métisse, au sourire enjôleur vêtue d'une longue robe de soie à la mode occidentale, leur a ouvert. Il n'y a pas eu de présentations, Émile est monté à l'étage avec elle, le laissant seul. Le temps s'est étioilé. Il a semblé à Pierre que les murs du petit salon ornés de tentures et de miroirs se rétrécissaient autour de lui, écrasant les meubles en rotin et le canapé bas où il n'avait pas voulu s'asseoir. Des odeurs d'encens, de bois de santal, de jasmin alourdissaient l'atmosphère. Il transpirait et a fini par se laisser tomber sur un fauteuil inconfortable tandis qu'il se sentait oppressé et que son esprit s'affolait de plus en plus, comprenant le genre d'endroit où il se trouvait. Enfin, Émile et la femme réapparurent. Émile arborait un air satisfait et fit signe à sa compagne. Cette dernière prit Pierre par le bras et l'entraîna dans l'escalier étroit. Devant une porte basse, sa guide s'effaça pour le laisser entrer. Pierre ne vit que le grand lit en bois lourd, couvert par une moustiquaire descendant du baldaquin. Il se tint immobile, anxieux, terriblement gêné devant

l'alcôve où l'odeur de fauve dominait. Sa compagne s'employa à le détendre. Elle avait une mission à accomplir. Pierre, raide et mal à l'aise, finit par abdiquer. Il se trouva en partie dévêtu et, sous les caresses expertes, sentit une force soudaine l'habiter. Il prit possession de la femme avec brusquerie. L'acte ne lui procura aucun plaisir, mais plutôt de la honte. Il était cramoisi en revenant dans le salon et se demanda si toutes les portes de l'enfer n'allaient pas s'ouvrir devant lui et le happer. Il était mortifié d'avoir dû obéir aux ordres de son oncle et se demandait pourquoi son parent ne pouvait se satisfaire de son épouse.

\*

Sur le chemin du retour, les deux hommes restent silencieux. Les doutes assaillent Pierre. Pourquoi a-t-il rejoint son oncle à la tête de l'exploitation familiale d'ananas à l'autre bout du monde, cette entreprise fondée par son père, Léon, à qui tout réussit? Pierre a grandi au centre ouest de la France, dans un manoir immense. On y pénètre par un pont-levis entouré de douves qui témoignent de l'enrichissement de sa famille. Léon, s'enorgueillissant de ses origines bourgeoises, dirige à Paris une banque d'affaires. Il y côtoie les grands de ce monde et tire les ficelles de son entreprise coloniale d'exportation de fruits exotiques. Une grande partie de la fortune de la famille Opter repose sur cette activité commerciale; les boîtes d'ananas entreposées au domaine poitevin sont acheminées dans toute l'Europe. Léon, évidemment, a besoin de gens de confiance pour assurer son empire. Pierre? Non... sans doute plus tard. Plutôt son frère Émile à qui il a appris les louvoiements du métier.

Bien sûr, c'est toujours une fois au zénith que le ciel vous tombe sur la tête. Ainsi, Marie, la mère de Pierre, est morte en couches à la naissance de jumeaux. Le premier petit garçon l'a suivie de quelques heures, le second une semaine plus tard. Triple deuil pour le chef de famille. Pierre n'avait que huit ans et ses quatre sœurs aînées n'étaient guère plus âgées. Son père l'a abandonné et la nourrice Félicie a été promue au rang de gouvernante, soutenue par son mari, le jardinier. Mimétisme, goût du pouvoir? La nourrice s'est créé un royaume où elle exerce son emprise, utilisant les orphelins comme petites mains. La famille a marché droit dans ce château impressionnant par sa taille gigantesque. Construit au XVI<sup>e</sup> siècle, il a été modifié sous Louis XIV, où son propriétaire l'a doté d'une double muraille protégeant un jardin dessiné par Lenôtre. Depuis la place du champ de foire dans le bourg de Scorbé-Clairvaux, on y pénètre par un pavillon

imposant abritant les écuries dans la première enceinte du parc. C'est une large esplanade traversée de pelouses et parcourue par des allées de graviers. Pour entrer dans la deuxième enceinte, on traverse un pont enjambant les douves par une porte monumentale donnant sur la cour d'honneur. Cette cour est habillée de quatre pavillons aux angles du rectangle formé par les douves qui courent tout le long de cette deuxième enceinte. Au centre se dresse l'élégant corps du logis de style renaissance flanqué d'une tour gothique à l'ouest et entouré de vastes dépendances. Fuyant ce lieu lui rappelant sa défunte femme et les jours heureux, Léon est le plus souvent absent, réfugié dans des bras compatissants à Paris. À chaque passage au château, dur et sans pitié, il cherche à faire de son fils un homme.

Pierre se remémore combien il a désiré ce voyage en Asie. Il voulait sortir de l'atmosphère compensée du manoir, fuir les brusques colères de son père lors de ses rares séjours dans le Poitou. Il ne supportait plus son regard méprisant, soulignant combien prestance et entregent lui faisaient défaut. Léon l'accusait d'être replié sur lui-même et de se complaire dans les livres. Le surnom du chef de famille : le Caïman, lui venait de sa dureté en affaires. La famille Opter s'était enrichie dans les guerres napoléoniennes où elle s'occupait de tanneries et approvisionnait tous les harnachements des chevaux. Elle a été aussi fournisseur de toutes les traverses de chemin de fer vers Poitiers.

L'ambition sans limites de Léon le fait se lancer dans le commerce des ananas. Il voudrait que son fils devienne comme Émile et parcoure le monde alors que lui tire les ficelles à Scorbé-Clairvaux. Après la mort de sa femme, des connaissances lui ont attribué une vie dissolue à Paris alors que l'argent était jeté par les fenêtres. Pierre, dès son jeune âge, s'est juré qu'il n'aurait pas cet appât du gain associé à un caractère dur et intransigent, mais qu'il serait juste et compatissant. Jeune adulte, Pierre a apprécié l'intermède salutaire de trois ans à Angers pour étudier le droit. Diplôme en poche, à son retour, il a eu du mal à se réhabituer à la dictature domestique de Félicie et de son mari, il s'ennuyait. Ses sœurs, occupées à se chercher des époux, ne semblent pas souffrir autant de la situation. Amélie, l'aînée, que son père a initiée à ses affaires et à la comptabilité, se passionne pour la vente des conserves d'ananas stockées par cartons de vingt-quatre dans deux immenses pièces condamnées au rez-de-chaussée du château. On ne peut pas les mettre à la cave, trop humide. Ces pièces, du temps de leur mère, servaient aux réceptions et aux bals. Elles étaient devenues des entrepôts.

Remarquant son abattement, Amélie lui dit : « Pourquoi tu ne vas pas là-bas, à Singapour avec notre oncle Émile, tu découvrirais du pays, profites-en pendant que tu es jeune ». L'idée fait son chemin et Pierre, quand il en parle à son père, aperçoit sa figure s'illuminer. Ce dernier le regarde comme s'il le voyait pour la première fois. Il lui donne une tape sur l'épaule en s'écriant :

— Enfin, mon fils, tu fais un homme de toi ! Va ! Marche sur notre lancée.

Pierre acquiesce gauchement, surpris de cette démonstration d'intérêt. Son père, se redressant, reprend :

— Une médaille d'or à l'exposition coloniale de Marseille en 1900 doit en appeler d'autres. Je compte sur toi. Et ne t'avise pas de déshonorer notre nom en trainant dans les fumeries d'opium !

Les fumeries d'opium, Pierre en a entendu parler et sait que c'est un exutoire au déracinement des colons. Il chasse ces pensées et se concentre sur les préparatifs du voyage : deux malles avec des vêtements adaptés aux pays chauds : tailleurs en lin pour les réceptions, habits de travail en coton égyptien, casque colonial pour l'autorité. Ses livres, une photo de sa mère, une autre avec toute la famille devant le château après la mort de sa mère où l'on remarque Félicie à l'avant-plan.

\*

Embarqué à Marseille, il est tout de suite frappé par le mal de mer. Toutefois, après quelques jours, il s'habitue au roulis et au tangage et les trente-huit jours de périple jusqu'à Singapour ne lui paraissent pas si monstrueux. Il ne vit que pour les escales, adorant nager. Chaque mouillage est une occasion pour plonger dans des eaux de plus en plus chaudes, oublier la turbulence de la navigation et détendre ses muscles endoloris. Le port de Gênes en Italie est une révélation : la lumière, le bruit, la foule, les odeurs. Loin de son Poitou natal, il commence à apprécier sa folle aventure. L'arrêt à Malte lui paraît encore plus enchanteur. Il se remémore l'histoire des chevaliers et les récits des croisades appris au collège. Et toujours cet air pur et resplendissant. Puis Beyrouth, le Paris du Moyen-Orient, où son imagination le transforme en héros des Mille et une nuits. Rituellement, il saisit toutes les occasions de se baigner, libérant son esprit et s'inventant un avenir radieux sous des cieux exotiques. Le canal de Suez concrétise tous ses rêves de jeune homme. Qui de ses compagnons d'études a eu la chance de réaliser cette traversée mythique ? Sur les traces de Ferdinand de Lesseps, il ressent dans tout son être une exaltation bienfaisante en pénétrant dans la

mer Rouge. Un arrêt à Jiddah, à mi-chemin de la péninsule arabique, la porte des lieux saints si près de la Mecque. La mer Rouge et son eau si chaude, les palmiers au bord du rivage, des jonques et au loin les montagnes : le plus grand dépaysement depuis le départ. L'appel du muezzin, mélancolique et guerrier, les prières traditionnelles tournées vers la capitale religieuse cinq fois par jour, autant d'étrangeté pour un habitué du rythme latin des églises catholiques. Djibouti et le golfe d'Aden, puis une interminable navigation dans la mer d'Arabie, le passage au sud de l'Inde, le golfe du Bengale au nom si évocateur, le détroit de Malacca réputé pour ses pirates. En escale à Port Kelang pour deux jours, il est assailli par l'humidité et la chaleur, ne réalisant pas les difficultés qu'il aurait à vivre dans cette touffeur pour les prochaines années.

Enfin le paquebot s'engage dans les eaux moirées du détroit de Singapour. Pierre admire les frêles jonques et les sampans qui glissent à vive allure comme pour escorter ce colosse des mers. À l'arrêt, la brise du large fait place à une moiteur tropicale qui poisse la peau et alourdit les vêtements. Il endosse un de ses costumes en lin, espérant faire bonne impression auprès de son oncle et il s'essuie le front d'un geste machinal du revers de sa manche. C'est un chaos indescriptible en bas de la passerelle : passagers hélant des proches, coolies chinois en tunique sombre, conducteurs de pousse-pousse indiens aux turbans de couleur vive, femmes malaises en sarongs chatoyants, revendeurs arabes en djellabas claires, proposant diverses marchandises ou leur aide avec les bagages. Pierre se sent perdu dans cette marée humaine au milieu d'une invraisemblable cacophonie de sons, d'odeurs et de promiscuité physique amplifiés par une chaleur moite et collante d'un air saturé de parfums entêtants, où l'odeur de la sueur domine pourtant. Au milieu d'un embouteillage de chars à bœufs, des officiers anglais sanglés dans leurs tuniques rouges détonnent.

Sur le quai, il a beau chercher son oncle, il ne le voit pas. Soudain un homme l'accoste et se présente comme le régisseur de son parent. Il explique qu'il est français et a travaillé dans les plantations d'hévéas en Indochine. Ils montent dans une voiture à cheval.

— Fait-il toujours aussi chaud ? se lamente Pierre en retirant sa veste alors qu'il prend place à côté du conducteur et fronce imperceptiblement le nez à cause de la forte odeur de transpiration de son guide.

— Monsieur, c'est un climat équatorial ici. Il faudra vous y habituer, décrète l'homme avec une pointe de dédain dans la voix.

— Pourquoi y a-t-il tant d'uniformes anglais ?

— Nous sommes sous l'administration commune de l'Inde britannique : les Straits Settlements, commente le régisseur alors qu'ils quittent la zone portuaire et parcourent des dédales de rues congestionnées.

La voiture s'arrête devant le 79, Albert street, un spacieux édifice de deux étages en bois à la façade de type colonial. La voiture contourne le bâtiment et pénètre à l'arrière. De là, on aperçoit le rez-de-chaussée sur pilotis, clos par de vastes portes semi-circulaires à barreaux, pouvant héberger plusieurs chars à bœufs. Au premier, une large galerie fait tout le tour de la partie habitable, procurant un abri contre le soleil et la pluie.

— Monsieur et madame seront bientôt de retour, annonce le régisseur. Je vais vous conduire à votre chambre.

Pierre est déçu qu'Émile ne soit pas venu l'accueillir. Il craint tout à coup qu'il ne soit comme son père, dur et exigeant. Il ne connaît pas son caractère et n'a entendu parler que de son esprit d'aventure et de ses réalisations. Les études en commerce d'Émile à Paris l'ont rapproché des milieux huppés, près du pouvoir. Il a fréquenté les familles nobles et la haute bourgeoisie. Parti pour les Indes orientales en 1889, il a travaillé comme sous-directeur d'une concession anglaise à Singapour où l'on exploitait les hévéas. Après une année pour se familiariser avec les us et coutumes du pays, il s'est rendu à Tandjung dans l'île de Sumatra. À la tête d'un comptoir de produits d'alimentation, il était alors le seul européen au milieu d'une population de mille indigènes.

En 1894, de retour à Singapour, il s'est associé à son frère en vue d'y créer une activité. Il lui a expédié les différentes marchandises de la région pour tester leur succès. Les conserves d'ananas ont remporté la préférence. En accord avec Léon, il a loué des terres en profitant d'un système foncier de bail de type européen. L'administration britannique l'avait mis en place pour encourager les planteurs à défricher la forêt et à coloniser le pays. Puis il a fondé l'usine à Singapour, attenante

à la maison d'habitation, afin de fournir à son partenaire les biens à commercialiser. Il est arrivé en France en 1901, s'est marié et est reparti aussitôt.

\*

Accablé de fatigue et de chaleur, Pierre pénètre dans la chambre aux volets de bois à claire-voie à demi fermés et s'assoupit sur son lit. Des coups frappés à la porte le réveillent en sursaut. Émile entre et annonce :

— Bienvenue, Pierre, un boy va t'apporter de l'eau chaude. Nous dînons dans une demi-heure, Flora et moi t'attendons au salon.

\*

Avant de passer à table, Émile débouche une bouteille de champagne. Pierre remarque que Flora tend son verre plusieurs fois au boy qui se tient en retrait et sert avec des gants blancs. Dans le fond de la pièce, deux autres domestiques agitent des feuilles de palmier pour apporter un peu de fraîcheur dans l'air humide. Après les échanges d'usage sur le voyage de Pierre, Flora monopolise la conversation. Cette dernière n'a pas changé, sinon qu'elle est encore plus belle que dans le souvenir de Pierre quatre ans auparavant. Flora est très gaie. Son mari la laisse faire. Elle entreprend, se tournant vers son neveu, de raconter comment elle a rencontré Émile :

— Pierre, vous devez savoir que tout a commencé quand j'ai été séduite par l'exotisme de la tenue d'Émile ! Je revois avec acuité le Jockey club où mon père m'avait demandé de l'accompagner à une réception donnée en l'honneur d'un dignitaire des conquêtes asiatiques. On aurait pu se croire en Indochine au milieu de cette foule d'hommes en costume de lin écru, portant leur casque colonial à la main. Vous savez, lors de cette première rencontre, Émile m'a fait une grande impression : svelte, le visage régulier, la moustache orgueilleuse. Il s'est incliné avec un baise-main avant de plonger son regard dans le mien : « Émile Opter, résident de la merveilleuse île de Singapour », m'a-t-il dit. Singapour, le mot a résonné en moi comme le paroxysme de l'exotisme. La glace était brisée. Mon père connaissait Émile et ton père Léon, avec qui il entretenait des relations d'affaires. Il n'a pas fait de difficulté à me laisser converser toute la soirée avec ce jeune homme très populaire auprès de la gent féminine. Vous connaissez la suite, de courtes fréquentations, le mariage décidé deux mois plus tard, et le départ prévu peu après.

Se tournant vers Émile, elle ajoute :

— N'est-ce pas, mon chéri, que ce fut un voyage de rêve? J'ai adoré prendre l'Orient express jusqu'à Istanbul, puis nous avons embarqué sur un paquebot pour le grand périple en première classe en direction des Indes orientales.

Elle se tourne de nouveau vers Pierre et poursuit : À Singapour, mon mari m'a présentée à la bonne société. Je m'y suis fait quelques amies.

Elle s'arrête et son humeur change tout à coup : ici, on parle anglais. À la différence d'Émile, je ne maîtrise pas parfaitement cette langue. Les riches colons sont pour la plupart mal dégrossis et leurs femmes aussi. Ça n'a rien à voir avec mes relations parisiennes. Quelle différence avec le milieu cultivé que je fréquentais!

On est au dessert, Émile se dresse brusquement et l'interrompt :

— Ma chérie, tu es fatiguée, l'alcool par cette chaleur ne te réussit pas. Tu devrais te retirer.

Pierre, gêné par la tournure de la conversation, se lève également pour saluer sa tante alors que celle-ci le regarde avec impudence tout en posant un baiser sur le front de son mari.

Les deux hommes restent seuls. Émile, sans faire plus de commentaires, parle de son travail de supervision dans la plantation et dans l'usine.

— Demain je t'emmènerai dans les champs pour que tu te familiarises avec les activités quotidiennes, déclare-t-il d'un air faussement jovial.

\*

La chaleur écrasante pèse sur le champ d'ananas, près de la rivière Seletar, à quelque vingt kilomètres de la ville. Il règne sur la plantation une lourdeur poisseuse, saturée d'humidité. Sous un ciel couvert, les longues rangées de plantes aux feuilles acérées forment des sillons d'un vert poussiéreux. Entre eux, la terre noire, grasse, gorgée de pluies récentes, s'ouvre sous les pas. L'odeur âcre de la sève s'élève dans l'air, mêlée à celle, plus fétide, de la sueur.

Pierre avance les yeux plissés, la chemise collant aux omoplates, scrutant les formes qui glissent entre les plants, silhouettes courbées pour l'accomplissement de la tâche. Les travailleurs, torsos nus, la peau luisante, récoltent les fruits en séparant à la machette, au ras du sol, les ananas matures de leurs racines. Pierre constate avec effroi qu'Émile, rompu au commandement, progresse à longues enjambées parmi les ouvriers tout en faisant siffler sa badine le long de sa cuisse dans un geste calculé d'intimidation. Il lui a expliqué que des cent individus œuvrant dans la plantation, certains sont des permanents, mais la plupart s'engagent à la journée.

— Prends modèle sur moi, Pierre, les coolies doivent te craindre. Aucune faiblesse n'est tolérée, sois sans pitié, sinon ils auront le dessus. Regarde-les, ils paressent. Ils n'ont pas la cadence. Joignant le geste à la parole, il frappe deux employés sur le dos, les haranguant dans leur dialecte. Pierre soudain oppressé, s'arrête, les poumons en feu. Émile remarquant qu'il a l'air bouleversé le toise avec une physionomie de dédain :

— Endurcis-toi. Observe ! Tu dois pouvoir te faire respecter. Tu dois aussi comprendre toutes les étapes de la récolte.

Pierre, encore ébranlé, se concentre sur les opérations : après avoir été coupés, les ananas sont entassés dans de grandes corbeilles d'osier enfilées sur de longues perches, portés par deux ouvriers. Leur contenu est ensuite vidé dans des carrioles attelées à deux bœufs puissants. Les rhizomes empilés en paniers sont convoyés à l'autre bout du champ, où d'autres manœuvres les replantent dans des sillons bien droits qu'ils tracent à mesure. D'un geste mécanique, ils insèrent en terre ce qui deviendra bientôt un nouveau fruit. Durant tout ce processus, Émile circule entre les entailles et aboie ses ordres dans un dialecte à mi-chemin entre le malais et l'hindi.

L'après-midi, après le déjeuner et la sieste, Émile et lui vont à la conserverie située dans le grand bâtiment carré d'Albert street, adjacent à leur lieu d'habitation. Comme dans les champs, plus de cent hommes y travaillent. Il s'y fabrique jusqu'à cinq mille boîtes chaque jour. Dès l'abord de l'usine, une forte odeur de fruits murs reste accrochée aux narines. Pour entrer, il faut contourner des piles d'ananas déversés par les chars à bœufs. À l'intérieur, la chaîne des tâches commence par le tri et le pelage. Les ouvriers accélèrent le mouvement à l'approche du maître. Ils coupent les tranches à des vitesses vertigineuses. Les fruits, en rondelles ou en morceaux, placés dans les

réipients, sont couverts par du sirop. Chaque boîte de conserve est scellée et chauffée pour assurer sa préservation. L'étiquette est collée et les contenants empilés dans des cartons pour l'exportation. C'est une chorégraphie bien rodée dans une chaleur d'étuve malgré toutes les ouvertures pour créer un semblant de circulation d'air. Au contraire des champs il n'y règne pas un climat de violence et d'intimidation. Cela procure un certain réconfort à Pierre.

Singapour, novembre 1906.

Après un an, Pierre, décharné, les traits tirés, se sent très las, avec toujours la même sensation d'épuisement. Il vient de passer la matinée dans les champs à se substituer à la police, puis l'après-midi à l'usine où les odeurs sucrées mêlées à la sueur des hommes l'assaillent. Enfin il regagne ses appartements. Alors que le jour décline, le soleil entre sur la galerie de sa chambre à travers les barreaux. Il lit le journal avant le protocolaire repas du soir. Pas de crépuscule, la nuit tombant d'un coup, son boy se tient prêt. Il sait que son maître déteste interrompre sa lecture. Pierre se sent devenir comme Émile, dur et exigeant avec le personnel. Le Malais demeure derrière lui, une lampe à pétrole à la main, dans l'air maintenant un peu plus respirable. C'est presque l'heure de passer à table. Soudain, des échos de dispute. Il tend l'oreille, les cloisons ne sont pas très épaisses. La voix de Flora est plus aiguë qu'à l'habitude :

— Votre neveu ici, vous n'avez plus besoin de moi, je veux rentrer en France, s'emporte-t-elle.

Émile ne répond pas. Comme à son habitude, il fait la sourde oreille, Flora se lamente :

— Je m'ennuie ! Vous êtes parti tout le jour et vous revenez fourbu. Vous ne discutez que de chiffres et de rendements.

Cette mésentente dérange Pierre. Toutefois, il n'affiche pas son inconfort. Il constate que le caractère de Flora se dégrade de jour en jour. Comme Émile, il doit subir ses changements d'humeur, passant de l'exaltation à l'abattement. Dans cette phase, pour Flora, même la perspective de prendre le thé avec ses amies, chez elles ou dans le dernier hôtel à la mode, ne lui fait plus plaisir.

Au dîner, Émile annonce qu'un peintre reconnu viendra le lendemain pour créer l'affiche publicitaire des ananas Opter : « Le meilleur ananas de Singapour : marque Opter ». Flora sera le modèle. Cette diversion tombe à pic. Flora est tout excitée et minaude tout en accaparant la conversation :

— Je suis folle de joie, j'ai hâte à demain. J'ai entendu beaucoup d'éloges sur cet artiste qui arrive de Paris. Je vais organiser une mise en scène parfaite. Je vais porter une jupe longue très étroite qui souligne ma taille marquée par une large ceinture. Mon chemisier en soie, col et manches trois-quarts bordés de dentelles me va très bien. Je relèverai mes cheveux en chignon sous un élégant chapeau à fleurs.

Pierre fronçe imperceptiblement les sourcils, il se demande si les œillades langoureuses en l'absence d'Émile vont se diriger vers l'artiste. L'attention de Flora reportée sur un tiers le soulagerait et allègerait la tension qu'il ressent vis-à-vis d'elle. Émile, content de voir sa femme de si bonne humeur, complète le tableau :

— Ma chère, n'oubliez pas d'avancer un couteau et une fourchette pour vous saisir de l'ananas présenté sur un plateau par un angelot volant. Un serviteur malais se tiendra derrière vous. Il vous rafraîchira avec un grand éventail en forme de feuille de bananier. Il sera torse nu, stoïque dans la chaleur, il portera un pagne court et arborera un turban.

La soirée se termine sur une note gaie, comme un intermède heureux.

Singapour, décembre 1906

Pierre est alité depuis plus d'une semaine. Une fièvre qui va et vient le laisse sans force. Il garde la chambre et ne s'en plaint pas. L'ambiance à la maison est plutôt lourde. Sa porte est ouverte, en bas, dans le salon il entend les éclats de voix d'une altercation.

Le soleil est encore fort, les stores de bambou à moitié tirés créent une atmosphère feutrée contrastant avec la tension palpable dans le salon. Émile agite un exemplaire du *Straits Times* pointant d'un doigt accusateur un entrefilet qu'il lit à haute voix : « Monsieur Émile Opter a été condamné à payer une amende de cent dollars par le quatrième magistrat, Monsieur M. Thunder, jeudi dernier pour l'offense d'avoir agressé un servent Hylam, à l'emploi d'un autre européen. Monsieur Opter s'est défendu en disant que ce serviteur avait manqué de respect à Madame Opter. Cette dernière en avait avisé son mari, qui avait battu le valet ».

Flora est debout, droite comme une statue dans une posture combative. Émile, visiblement agité, fait les cent pas, sa moustache frémit. Il se retourne brusquement :

— Ainsi vous ne niez pas vous être rendue seule chez ce peintre?

— Je ne nie rien, j'y suis allée en plein jour pour discuter de l'avancement de son travail.

— Et que pensez-vous que je devais faire quand le serviteur de l'artiste est venu bavasser auprès de mes domestiques?

Flora, les lèvres pincées, siffle :

— Préférez-vous croire un misérable domestique fouineur que votre femme?

— Croyez Flora que j'ai donné une raclée à ce misérable. Il est allé devant le juge. Je vous ai défendue, mais nous savons tous les deux qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Que faisiez-vous chez le peintre ?

Flora ne se laisse pas démonter, elle s'assied avec aplomb dans un fauteuil et annonce :

— Mon ami, il avait des retouches à exécuter et il souhaitait me voir. Ne voulez-vous pas que cette réclame pour les ananas soit parfaite?

— J'ai dû plaider votre innocence devant le magistrat. Je ne sais pas ce qui s'est passé exactement, il n'empêche que votre conduite est imprudente et inadmissible ! Vous n'ignorez pas ce que la réputation peut coûter dans ce monde. Un mot, un doute, je suis ridiculisé et c'est la chute.

— Vous serez bientôt débarrassé de moi, n'oubliez pas que, dans trois semaines, je repars pour la France.

Flora tourne les talons et sort en claquant la porte. Elle n'entend pas le profond soupir d'exaspération d'Émile.

Elle se dirige vers la chambre de Pierre. Elle frappe et entre sans même attendre de réaction ; elle murmure :

— Comment vous sentez-vous ? Le médecin m'a dit qu'il fallait vous veiller la nuit pour surveiller votre fièvre.

Pierre ne répond pas. Il sait qu'il perd la notion du temps et que, dans l'obscurité, il fait des cauchemars alors que la bougie projette des ombres menaçantes sur les murs. L'idée de la présence de Flora, toutefois, ne lui procure pas de réconfort. Trop faible pour s'insurger, il ne dit mot et fait semblant de dormir.

Au milieu de la nuit, Flora revient. La fièvre a repris. Pierre feint le sommeil. Cela ne rebute pas Flora. Elle s'assied sur le bord du lit. Il sent sa main compatissante sur son front, sur son torse, puis sur son sexe. Il essaye de protester, mais elle le rassure en murmurant des paroles insignifiantes comme à un petit enfant. Il est envoûté et ne réagit plus. Puis les caresses se font plus insistantes. Il veut se débattre, elle le chevauche. Est-ce son imagination ? Il tente de la repousser, elle lui dit « Chut » en lui plaquant une main sur la bouche. Alors, il a le souvenir flou d'une pulsion malgré sa faiblesse, une jouissance, un sentiment confus de faute, puis il sombre dans un profond sommeil. Le lendemain, il se demande s'il a rêvé tout cela et si elle a agi ainsi avec le peintre.

Le médecin vient le visiter en après-midi comme d'habitude. Il prescrit des cachets et du repos. Toujours alité, Pierre a l'impression que sa mémoire lui joue des tours. Les jours s'écoulent, tous pareils.

Un matin, ses forces ressurgissent et, pour la première fois depuis longtemps, la faim le tenaille. Aux coups frappés à la porte, il répond « entrez » avec empressement. C'est Émile qui déclare d'une voix émue :

—J'ai craint pour ta vie. Le médecin m'a dit que tu allais mieux.

Surpris de cette sollicitude, Pierre le rassure :

— Je sens mon énergie revenir.

—Tant mieux, je vais avoir besoin de toi. Après une hésitation il ajoute : Flora est repartie.

— Je suis désolé, répond Pierre.

— C'est mieux ainsi, le climat ne lui convenait pas. On verra si je peux la retrouver dans quelques mois. Tu en sais assez maintenant pour pouvoir me remplacer.

Cette perspective ne plaît pas à Pierre. Il ne l'exprime pas alors qu'il s'avoue qu'à lui non plus, le climat ne réussit pas. Il se demande combien de temps encore il pourra tenir dans ce pays.

Singapour, mars 1907

Le calme revient dans la maison. Les activités, la routine. Émile morne, digne et impénétrable. Sans les disputes, l'air est plus respirable. Une sensation d'apaisement flotte dans la demeure. Émile part le soir, sans se cacher, pour une destination que Pierre connaît.

Un matin, le domestique de son oncle cogne à sa porte avec agitation :

— Monsieur Émile n'est pas rentré hier.

La première surprise passée, Pierre, inquiet, s'extirpe vivement du lit et lui ordonne de l'accompagner. Ils n'ont pas de succès dans la petite maison du quartier chinois, mais recueillent une indication précieuse :

— Allez à la fumerie d'opium qui se trouve deux rues plus loin, leur dit la femme que Pierre reconnaît.

Le serviteur sur ses talons, il se fraye un chemin dans les vapeurs épaisses et sucrées de l'opium sous le plafond bas de la fumerie, éclairée par les lumières rougeâtres des lanternes chinoises suspendues çà et là. Ils traversent plusieurs salles. Parmi les silhouettes étendues et les plaintes alanguies, ils finissent par repérer Émile, allongé sur une natte, les yeux clos, la bouche ouverte. Après avoir payé, ils l'empoignent sous les aisselles et par les pieds et le ramènent au logis.

Émile, revenu à lui à la fin de la journée, convoque Pierre.

— Je compte sur ta discrétion. Ça ne se reproduira plus. J'ai perdu la tête, j'étais si heureux ! J'ai reçu une lettre de Flora. Son médecin à Paris estime qu'elle est enceinte depuis trois mois ! Notre bébé a été conçu avant son départ de Singapour. Quelle merveilleuse nouvelle ! Je retournerai en France pour quelque temps quand elle sera à son terme. Tu me remplaceras.

Pierre reste sans voix, troublé, il garde ses pensées pour lui. Flora est mariée depuis près de six ans. Pourquoi ce délai avant cette grossesse ? Il félicite Émile qui, ce soir-là, débouche sa meilleure

bouteille de champagne. Ce n'est pas le moment d'annoncer que lui aussi aimerait bien retourner en France. Il se contente de lever son verre.

Singapour, octobre 1908

Émile est revenu du port où il a accompagné Pierre. Assis dans son salon, esseulé, la tête entre les mains, penchée en avant, il se demande ce qu'il a bien pu se passer pour que Pierre le quitte aussi abruptement. Il pensait que son neveu allait suivre l'exemple de sa dévotion au travail, de la poursuite de la réussite matérielle et de son amour des choses bien faites. Il n'arrive pas à comprendre ce qui l'a découragé. Bien sûr il y a le climat, mais d'après lui, ce n'est pas une excuse suffisante. Finalement, comme Flora, Pierre a préféré fuir. Émile se lève, appelle le boy et se fait servir à dîner. Il sortira ce soir pour trouver la consolation dans d'autres bras. Tout en prenant son repas, il a du mal à définir ses émotions, mais il sait qu'il est en colère. Il ne veut pas se remettre en question. S'il manipule pour obtenir ce qu'il veut, il n'a pas de remords, il se sait impulsif et parfois agressif, mais, jusqu'à présent, ça l'a bien servi. Or, le voilà isolé à Singapour. Il a eu le bonheur de voir son fils lors d'un bref retour à Paris, mais, très vite, il a constaté l'éloignement d'avec Flora. Il lui semble qu'elle se détourne de lui de plus en plus. Elle ne se soucie absolument pas de son travail. Elle s'occupe à des futilités et ça l'enrage. Il exprime sa désapprobation en se montrant pingre. Il ne veut pas servir seulement à apporter l'argent. Maintenant que Pierre est parti, il songe qu'un jour, il rentrera en France où il aimerait vivre à Scorbé-Clervaux. Pour l'instant, son frère aîné tient les rênes du château, mais il ne pourra pas financièrement supporter longtemps cette immense propriété. Peut-être que s'il l'offrait à Flora, cela aiderait leur couple ? Oui, c'est sans doute une bonne idée, il va réfléchir à un retour en France, il va s'efforcer de faire évoluer la situation. Toutefois, il ne faudrait pas que Pierre, le seul fils de Léon, soit l'héritier du domaine. La meilleure chose serait de l'éloigner pour que lui ait le temps de devenir propriétaire du château. Il devrait le marier à quelqu'un qui n'aurait pas de visée sur le manoir. Il pourrait demander le concours de sa femme.

En mer, octobre 1908

Le H.S.M. Iphigenia quitte Singapour ce matin d'octobre 1908, en route pour Colombo et Londres. Plus d'une année a passé depuis le départ de Flora. Cette dernière a donné naissance à un garçon prénommé Edmond. Flora a demandé que Pierre soit le parrain. Il n'a pas pu refuser. Il n'a pas assisté au baptême auquel Émile s'est rendu. Il a supervisé la production et les exportations en son absence et il n'a pas de regrets en abandonnant Singapour. « Les Indes orientales, ce n'est pas pour moi », pense-t-il. Il revoit les coolies harassés de fatigue, la dureté dont il faut faire preuve. Il n'aime pas commander. Il se sent tellement soulagé de partir enfin ! Il a suivi les conseils de son médecin : « Vous devez rentrer en France, ce climat équatorial ne peut que détériorer votre santé ».

Le rivage rétrécit pour ne devenir qu'un trait de crayon, Pierre est encore bouleversé par la confrontation avec Émile. Ce dernier l'a accusé d'ingratitude, vu tout ce qu'il a fait pour le former et considère qu'il abandonne le navire alors que les exportations n'ont jamais été aussi florissantes : un million cinq cent mille boîtes de conserve, trois cent mille pour la France, le reste pour l'Europe, Shanghai, San Francisco.

Pour ce voyage de retour, des escales différentes : Bombay, Aden, la traversée du Canal de Suez, Alexandrie, Tripoli, le détroit de Gibraltar et Douvres. À bord, une majorité de ressortissants anglais. Pierre s'est lié d'amitié avec un amiral à la retraite et sa femme, des gens charmants, réservés, avec qui il n'a pas besoin de paraître.

Au repos dans sa cabine, il anticipe la réaction de son père. Comme Émile, il sera furieux ! Il a prévenu par une lettre qui arrivera sans doute après lui. À Londres, personne ne l'attend. Il traversera directement la Manche pour revenir en France. Il ne veut pas s'arrêter à Paris, où Flora est seule. Il ne souhaite pas la revoir en dehors des réunions familiales qui ne manqueront pas de se produire.

Scorbé-Clairvaux, hiver 1909

Amélie accueille Pierre avec Félicie. Les autres membres de sa famille ne sont pas là. Deux des sœurs aînées de Pierre sont mariées et la dernière est en visite chez une amie. Son père est en voyage. Le château lui paraît immense. Mis à part le salon où brûle un grand feu de bois, les pièces ne sont pas éclairées. L'humidité suinte des murs. Décidément, ce manoir si agréable l'été est plus que jamais inhospitalier l'hiver.

Pierre dîne en tête-à-tête avec Amélie. Cette dernière le presse de questions. Il décrit l'atmosphère collante dans sa chambre à Singapour, la supervision dans les champs, la fièvre dans l'usine et les soirées souvent solitaires. Amélie raconte le quotidien de ses sœurs, son travail avec leur père pour faire fructifier les exportations.

Transi, sous l'édredon, un bonnet pour se protéger du froid, Pierre pense au château vide, mais ne regrette pas Singapour. Il est content de revenir chez lui, même s'il constate que la vie familiale a changé. Il sait qu'il devra se reconstruire une existence. Son expérience outre-mer lui a permis de découvrir qu'il n'aime pas les rapports de domination. Il se questionne sur son avenir, mais parvient enfin à s'endormir, souhaitant que sa maladie tropicale ne le talonne pas en Poitou.

Le lendemain, dans le courrier, une lettre de Flora.

*Cher Pierre,*

*J'ai été très déçue de ne pas vous voir lors de votre récent passage à Paris. Votre filleul a bientôt deux ans, il court partout, il est très gai. Son père en est très fier et j'espère qu'en tant que parrain, vous le serez aussi. En attendant, comme le suggère Émile, vous devriez songer à vous marier. J'ai identifié la parfaite épouse pour vous : Madeleine Aucher. Elle a fait sa scolarité au Sacré-Cœur de Poitiers avec ma jeune sœur Pauline. Le père de Madeleine est notaire et aussi maire de Dangé, un très joli village à quelque 25 km de votre château. Le curé, qu'Émile et Léon connaissent bien, tient l'homme de loi en très haute estime. Avec vos études de droit, vous pourriez travailler chez*

*M<sup>e</sup> Aucher et commencer une cour discrète à sa fille. Je chargerai l'ecclésiastique de vous recommander auprès de lui.*

*Émile revient bientôt pour un séjour en France et il parle d'organiser une grande réception à Scorbé-Clairvaux où nous aurons le plaisir de vous rendre visite.*

*Avec mes affectueuses pensées,*

*Votre tante et amie toute dévouée*

*Flora, 11 mars 1909*

À la lecture de la lettre, Pierre est furieux. Pourquoi Flora essaye-t-elle de se mêler de sa vie ? Ça le révolte. Il voudrait qu'on le laisse tranquille. Il ne lui répondra pas.

Depuis deux mois au château, il se sent bien avec Amélie. Ils font la comptabilité et il aide à emballer les cartons d'ananas, expédiés dans toute la France. Il est content de l'absence de son père, qui désire lui aussi qu'il se marie et exerce une profession. Son existence redevenue calme lui convient pour l'instant. Le mariage : il verra plus tard. Dès que la température le permettra, il nagera dans la Vienne et dans les étangs alentour. Il a gardé cette passion de l'eau acquise dans les mers chaudes de l'océan Indien.

\*

Flora n'a pas eu de réponse de Pierre. Ça ne l'étonne qu'à moitié, car elle sait combien ce dernier est mal à l'aise avec elle. Elle a suivi les conseils de son mari et lui a fait part de ses démarches. Les courriers prennent du temps. Enfin elle reçoit une lettre d'Émile.

*15 janvier 1911*

*Ma chère Flora,*

*Merci de votre lettre de novembre 1910 où vous me parlez de notre fils. J'ai hâte de revoir ce cher Edmond qui pousse à merveille selon vos dires. Me reconnaîtra-t-il ? J'espère que vous lui parlez*

*de moi. Je suis content de constater que votre mère s'entend si bien avec son petit-fils. Vous paraissez avoir repris avec plaisir votre rôle de fille à ses côtés. Merci d'avoir touché un mot à Pierre au sujet de Madeleine Aucher. Une union entre nos deux familles pourrait être bénéfique et mon frère Léon serait heureux de voir son fils exercer la profession pour laquelle il a étudié. Vous me décrivez en détail vos activités mondaines parisiennes qui semblent vous passionner. Je suis à cent mille lieux de telles occupations. Bien que les affaires soient florissantes, les récoltes et la transformation des ananas me pèsent de plus en plus. La concurrence chinoise est très forte. Un certain Monsieur Ho Jit Sin est venu me voir. Très poli, parlant un anglais correct. Il m'a proposé de me racheter tous les équipements de la conserverie de la rue Albert. Je réfléchis à sa proposition. J'aimerais de nouveaux défis qui me rapprocheraient de la France où je pourrai être près de vous et voir grandir notre fils.*

*Votre tout dévoué et aimant*

*Émile*

Scorbé-Clairvaux, été 1912

La grande réception que voulait organiser Émile va finalement avoir lieu. Émile, Flora et Edmond vont venir passer deux semaines au château. Pour la circonstance, ce sera une grande fête pour les notables des alentours. C'est un branle-bas de combat indescriptible. Tous sont mis à contribution pour nettoyer, ranger, jardiner, cuisiner. Avant son retour à Scorbé-Clairvaux, Léon a rencontré Émile à Paris, qui lui a annoncé que tous les biens de Singapour avaient été vendus. Étaient-ils d'accord pour procéder à cette transaction? S'étaient-ils parlé avant d'agir? À voir la mine sombre de Léon, il est probable que leurs retrouvailles ne se soient pas bien passées. Émile a-t-il assez tiré de ces biens ? Comment sera réparti cet argent ? Pierre n'a pas été mis au courant et ne peut que ressentir la mauvaise humeur ambiante. Cela contraste avec la joie de ses deux sœurs célibataires. Elles comptent bien faire bonne figure auprès des jeunes gens qui sont invités. Seules les filles parviennent à dérider leur père. Contentes de voir le retour du grand salon et des pièces d'apparat à leur vocation primitive, elles travaillent comme des fées. Pierre, les observant, songe qu'il n'a jamais donné suite à la lettre de Flora et qu'il n'a jamais fait la connaissance de cette Madeleine dont sa tante par alliance lui a vanté les mérites. Il n'est pas pressé. Il appréhende la venue de Flora. Il est curieux et inquiet à la fois de rencontrer son filleul. À qui ressemble-t-il ?

\*

Le jour de la fête arrive enfin : deux cents invités ont répondu positivement. Les deux sœurs de Pierre, encore célibataires, à leur meilleur, coiffées, parées, maquillées, regardent avec bonheur les calèches qui se rangent dans l'immense cour intérieure. Pierre, en retrait, observe Émile et Flora, qui personnifient le couple parfait. Les invités saluent Léon, Émile et Flora avant de pénétrer dans les salons. La réception bat son plein depuis bientôt une heure. Sur les terrasses de pierre et dans les pièces lambrissées du château, une foule où se mêlent robes de soie et redingotes impeccables s'anime avec une élégance mesurée, propre à la bonne société. Le bruit des conversations se propage dans toutes les salles d'apparat. Le domaine, baigné par la lumière dorée d'un crépuscule d'été, respire la prospérité ancienne : allées de buis taillés, statues moussues, verrerie étincelante dans l'enfilade des salons, musique légère venue d'un quatuor installés à l'entrée. Les domestiques,

discrets, mais précis, glissent entre les groupes en proposant du champagne et des amuse-bouche aux truffes et au foie gras. Flora, très à l'aise dans une somptueuse robe d'organdi rose pastel, circule d'un cercle à l'autre avec un sourire engageant. Elle trouve Pierre et le conduit vers Léon. Ce dernier l'entraîne vers l'avant pour lui présenter un homme de grande taille, vigoureux et de belle prestance.

— Pierre, voici Maître Jules Aucher de Dangé, vous aurez sans doute des points de droit à discuter, dit Léon avec jovialité.

— Bonjour Pierre, votre père et Émile m'ont dit beaucoup de bien de vous. J'ai besoin d'un clerc. Je serai content de vous voir à l'Étude. Prenez rendez-vous pour la semaine prochaine.

Le ton en est un de commandement. Pierre, qui connaît les attentes de son père s'empresse de répondre :

— Avec plaisir.

Puis le notaire et Léon s'engagent dans une conversation générale sur leurs affaires respectives et Pierre en profite pour s'esquiver. Dans le fond, il n'est pas mécontent de pouvoir exercer le droit. Ainsi, M<sup>e</sup> Aucher est le père de cette Madeleine dont Flora lui a parlé. Instinctivement il cherche des yeux la fille du notaire. Flora le rejoint pour lui annoncer que Madeleine est en vacances chez ses grands-parents à Dijon. Alors qu'ils discutent, Edmond lâche la main de sa gouvernante et se précipite vers Pierre, les joues rouges, les boucles châtain en désordre. Il porte une petite veste en velours vert, des bottines vernies, et il rit. Pierre s'agenouille pour se mettre à sa hauteur :

— Que tu es grand pour tes cinq ans Edmond ! Je t'emmènerai à la pêche.

— Dis, Parrain, ma maman m'a dit que tu nageais très bien, tu m'apprendras ?

— Bien sûr !

Dans ce bref échange, Pierre, les yeux dans ceux de l'enfant, sent son cœur s'arrêter. Le regard d'Edmond, ce brun profond, le pli de la bouche, le froncement bref du sourcil, c'est son propre reflet enfantin vingt-deux ans auparavant, revenu du fond de sa mémoire. Il voit, debout devant lui, son propre regard, alors qu'il avait cinq ans, dans un château que l'on dit plein d'héritiers en attente. À cet instant, il sait que l'enfant n'est pas le fils du peintre de Singapour, un grand blond dégingandé, mais bien un Opter. Est-il son fils ou celui d'Émile? Émile se doute-t-il de quelque chose? Et Flora, sait-elle? Quelles tractations se préparent à propos de l'héritage du château? À coup sûr, Flora voudra le revendiquer pour son fils. La partie ne sera pas facile avec Léon, même

si Émile et lui sont associés. Pierre, encore agenouillé, aperçoit un peu plus loin Émile, qui les regarde et mal à l'aise, il renvoie l'enfant à sa gouvernante.

\*

La fête est terminée. Le dernier fiacre a quitté la cour d'honneur dans un crissement de graviers. Les domestiques commencent à éteindre les lustres, à refermer les hautes fenêtres ouvertes pour répandre la musique dans les jardins. Le château, quelques heures plus tôt, empli de rires, de taffetas bruissant et de verres qui s'entrechoquaient, retombe dans un silence que seuls brisent des voix étouffées et les pas traînants des invités retardataires. Dans le petit salon aux murs tapissés de brocart gris, les jeunes filles, fatiguées, mais les yeux encore brillants, se sont installées sur des chaises basses. Elles comparent les danses reçues, détaillent untel ou untel et échafaudent des espoirs de visites de prétendants. Elles tressent dans l'ombre les rêves fragiles des alliances à venir. À l'autre bout du château, au contraire, la tension monte.

Léon a entraîné Émile dans son bureau et ils s'y sont enfermés. Les éclats de voix traversent les murs lambrissés.

— Tu n'auras jamais ce château ! vocifère Léon le visage rouge de colère. Je suis le plus vieux, il me revient.

— Tu peux hurler tant que tu veux, Léon. Tu sais comme moi que tu n'as plus les moyens de l'entretenir. Tu n'as plus que ton nom. Ton fils Pierre n'a pas de situation et n'oublie pas que nous sommes associés, réplique Émile se rapprochant, menaçant, de son frère.

— Parlons-en de notre association : tu as cédé Singapour au plus fort de sa rentabilité.

— Oui, et je t'ai fait parvenir ta part, mais je me suis renseigné, tu as déjà dilapidé à Paris tout ce que je t'ai envoyé pour couvrir tes dettes ! Ma femme Flora et mon fils Edmond sont tout à fait en droit de posséder le château.

— Tais-toi, tu n'es qu'un arriviste et tu n'auras pas Scorbé-Clairvaux, gronde Léon en assénant un coup de poing sur le bureau.

— Et toi, tu es un fantôme dans une maison trop grande pour toi. Ce château tombera en ruine si je te le laisse, rugit Émile en balayant du revers de la main un verre qui se brise avec fracas.

— Sors d'ici, tonne Léon en renversant une chaise.

La porte claque, les pas d'Émile s'éloignent en martelant le sol. Dehors, dans la cour, le vent s'est levé, une persienne fait un bruit sec. Il ne reste de la fête que l'écho étouffé des musiques évanouies et l'odeur des fleurs se fanant dans les vases d'argenterie.

## MADELEINE

Poitiers, automne 1909

La grande salle d'étude est silencieuse, on n'entend que quelques soupirs ici et là du groupe de jeunes filles, toutes âgées d'environ quinze ans. Des chaises raclent parfois le parquet ciré quand certaines d'entre elles changent de position pour tromper l'ennui. C'est dimanche après les vêpres et ce temps est consacré à l'écriture de lettres aux parents ou aux proches avant le repas du soir. Madeleine, assise à son pupitre, n'a pas beaucoup d'inspiration. Elle se complait dans ses souvenirs et se revoit, petite fille joyeuse, à la gaité communicative, jouant avec son frère Jean de deux ans son aîné. Ses parents ont voulu qu'elle s'instruise, même si elle est une fille. Elle est allée à la petite école de Dangé où tous les élèves du primaire étaient regroupés dans deux classes : celles des petits et celle des grands. La division étant en fonction de la vitesse d'apprentissage. Elle se revoit, première communiant à l'église du village. Elle se remémore sa vie calme et tranquille ponctuée par des vacances chez ses grands-parents maternels à Dijon. Pour continuer ses études, elle n'a pas eu le choix. Il a fallu quitter le cocon familial et s'exiler dans la grande ville la plus proche, chez les sœurs. Ses parents ont choisi le couvent du Sacré-Cœur de Jésus à Poitiers. Cela fait quatre ans déjà que la routine de la rentrée a été instaurée. Finalement, elle cesse de rêvasser et se lance dans l'écriture de la missive qui sera relue par la Mère supérieure.

*Ma très chère maman,*

*À chaque rentrée, j'ai la même impression d'angoisse quand je franchis la haute grille et me retrouve derrière les murs de pierres opaques. Seul le parc si vaste, rempli encore à cette saison des fleurs d'automne, m'apporte de la joie. Je ferme les yeux, hume l'air et me réapproprie les senteurs de notre jardin. Je dois me réhabituer à l'uniforme gris si austère. Unique consolation, cette année, je porte la ceinture blanche des grandes qui passeront le brevet. Une élève de mon année surprise à tricher, s'est vu retirer sa ceinture et forcée d'en vêtir une bleue de la classe de l'an dernier pour une semaine. Les religieuses ne plaisantent pas et nous inculquent jour après*

*jour les principes pieux et moraux que vous m'avez recommandé d'assimiler : la vertu, l'obéissance, l'honnêteté, la foi, la famille. La mère supérieure a rassemblé toutes les grandes et nous a répété les obligations d'une demoiselle bien éduquée : posséder des lettres, des notions de sciences naturelles, converser dans d'autres langues, savoir manier le fil et l'aiguille et développer un certain nombre de talents nécessaires à une épouse exemplaire. Cette année, huit heures de cours : le matin, la grammaire, la rhétorique, l'histoire universelle, la cosmographie, l'arithmétique, la littérature ancienne et sacrée, la physique et la chimie, de même que l'archéologie. L'après-midi : le piano, la musique, le dessin, la peinture et les travaux de broderie en écoutant des lectures pieuses. La Mère supérieure a aussi mentionné qu'à la fin de l'année, la distribution des prix sera ouverte à tous les parents. Je ferai de mon mieux pour me mériter des honneurs et vous rendre fiers.*

*Pour notre dernière année, le dortoir accueille des élèves venant de Paris. Je suis devenue amie avec Pauline de Saint-Barth. Elle habite un hôtel particulier dans la capitale, Place des Vosges. C'est la plus jeune de sa famille. Elle me parle de sa sœur Flora, qui a épousé un Poitevin et vit maintenant à Singapour. Elle me décrit cette existence exotique si pleine de mystères et de merveilles. J'espère un jour voyager. Flora et Pauline sont des cavalières émérites et se rendent de l'avenue des Champs-Élysées jusqu'au Bois de Boulogne. J'aimerais monter à cheval. Comme cette vie me semble désirable ! Mais ce n'est pas la philosophie du pensionnat, où on nous encourage à examiner notre conscience chaque soir et à noter nos victoires remportées sur l'orgueil et les vanités.*

*Je vous embrasse ma très chère maman sans oublier papa.*

*Votre fille dévouée*

*Madeleine*

Poitiers, été 1910

Le parquet craque sous ses bottines bien cirées. Dans le dortoir au dernier étage du bâtiment principal, baignée d'une lumière oblique, Madeleine s'affaire à ses bagages avec des gestes nets, méthodiques. Les jupes de laine souples, les chemisiers, les cols amidonnés et autres effets disparaissent un à un dans la grande malle beige aux ferrures sombres. Elle range chaque vêtement entre deux feuilles de papier de soie, avec un soin méticuleux. Une paire de gants oubliée tombe à ses pieds.

— Encore ceux de la messe... soupire-t-elle en les repliant. Je les mettrai à Belfond, ils plairont à mon amie Louise.

Assise en tailleur sur le lit voisin, Jeanne de Villemandy observe sa consœur, le dos contre les oreillers :

— Tu ne vas pas verser une larme, au moins ? murmure cette dernière avec un sourire espiègle.

— Non, mais je ne dirai pas que ça ne me fait rien, dit Madeleine en posant une main sur son cœur, mais les adieux m'ennuient autant que participer aux visites des amies de ma mère tous les jeudis. Alors je tourne la page et je regarde vers l'avenir.

— Toujours si sérieuse... Tu vas travailler avec ton père tout l'été ?

— Travailler, oui, mais avec des parenthèses, rétorque avec entrain Madeleine, les yeux brillants. Louise m'a invitée à Belfond. Et toi, tu m'attends à Dangé, non ? Je compte bien voir le monde, trouver l'âme sœur et ne pas passer ma vie entre le greffe et l'armoire aux actes.

Elle s'arrête un instant pour replier un corsage, puis relève le menton.

— Mais travailler à l'Étude me plaît. J'aime l'ordre, l'odeur des registres, le silence productif. Rien à voir avec les bavardages de salon. Là, au moins, chaque parole sert à quelque chose.

— Tu feras un excellent clerc, commente son amie.

— Pour cela il faudrait que je fasse des études de droit, mais ce n'est pas dans la mire de mes parents. Ils voudraient plutôt que je fasse un beau mariage! Madeleine marque une pause :

— Mon père a besoin de moi. Il me fait confiance, et je révise les actes bien plus vite que les clercs qu'il a déjà employés. Et tu sais quoi ? J'aime classer les dossiers. Il m'emmène aussi à la mairie pour prendre les minutes et il dit que je comprends avant même de poser la plume sur le registre.

— Bravo, Madeleine, je t’envie. Pour ma part, je vais aider ma mère dans ses bonnes œuvres. Elle se donne bonne conscience à coups de rubans et de petits gâteaux.

Les deux amies se mettent à rire à cette évocation. Madeleine referme la malle avec un claquement sec. Sa robe ondule avec grâce lorsqu’elle se relève et elle ajoute gaiement :

— Voilà! Fin de la pension, début de la vraie vie, et j’ai bien l’intention d’y tracer mon chemin.

Dijon, été 1912

Comme tout le monde, Madeleine a entendu parler de la fête à Scorbé-Clairvaux. Ne pas y avoir assisté la laisse indifférente. Au contraire, elle a beaucoup apprécié son séjour à Dijon. Elle adore la librairie de son grand-père. Non seulement elle peut y consulter tous les ouvrages qu'elle désire (sauf ceux à l'index qui sont bien cachés), mais elle y rencontre des passionnés de littérature. Son grand-père les convoque chaque jeudi pour discuter de leurs lectures récentes. Elle a maintenant dix-huit ans et sa grand-mère lui dit qu'au lieu d'avoir la tête dans les livres, elle devrait songer à se marier. Ça ressemble au discours des sœurs du Sacré-Cœur à cette différence près que l'aïeule prend les choses en main et emmène la jeune femme chez le coiffeur, chez la couturière et chez la modiste.

— Sache que tu dois toujours être à ton avantage, tu ne sais jamais quand tu rencontreras l' élu de ton cœur. Et n'oublie pas, les mariages sont guidés par la Providence, mais aide-toi et le ciel t'aidera !

Ces recommandations font rire Madeleine, mais elle se surprend à rêver à un beau jeune homme qui la rendrait heureuse, ils habiteraient une jolie maison et auraient beaucoup d'enfants, comme dans les contes de fées de son enfance.

Dangé, automne 1912

Sans se l'avouer, Pierre est déçu de ne pas avoir vu Madeleine à la réception de son père. Il se demande s'il la rencontrera aujourd'hui pour sa première journée chez M<sup>e</sup> Aucher. L'Étude se trouve dans un joli pavillon en pierres calcaires blanches, au milieu d'un jardin bien entretenu. Il observe les parterres de glaïeuls, les dahlias de couleurs intenses, une végétation savamment choisie pour le contraste des teintes et se demande qui s'occupe des fleurs. Sur une grille de fer forgé très élégante, une plaque de cuivre bien astiquée indique : Maître Jules Aucher, Notaire. Le crissement des graviers de l'allée bordée de massifs de buis odorants annonce tout visiteur. Avant même qu'il n'ait eu le temps de sonner, une jeune fille vive, au visage avenant et au sourire facile, lui ouvre.

— Bonjour, vous avez rendez-vous avec mon père ?

— Bonjour, mademoiselle, je suis Pierre Opter. À qui ai-je l'honneur ?

— Madeleine Aucher. S'il vous plaît, entrez dans la salle d'attente.

Elle disparaît aussi brusquement qu'elle est apparue. Il reste sous le charme de cette vision : Madeleine est à peu près de sa taille, svelte, mais bien charpentée, beaux cheveux châains relevés en chignon, quelques mèches rebelles s'en échappant, des yeux noisette rieurs. L'attente n'est pas longue, M<sup>e</sup> Aucher, d'un pas énergique, s'encadre dans la porte. Il tend une main ferme. Il est plus grand que Pierre et respire la vitalité et la santé. Il précède son interlocuteur dans une pièce austère, mais imposante, éclairée par une large fenêtre donnant sur le jardin et la grille de l'entrée. Un majestueux bureau en bois de chêne massif, patiné par le temps, laisse entrevoir des tiroirs profonds en partie cachés par des piles de dossiers, contrats, registres et actes. Le notaire contourne le meuble et va s'asseoir dans un fauteuil recouvert de cuir orné de clous en cuivre. Il indique à Pierre une des solides chaises en bois en face du bureau. De son siège, ce dernier aperçoit des tampons encreurs, des sceaux en laiton, un bâton de cire rouge et un petit chauffe-cire utilisé pour certifier les actes. À sa droite, une bibliothèque contenant des codes juridiques, des recueils de jurisprudence et des actes classés dans des reliures en cuir. Derrière, un imposant coffre-fort s'élevant presque jusqu'au plafond. Pierre se doute que c'est pour ranger les documents les plus précieux et des sommes d'argent en espèces. Ce décor l'impressionne, mais il essaye de ne pas le montrer.

Avec son franc-parler, plutôt abrupt, M<sup>e</sup> Aucher lui pose de nombreuses questions sur son parcours en droit et son travail à Singapour :

— Vous êtes un éminent voyageur, n'allez-vous pas vous ennuyer dans une pratique de campagne ?

— J'ai apprécié Singapour, mais la supervision de la production, que ce soit dans les champs ou la conserverie, n'est pas ce que je préfère. J'ai beaucoup prisé mon séjour à Angers pour apprendre le droit et y réaliser mon stage. J'aime résoudre des problèmes et je suis à l'aise avec les gens.

L'homme de loi, de son regard aiguisé, scrute le jeune homme :

— Oui, j'ai su que vous avez déjà fait un stage, mais ce n'est pas un gage de réussite. Tout en parlant, il le toise et assène : vous paraissez un peu maigre. N'avez-vous pas ramené une maladie tropicale ?

— Je suis en très bonne santé. Je pratique la marche, la bicyclette et la natation. Ça me garde en forme, lui répond Pierre avec assurance.

Silence. Coup d'œil inquisiteur. Il est évident que le notaire cherche à intimider son interlocuteur qui ne sourcille pas; puis, brusquement il décrète :

— Très bien, vous commencerez comme clerc la semaine prochaine. Huit heures précises, j'aime la ponctualité.

Pierre, un peu troublé, se retrouve dehors sans même apercevoir Madeleine. Les dés sont jetés, il exercera le droit à Dangé.

À 8h00, le lundi suivant, Madeleine lui ouvre la porte. Il découvre bientôt avec plaisir qu'elle vient deux fois par semaine à l'Étude pour seconder le notaire. Il attend ces journées avec impatience. Côte à côte, les papiers étalés sur un grand bureau aux casiers et tiroirs remplis de documents, ils travaillent dans l'étude des clercs. C'est une pièce adjacente au cabinet principal, de plus petite taille, meublée de hautes armoires à portes vitrées où l'on peut voir des archives. Un poêle en fonte complète l'ameublement. Ils discutent alors des clients pour lesquels il a besoin d'information et s'aperçoit que Madeleine, l'esprit vif, connaît les moindres détails des dossiers. Toujours prête à l'aider à accomplir ses tâches, elle ne le fait jamais en présence de son père. Ce dernier intimide Pierre. Son discours direct, sans filtre, le glace. Le maître des lieux couve sa fille comme un faucon. Madeleine le sait et le nouveau clerc aussi. Au fur et à mesure qu'ils se côtoient, leur appréciation mutuelle grandit. Si par mégarde, leurs bras se frôlent, Madeleine rougit violemment, ce qui

n'échappe pas à Pierre. Il sent monter en lui un trouble exquis et douloureux, mais son instinct lui commande d'être très prudent.

\*

Voilà déjà six mois que Pierre est à l'emploi de Maître Aucher quand ce matin-là, alors qu'elle est régulièrement ponctuelle, Madeleine ne se présente pas. Comme il s'installe à son bureau, Pierre interroge le notaire :

— Maître Aucher, est-ce que Madeleine a les renseignements sur les transactions foncières pour la succession Durand?

— Madeleine est partie en séjour chez une amie pour quelque temps. Il faudra que tu te débrouilles seul.

Perplexe, Pierre jongle avec le dossier que lui a remis M<sup>e</sup> Aucher. Les informations sont incomplètes. Ce n'est certainement pas Madeleine qui s'en est occupée. La journée s'écoule lentement et il doit fournir des efforts pour se concentrer.

Alors qu'il quitte l'Étude après le travail et se retrouve dans le vestibule, la mère de Madeleine l'interpelle et le guide à l'autre bout du hall, loin de l'entrée du bureau de son mari. Il se dégage de Marie Aucher, femme d'âge mûr à l'élégance naturelle, un peu plus petite que Madeleine, une autorité bienveillante qui contraste avec la rigidité de son époux. Bien que la porte de l'Étude soit fermée, son interlocutrice parle à voix basse :

— Monsieur Opter, ne laissez pas la sévérité de mon époux vous décourager.

Elle marque une pause, jugeant la réaction du jeune homme :

— Madeleine vous estime... bien plus que vous ne l'imaginez.

Son attitude est celle d'une alliée, d'une protectrice, qui tente d'encourager sans brusquer. Elle sait que son mari voit d'un mauvais œil cette idylle naissante entre leur fille et le clerk, mais Madeleine l'a persuadée de l'amour sincère et de la droiture du jeune homme, sérieux et appliqué. Pierre, décontenancé, n'avait pas prévu cette conversation. Toutefois, il se sent en confiance. Depuis des mois, il cache tant bien que mal ses sentiments pour Madeleine, refoulant son optimisme chaque fois qu'il croise le regard sévère du notaire. Mais ces mots... ces mots le bouleversent. D'abord, il

reste interdit, son attitude hésite entre surprise et émotion contenue. Il baisse les yeux une seconde, comme s'il craignait de laisser transparaître trop de joie.

— Madame... je... il inspire légèrement, cherchant le terme juste, je n'osais pas espérer.

Son cœur bat plus vite. Est-ce un piège ? Une mise à l'épreuve ? Mais non, il a lu dans la considération de madame Aucher une sincérité évidente.

Il relève la tête, et, cette fois, une lueur déterminée brille dans son regard :

— Si Madeleine partage mes sentiments, alors rien... rien ne pourra me détourner d'elle.

Sa voix est basse, mais ferme. Pourtant, au fond de lui, une certaine angoisse persiste : jusqu'où ira le notaire pour l'éloigner de Madeleine ? Ce dernier, perspicace, a perçu leur attrait mutuel. L'homme de loi finira-t-il par céder, ou Pierre devra-t-il affronter sa morgue jusqu'au bout ? Malgré ses craintes, il garde espoir. C'est avec détermination qu'il quitte le pavillon et reprend sa bicyclette pour parcourir les vingt-cinq kilomètres le séparant de Scorbé-Clairvaux. Il pédale avec énergie en songeant qu'il a la bénédiction de madame Aucher, mais qu'il lui faut trouver des stratégies pour conquérir le père.

Dangé, été 1913

Maintenant que Pierre a bien en main son travail à l'Étude, Madeleine n'a plus le droit de s'y présenter. Cela la met dans une colère sourde alors qu'elle a la bénédiction de sa mère concernant ses sentiments pour le jeune homme. Un matin, n'y tenant plus, ayant vu le clerc quitter l'Étude pour un rendez-vous, déterminée, elle frappe à la porte du bureau de son père. Sans attendre de réponse, elle entre résolument, le visage tendu :

— Il faut que je vous parle, père.

Ce dernier, contrarié, sans lever les yeux de son travail, l'invite avec un soupir irrité à s'asseoir.

— Je préfère rester debout s'écrie-t-elle. J'aime Pierre et je veux l'épouser.

Son père la regarde enfin et se redressant annonce d'une voix froide :

— J'espérais que ce ne serait qu'une passade, un caprice de jeune fille.

Madeleine droite et tendue poursuit :

— Je sais ce que je ressens. Ce n'est pas un caprice. C'est un homme honnête, travailleur, qui me respecte. Il n'a peut-être pas de titre, mais il a un cœur, lui.

— Qu'insinues-tu ma fille?

— Pour vous la fin justifie les moyens.

Les mâchoires du notaire se contractent.

— Mais encore ?

— Et vos études au grand séminaire ? assène Madeleine

Imperceptiblement les poings de son père se serrent.

— Oui mes études ? aboie-t-il

— Ne deviez-vous pas être prêtre?

— Je n'avais pas la vocation.

— Vous avez bien dupé votre oncle chanoine qui vous parrainait!

— Ma fille, comment as-tu l'audace de me parler ainsi ? Tu n'es pas contente de l'éducation sophistiquée que je t'ai donnée ? Tu as plein d'atouts, tu peux aspirer à n'importe quel beau parti. Je voudrais te voir châtelaine.

— Vous détournez le propos. Pourquoi ces ambitions? Sans vos études payées par l'Église, vous n'en seriez pas là. Je ne veux pas être une marchandise, je veux un homme qui m'aime pour moi et non pas pour ma richesse ou mon nom.

— Tais-toi! Tu es ma fille et tant que tu porteras mon nom, tu feras ce que j'ordonne. Je connais le père de Pierre, et les rumeurs courent qu'il va perdre son château.

— Je n'ai rien à faire d'un château, lance-t-elle d'un air de défi.

Un silence tombe, Madeleine se tient droite, ses mains tremblent, mais son regard reste ferme. Elle recule lentement vers la porte sans quitter le notaire des yeux.

— Cette discussion est close, tonne son père. Des bruits de guerre circulent, on verra plus tard.

\*

L'été 1913, la situation en Europe est de plus en plus tendue et les rumeurs de guerre commencent à se répandre jusque dans les campagnes françaises. Il y a des montées de tensions entre la France et l'Allemagne, notamment au sujet du Maroc. En France, en 1913, aucune mobilisation générale n'est encore décrétée, mais, avec la loi des Trois Ans (prolongation du service militaire de 2 à 3 ans), la France se prépare à la hâte à un affrontement. Les réservistes savent qu'en cas de conflit, ils pourraient être rappelés au plus vite. Les pressions dans les Balkans sont très fortes. Les grandes puissances européennes encouragent discrètement différents camps, et l'Autriche-Hongrie se préoccupe de la montée en puissance de la Serbie, soutenue par la Russie.

Dans les campagnes du centre de la France, où l'armée est une institution respectée, mais non moins redoutée, ces nouvelles ne laissent personne indifférent. Certains jeunes hommes s'inquiètent d'un départ imminent, tandis que les anciens combattants des batailles précédentes (comme le conflit de 1870) se remémorent avec appréhension les souffrances d'une guerre contre l'Allemagne. Aussi bien le notaire que Pierre craignent que ces conflits ne dégénèrent en une lutte plus vaste impliquant les grandes puissances.

Scorbé-Clairvaux, été 1913

Le soleil est très haut dans le ciel de ce milieu d'après-midi. Pierre a donné rendez-vous à Madeleine au château de Scorbé-Clairvaux. Ça a été difficile pour cette dernière d'organiser cette après-midi hors de chez elle. Une de ses amies est venue la chercher en voiture et lui a servi d'alibi; après l'avoir déposée sur la place du champ de foire du bourg de Scorbé-Clairvaux, près de la double muraille du manoir, elle est repartie aussitôt en promettant de revenir deux heures plus tard.

Les deux jeunes gens se retrouvent, intimidés par ce tête-à-tête. Ils se tiennent la main. Madeleine reste surprise par la taille gigantesque du site. Ils pénètrent sans mot dire dans la première enceinte qui abrite les écuries et s'arrêtent en face du pont qui enjambe les douves. Le soleil brille de tous ses feux sur les façades et les toitures dans la cour intérieure, augmentant le contraste avec l'opacité des fossés. Pierre propose une promenade en barque. Ils se détendent peu à peu et Madeleine relate la conversation houleuse avec son père. Alors que Pierre s'apprête à lui redire son amour, une guêpe se glisse sous la capeline de Madeleine. Elle fait des mouvements brusques, l'embarcation se met à tanguer et chavire.

Madeleine, la robe gorgée d'eau, attirée inexorablement vers le fond de l'eau sombre, fait son acte de contrition, pensant sa dernière heure arrivée. Pierre nage promptement pour la rejoindre et la ramener sur la rive. Après son bain forcé, Madeleine dégoulinante est recueillie par les sœurs de Pierre. Devant l'empressement de ces dernières qui se démènent pour lui trouver quelques sous-vêtements, une robe et un chapeau, Madeleine oublie les jugements négatifs instillés par son père, qui invoquait que ces jeunes filles n'avaient pas été en pension comme elle et avaient passé toute leur adolescence au château avec de rares précepteurs.

Dangé, août 1914

Trop occupé qu'il est à déjouer la surveillance de Jules Aucher, Pierre n'a pas vu les signes avant-coureurs d'une guerre née d'un enchevêtrement de tensions politiques, militaires et nationalistes. La mobilisation générale du 1er août 1914 le prend par surprise. Son énergie est consacrée à se ménager quelques moments en tête-à-tête avec Madeleine. Ils parlent d'avenir. Les conditions internationales se sont détériorées. Pierre n'a pas voulu voir les rivalités impérialistes qui déchirent l'Europe. Il se rappelle que son père n'avait que 12 ans lors du déclenchement du conflit de 1870, mais en avait été traumatisé. La France s'était opposée à la Prusse alliée aux états germaniques, tels que la Bavière, la Saxe, le Wurtemberg. Il pensait que la folie belliqueuse se calmerait. C'était sans compter sur l'esprit de revanche de la France pour récupérer l'Alsace-Lorraine. Un autre conflit s'organisait à la suite des tensions accumulées dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Pierre se prépare à faire son devoir de soldat, mais son père fait jouer ses relations pour le faire exempter des combats à cause d'une légère claudication. Pierre va être affecté au grand quartier Général de la Guerre à Vitry-le-François, dans l'est de la France. Ce n'est pas sur la ligne de front et il y sera préposé à des tâches administratives. Il craint la réaction de Madeleine s'il ne part pas le fusil à l'épaule. Cette dernière l'embrasse fougueusement et l'assure qu'elle ne veut pas qu'il meure en héros. Le départ pour l'est de la France est devancé. La discussion avec M<sup>e</sup> Aucher pour demander la main de Madeleine à son père n'a pas pu avoir lieu. C'est revêtu de l'uniforme que Pierre fait ses adieux.

Dangé, septembre 1915

Pierre est enfin en permission ! Il peut regagner le Poitou en zone non occupée. De nombreux réfugiés du nord de la France s'y sont implantés pour fuir l'occupation allemande. Son père, réserviste âgé de 56 ans, n'a pas été inquiété; Émile à 46 ans n'a pas été rappelé. Flora est venue s'installer au Château avec Edmond. Elle voulait emmener sa mère, mais Léon s'y est opposé. Dans le domaine, il n'y a que des femmes : les deux sœurs de Pierre encore célibataires, les deux autres sans leurs maris, dont l'un prisonnier et l'autre dans les tranchées. Il règne dans la vaste demeure une atmosphère lugubre, égayée seulement par les petits-enfants, dont Edmond est le plus âgé.

Pierre n'a qu'une hâte : se rendre à Dangé pour revoir Madeleine et faire sa demande à M<sup>e</sup> Aucher. Il a réclamé un entretien avec le notaire. Avec appréhension, il se dirige vers l'Étude. Le notaire l'attend assis derrière son bureau. La pendule marque cinq heures. Le tic-tac semble plus fort que d'habitude dans le silence tendu. Pierre, en uniforme, droit, crispé, tournant son béret dans ses mains, se lance :

— Monsieur Aucher, je suis en permission pour huit jours. J'ai vu des choses qu'aucun homme ne devrait voir, les morts, les blessés, les mutilés. Là-bas j'ai compris ce qui comptait. Il fait une courte pause. C'est votre fille, monsieur. Madeleine. Je viens vous demander sa main.

Un silence lourd s'éternise. Le notaire croise les doigts. Il reste un instant immobile, puis pousse un soupir. Il regarde vers la fenêtre, sans bouger, pour un moment qui paraît une éternité. Enfin il parle d'une voix pondérée :

— Avant la guerre, je n'aurais pas donné mon accord. Votre famille semble désargentée, vous n'avez pas de situation. Toutefois, vous m'avez secondé efficacement à l'Étude et cela joue en votre faveur. La guerre casse les certitudes et change les priorités. J'ai déjà vu trop de jeunes gens mourir, je ne veux pas briser le cœur de Madeleine. Je vous donne mon accord, mais nous patienterons jusqu'à la fin de ce conflit ignoble.

Ils se regardent. Pierre reste muet. La guerre vient d'étrangement les rapprocher. Le notaire se lève, ils se serrent la main. M<sup>e</sup> Aucher, ému, malgré lui, se détourne.

Pierre retrouve la parole et promet fougueusement :

— Je la rendrai heureuse!

— Bien. Allez la voir. Elle vous attend dans le jardin.

Le gravier crisse sous les bottes de Pierre alors qu'il descend l'allée. Madeleine se tient près du banc de pierre sous le grand chêne. Elle porte une robe de mousseline pâle, et son châle glisse de son épaule quand elle se retourne, alertée par les pas. Leur regard se croise. Il n'a pas besoin de parler.

— Il a dit oui ? souffle-t-elle.

Pierre hoche lentement la tête. Elle approche à enjambées rapides, les mains sur la poitrine, émue jusqu'aux larmes.

— Oh Pierre... j'ai cru qu'il refuserait encore, qu'il serait inflexible...

Il lui prend la main, l'attire doucement contre lui.

— Il a changé. C'est la guerre. Elle fissure même les murailles les plus dures.

Ils restent quelques secondes l'un contre l'autre, silencieux. Le chant d'un merle coupe l'air tiède.

— Je repars dans une semaine, dit-il.

— Alors... il faut nous fiancer, répond-elle, s'écartant pour le regarder. La promesse de mariage sera le gage de notre engagement. Cela me donnera le courage de vous attendre.

Elle parle vite, déjà dans l'action. Pierre la connaît ainsi, volontaire, précise, douce, mais jamais passive.

Scorbé-Clairvaux, septembre 1915

Pierre et Madeleine n'ont eu que peu de temps pour programmer les fiançailles. Il est décidé qu'elles auraient lieu à Scorbé-Clairvaux. Avec l'accord de Léon, la mère de Madeleine et la sœur aînée de Pierre organisent un repas intime où la famille et quelques amis proches sont conviés. Pas de fête ostentatoire en ce temps de guerre où beaucoup de foyers sont déjà endeuillés, attendant des nouvelles d'un père, d'un mari ou d'un fils. On ne compte plus le nombre de gueules cassées rasant les murs en retournant chez eux.

\*

Jules Aucher, le futur beau-père, très fier de son automobile Panhard Levassor, fait une entrée remarquée dans la cour du château avec sa femme et sa fille. Pierre les accueille. Il capte le regard admiratif de Madeleine.

— Vous êtes magnifique! lui chuchote-t-elle.

Pierre porte un costume gris foncé, un gilet d'où pend la chaîne de la montre, une chemise blanche à col raide, une cravate rouge vin à pois contrastants. Merci, Amélie, tu as bien veillé à ma toilette, pense-t-il. Madeleine lui sourit. Il ne s'y connaît pas en élégance féminine, mais la tenue de sa future épouse, une longue robe dans une étoffe souple dont il ne sait pas le nom, à motifs bleu pâle sur fond beige, lui paraît la plus seyante du monde. Il la trouve très jolie. Un œil plus expert aurait pu détailler le drapé aux manches, le collier de perles à deux rangs sur le haut du buste, la taille soulignée d'une large ceinture d'un bleu plus soutenu. Les deux fiancés se regardent. Tout disparaît autour d'eux.

Amélie les ramène à la réalité. Elle les dirige vers le perron où les attendent Léon, Flora et les sœurs de Pierre. Flora, l'arrogance de la trentaine, vêtue d'une somptueuse tenue de satin bleu, jupe et corsage, effleure le bras de Pierre avec une légèreté provocante et capte son attention plus longtemps qu'il ne serait nécessaire. Madeleine sent un courant glacé l'envahir. L'arrivée d'Edmond, suivi de la bande des cousins et cousines, fait diversion. Edmond saute au cou de son parrain et l'embrasse sur les deux joues. Plein de vie, réfléchi pour ses huit ans, il prend au sérieux son rôle d'aîné des enfants. Les invités se dirigent vers la grande table tendue d'une nappe blanche

damassée, où brille l'argenterie, la porcelaine de Limoges et les verres de cristal. Durant le repas, Flora, placée non loin de Pierre, continue son manège de séduction et essaye en vain de le faire parler des Indes orientales. Madeleine, au centre de l'attention des convives, décide d'oblitérer momentanément la situation.

Après le repas, les deux fiancées s'échappent pour aller marcher dans le parc resplendissant de couleurs et de senteurs d'une magnifique journée d'automne. Madeleine n'y tenant plus s'exclame, en s'agrippant au bras de Pierre :

— Mon chéri, je n'aime pas comment Flora vous regarde. Pourquoi mentionne-t-elle toujours Singapour? Qu'est-ce que tout cela cache ?

Pierre, qui a remarqué le manège de sa tante, mais qui veut tirer un trait sur le passé et surtout sur son séjour à Singapour, la calme du mieux qu'il peut en lui parlant d'une voix douce:

— Flora a besoin de briller, et aujourd'hui, c'était toi, ma chérie, le centre de l'attention. C'est sa manière d'exprimer sa jalousie. C'est toi qui es l'amour de ma vie.

— Alors, faisons en sorte que cet amour dure toujours. Promets-moi d'être constamment honnête, et de ne rien me cacher.

— Ma chérie, je te le promets, je suis comblé et je prie tous les jours pour que s'achève cette guerre.

— C'est aussi mon vœu le plus cher.

Le lendemain, à l'aube, Pierre se rend chez Madeleine. Il a revêtu son uniforme et repart pour Chantilly, en région Hauts-de-France. Le grand quartier Général de Vitry-le-François y a été déplacé pour des raisons de sécurité. Madeleine s'accroche à lui, lui remet un médaillon avec une petite photo d'un côté et une mèche de cheveux de l'autre.

— Ce sera mon talisman, murmure-t-il.

Ils s'embrassent longuement.

— Reviens, mon chéri, chuchote-t-elle pour elle-même alors qu'il monte dans la voiture de son père pour se rendre à la gare de Châtellerauld.

\*

Émile ressasse encore l'altercation avec son frère. De plus, aux fiançailles de Pierre, il a observé le petit jeu de sa femme avec Pierre. Les doutes le taraudent. S'est-il passé quelque chose entre eux à Singapour ? Toutefois, à constater l'amour sincère que Pierre porte à Madeleine, il se rassure. De plus, ce mariage éloigne Pierre du manoir et facilite ses manœuvres pour que ce patrimoine lui revienne et soit par la suite légué à son fils. Il sait que Pierre n'est pas attaché au château et ne se battra pas pour lui. Il est donc sûr de pouvoir mener à bien ses projets. De retour à Paris avec Flora et Edmond, il tente de se réhabituer à la vie dans la capitale, mais il n'est plus sur la même longueur d'onde que sa femme et il a trop besoin d'action. Il comprend que, pour préserver leur mariage, ils ne doivent pas être toujours ensemble. Il prend donc la décision de poursuivre ses activités à l'étranger. Après la vente de Singapour, il a donné sa part à Léon et a investi le reste de sa fortune en Guadeloupe, pour l'exploitation d'ananas. Il sera le seul maître à bord et exportera lui-même les conserves sans le concours de son frère. La Guadeloupe est française depuis 1635 et plus proche géographiquement que Singapour. Il pense que son argent sera mieux placé. De plus, il est fatigué du climat extrême de Singapour. La guerre est arrivée et Paris n'est plus sûre pour ses habitants. Il décide d'emmener Flora à Scorbé-Clervaux. Cette dernière fait des difficultés, car elle adore la vie en ville, mais elle se range à l'avis de son mari pour le bien d'Edmond.

Guadeloupe, janvier 1916

*Ma chère Flora,*

*Merci de vos nouvelles. Je vous imagine en pleine guerre dans notre beau pays dévasté, nos jeunes enterrés dans des tranchées. En ces temps instables, je suis content que vous ayez trouvé refuge au château, en zone non occupée, loin des bombardements et du vacarme de ce conflit qui s'éternise. Vous me dites que les nerfs de votre mère se détériorent. A-t-elle de l'aide à Paris ? Pourriez-vous la faire venir près de vous ? La vie avec toutes vos nièces privées de leurs maris ou de leurs fiancés n'est-elle pas trop pénible ? Ce n'est certainement plus l'ambiance parisienne ! Vous avez au moins la consolation de voir grandir notre Edmond. Vous me décrivez ses progrès en lecture et écriture. Je suis très content de constater qu'il se comporte avec beaucoup de maturité.*

*Je vais avoir besoin de votre aide pour recevoir dignement trois officiers britanniques. J'ai rencontré deux de ces messieurs à Singapour en 1911, où nous nous sommes liés d'amitié. Je pense même que l'un d'eux vous avait été présenté en 1908. En mission secrète en France, il leur faut un endroit pour se réunir loin de la ligne de front. J'aurais aimé être là, mais la distance et la guerre m'en empêchent. Léon est au courant et vous aidera à les accueillir avec tout le faste qui leur est dû. Il s'agit de Winston Churchill, l'ancien premier Lord de l'Amirauté, maintenant commandant du 6<sup>e</sup> bataillon des Royal Scots Fusiliers, de Lord Herbert Henry Fisher, comte de Fowey, stratège éminent et d'un autre conseiller de Sir Winston, l'amiral Christopher Wilson. Lord Fisher est un cavalier émérite et vous saurez lui montrer la campagne environnante.*

*La Guadeloupe est à l'abri du conflit mondial, j'y poursuis mon travail. Dès que je le pourrai, je rentrerai en France.*

*Votre tout dévoué et aimant*

*Émile*

*23 janvier 1916*

Scorbé-Clairvaux, avril 1916

Voilà plus d'une longue année que Flora est à Scorbé-Clairvaux alors que Paris n'est plus sûr. Effectivement, sa ville chérie, à l'instar de la capitale britannique, a été bombardée à de nombreuses reprises. Elle craint pour sa mère et ses nerfs fragiles. Elle n'en a pas encore parlé à Léon. Les citadins en mesure de se mettre à l'abri ont déserté les grandes agglomérations. Flora se sent en sécurité au château, mais elle considère que le Poitou est un véritable désert social. Et dire qu'elle se plaignait à Singapour! Avec le recul, elle se dit qu'elle avait quand même l'occasion de s'habiller et de briller aux réceptions organisées par la colonie britannique. La lettre d'Émile indiquant la visite de hauts gradés britanniques vient à point. Elle est la seule à parler anglais et elle va pouvoir se distinguer du lot de ses oies blanches de nièces.

C'est finalement au printemps qu'arrivent les trois gentlemen annoncés par son mari. Voiture banalisée pour ne pas attirer l'attention. Winston Churchill, pareil aux photos publiées dans les journaux, petit, trapu, le cigare aux lèvres, l'air déterminé, descend le premier. Puis l'amiral Christopher Wilson, bel homme, tiré à quatre épingles est suivi de Lord Herbert Henry Fisher, comte de Fowey, le dernier à déplier élégamment sa haute stature.

Flora reconnaît immédiatement Lord Fisher. Il lui avait fait grande impression à Singapour. Son regard bleu rencontre le sien. Une décharge électrique la pétrifie. Elle adore son accent chantant quand il la salue dans un français impeccable. Elle frémit quand il s'incline pour le baise-main. La fermeté de ses gestes sous une douceur apparente, sa façon de la complimenter sur sa tenue, en anglais cette fois, lui fait monter le rouge aux joues. Elle se fait la promesse d'essayer de le conquérir. Les présentations terminées, Léon conduit ses invités dans leurs appartements et ajoute : — Lord Fisher, Émile m'a dit que vous étiez un cavalier émérite. Ma belle-sœur, Flora, sera heureuse de vous guider.

— Avec plaisir, s'entend-elle répondre.

Les deux frères, à des milliers de kilomètres de distance, se sont-ils donné le mot sans le vouloir, pour la jeter dans les bras de cet homme ? Elle y voit un signe du destin. Elle enfile son plus élégant costume d'amazone et entraîne Lord Herbert dans le dédale des petits chemins de campagne dont elle connaît tous les secrets. Elle prend les devants à travers boqueteaux, sous-bois, rivières et au galop sur les plaines. Elle pousse sa monture. Dans un étrange ballet sauvage, Herbert parfois la suit, parfois la dépasse. Elle reprend la tête et les aiguille vers un fourré ombragé proche d'une

cabane de chasse. Ils s'y arrêtent, hors d'haleine. Herbert saute en bas de son cheval et lui tend les bras alors qu'elle descend prestement sur le tapis de mousse à leurs pieds. Les rayons du soleil à travers le vert tendre des jeunes feuilles, le pépiement des oiseaux, le parfum de l'air, tout concourt à un moment parfait. Ils se fixent du regard et savent tous les deux que c'est ici, maintenant. Flora le tire par la main vers la cabane. Il la prend avec force, puis avec une infinie douceur encore et encore, dans cet abri du bout du monde, loin de la guerre, loin d'un mariage guindé, loin de la monotonie des jours, loin des yeux inquisiteurs de ses nièces. Un arrêt d'éternité, une plénitude au milieu de vies tourmentées. Leurs sens apaisés, ils rentrent au petit trot.

Herbert ne reste qu'une semaine. S'échappant dès que possible du travail sur la stratégie militaire des alliés, il saisit tous les moments pour la retrouver, lui parler, la combler, lui montrer sa passion. — Mon amour, je reviendrai vous chercher, lui promet-il.

\*

De retour à la vie monotone, Flora ressent un vide immense dans le cœur. Même Edmond n'arrive pas à la dérider. Un mois, deux mois passent. Pas de nouvelles d'Herbert, mais du retard dans son cycle d'habitude si régulier. Elle éprouve alors un affolement incontrôlable. Ses nièces la scrutent d'une drôle de façon. Projette-t-elle son malaise dans leur regard ? Un jour, Amélie l'entraîne dans sa chambre, et avec bienveillance la questionne :

— Flora, tu as l'air perturbée, inquiète. Qu'y a-t-il ?

Sa sollicitude la fait craquer. Flora éclate en sanglots, puis se calmant peu à peu, lui explique ce qui s'est passé. Amélie, bien que choquée, ne juge pas et montre de la compassion. Elle cherche des solutions :

— Pourrais-tu entrer en contact avec Lord Herbert ?

Flora se tord les mains et souffle :

— Je ne connais que le nom de son régiment.

— Est-il marié ?

— Non.

— Alors, garde espoir, lui suggère sa belle-sœur.

— Que veux-tu dire ?

— S'il est au courant pour ton état, il agira.

— Mais il n'est pas au courant! Et comment réagira Émile ? Et que deviendra Edmond ?

Amélie songe qu'elle aurait dû y penser avant, mais la situation étant irréversible, elle cherche à l'aider :

— Tout le monde va te jeter la pierre. C'est à toi de trancher sur ton avenir.

Flora sait qu'Amélie a raison, le reste de sa vie lui appartient. Si elle parle à Émile, il risque de la répudier. Si elle va pour quelques mois se cacher dans un couvent, elle ne pourra dissimuler indéfiniment son enfant. Elle ne veut pas abandonner cet enfant de l'amour.

Dangé, août 1916

Le soleil de cette fin d'après-midi du mois d'août baigne le jardin d'une lumière douce et dorée. Les glaïeuls, les iris, les pois de senteur, les dahlias répartis en taches de couleurs dans les parterres bien dessinés s'épanouissent. Il flotte dans l'air un parfum composé et subtil, créant une atmosphère à la fois paisible et vibrante. Madeleine, toujours dans l'attente de nouvelles de Pierre, trouve du réconfort dans cette heure calme, appréciant la chaleur du soleil sur ses bras dénudés. Soudain elle entend une voiture qui approche de la grille en fer forgé. Une Daimler noire modifiée pour les usages militaires avec carrosserie renforcée et vitres teintées s'arrête. Elle est prise d'un tremblement d'appréhension en songeant à son fiancé. La porte arrière s'ouvre doucement. Flora en descend, suivie d'Edmond. Avant qu'elle n'ait pu poser de question, Flora s'avance, poussant Edmond devant elle :

— Madeleine, je viens vous confier Edmond. Je dois partir en Angleterre avec un officier anglais. Mon avenir est incertain, Émile est en Guadeloupe, je ne peux pas quitter la France sans savoir qu'Edmond est en sécurité. Je vous laisse mon fils, parce que je sais qu'il sera aimé ici, même si cela me brise le cœur.

Elle fait une pause, ses yeux brillant de larmes contenues. Puis, d'une voix presque inaudible, elle ajoute :

— Dites à Pierre de prendre soin de son filleul. Son père viendra le chercher quand tout cela sera fini. Ne me jugez pas, Madeleine.

Madeleine, interdite, regarde tour à tour Edmond s'accrochant au bras de sa mère et Flora, dont le ventre arrondi ne cache pas l'état. Un officier anglais descend à son tour, les traits marqués par la guerre, le regard bleu clair, perçant, à la fois distant et plein de commisération. Il porte un uniforme impeccable, aux épauettes argentées qui reflètent la lumière ; il pose le bras d'un geste protecteur et possessif autour des épaules de sa compagne. Incapable de parler, Madeleine, le visage perturbé par la stupeur, hoche la tête. Sous le coup de la confusion, elle ne refuse pas. Edmond s'accroche à sa mère, qui s'est agenouillée pour être à sa hauteur. Le petit, les yeux pleins de larmes, parvient à articuler :

— Maman, pourquoi tu t'en vas ? Est-ce que tu vas revenir bientôt ? Et papa ?

— Mon chéri, je viendrai te rechercher quand ton petit frère ou ta petite sœur sera né et que cette guerre sera finie. Tu seras bien soigné par ta tante Madeleine et par ton parrain lorsqu'il rentrera.

Puis, après un regard plein de reconnaissance à Madeleine, elle remonte en voiture avec l'officier et le véhicule démarre en trombe.

Madeleine, sans voix, la main dans celle d'Edmond, courbe les épaules sous la lourdeur de cette responsabilité nouvelle, l'esprit rempli de questions sans réponses. D'affreux doutes s'insinuent dans son âme. Pourquoi confier cet enfant à son parrain et non à son oncle Léon ? Que pensera Émile à son retour ? Elle a besoin d'explications. Que s'est-il passé à Singapour ? Pourquoi cette gêne entre Pierre et Flora ? Elle a écrit à Pierre.

On dirait que le courrier ne se rend pas alors que l'incertitude lui pèse de plus en plus. Émile n'est pas rentré de Guadeloupe. Personne du château n'est venu réclamer l'enfant. Le petit semble content avec elle et ses parents. Ceux-ci ont fait quelques difficultés, mais le notaire doit quelques services à Léon, qui lui a envoyé des clients, cela a clos le sujet. Il a été convenu de discuter de tout cela au retour de Pierre. La vie a repris, la monotonie des jours égayée malgré les doutes, par Edmond toujours disponible à aider, accompagnant Madeleine dans ses tâches à l'Étude, accomplissant lui-même de menus travaux de copie ou de rangement.

Correspondance, 1917

Une lettre tant attendue vient briser la morosité des jours de Madeleine.

*Avril 1917*

*Ma chérie,*

*Il me tarde tellement de venir t'embrasser. J'espère que tu te portes bien malgré les restrictions. Avez-vous assez de provisions pour vous nourrir ? Le jardin potager prend toute sa valeur en ces temps troubles. Je n'arrive pas à avoir de permission. Des sous-marins allemands ont coulé des bateaux américains. Les États-Unis sont entrés en guerre le 6 avril et, depuis, c'est une effervescence continuelle. Les batailles se succèdent avec leur lot de morts et de blessés. Notre moral tient le coup. Je n'ai pas reçu de tes nouvelles depuis plus de six mois. J'essaye de ne pas m'inquiéter. Les officiers disent que le courrier ne circule pas bien. Avec mes compagnons de travail, nous nous soutenons les uns les autres. Le retour du printemps exacerbe mon désir de te serrer dans mes bras.*

*Je t'embrasse tendrement*

*Ton Pierre*

*Juillet 1917*

*Mon cher Pierre,*

*J'ai reçu trois lettres de toi, toutes arrivées en même temps. Ma mère curieuse tournait autour. Je me suis réfugiée dans ma chambre, avec toi, à l'abri des regards. Enfin de tes nouvelles ! Combien de nuit où je n'ai pu trouver le sommeil ? J'imagine sans peine les tensions permanentes liées aux actualités du front, aux morts et aux blessés. Les réunions d'officiers qui, par leurs stratégies,*

*sauvent ou tuent des hommes. Les problèmes d'intendance, les démarches incessantes pour s'assurer que l'état-major et les armées soient ravitaillés.*

*Ici le beau temps est installé et réchauffe un peu les cœurs de ceux qui n'ont pas perdu des leurs dans les batailles. Tes sœurs ont été protégées, leurs maris sont encore en vie. Les soldats libres sont venus à tour de rôle au château en permission. Leurs visages creusés, leurs physionomies sombres. Je crains qu'ils ne soient plus jamais les mêmes. Mon père, occupé aux affaires courantes, ne souffre pas trop de la situation. Il sait sa fille bien à l'abri. Il s'est passé des choses étranges à Scorbé-Clairvaux. Flora est partie. Je patienterai jusqu'à ton retour pour t'en dire plus.*

*Madeleine qui t'embrasse avec ferveur et se languit de toi.*

*Reviens vite, je n'en peux plus d'attendre.*

*Madeleine*

Dangé, août 1917

Elle est arrivée à Dangé, par une de ces belles après-midis d'août, conduite par Léon. Les cheveux en bataille, un air de défiance, une attitude agressive, un flot de paroles inintelligible à la bouche. Le notaire a ouvert la porte, l'incrédulité au visage devant cet étrange duo. Les deux hommes se sont mesurés du regard. Léon a brisé le silence le premier :

— C'est Éléonor, la mère de Flora, elle est perturbée, je n'en veux plus au château. Il ne lui reste que son petit-fils.

Un temps d'arrêt oppressant. Jules ne répond rien. L'arrivée d'Edmond a déjà bousculé sa famille. Et maintenant, cette femme. Madeleine, témoin de la confrontation, maudit Flora et sa conduite irresponsable. Elle est de nouveau assaillie de doutes. Marie, qui se tenait en retrait, intervient :

— Je connais une dame qui pourra en prendre soin. Nous ne sommes pas en mesure de la garder chez nous. Elle pourra rendre visite à son petit-fils dans la journée.

Accouru aux sons de la voix, Edmond reconnaît sa grand-mère : qu'elle soit coiffée ou non, bien ou mal vêtue, il ne fait aucune différence et se précipite dans ses bras. La vieille femme hagarde trouve un semblant d'humanité dans l'étreinte passionnée avec le jeune garçon.

\*

Pierre est enfin libéré pour quelques jours. Il se précipite à Dangé avant même d'aller à Scorbé-Clairvaux. C'est une journée d'été sans nuage, l'air est doux, les oiseaux pépient ; voici la grille, le jardin familial orné des glaïeuls et des lys dans leur splendeur colorée et leurs effluves entêtants. Sans sonner, il contourne le mur de la propriété, entre par une brèche dans l'enceinte vers l'arrière du parc. Des rires d'enfant le guident. Intrigué et curieux, il accélère le pas. Il est soudain cloué au sol. Il voit Edmond jouant avec une femme qui a dû être belle : ils se poursuivent dans le potager, puis dans la clairière aux herbes folles au fond du jardin. Ils chantent en se répondant :

— À la claire fontaine, m'en allant promener

— J'ai trouvé l'eau si belle

— Que je m'y suis baigné

— Il y a longtemps que je t’aime

— Jamais je ne t’oublierai.

Le duo des voix justes, sous le soleil, l’opresse. Où est Madeleine ? Que font cette femme et son filleul chez ses futurs beaux-parents ? Pierre, envahi par le doute et l’angoisse à la vue de ce tableau, reste immobile. Marie approche doucement. Elle pose une main légère sur l’épaule de son futur gendre, puis d’une voix calme, mais empreinte d’une gravité profonde, dit :

— Elle est partie.

Pierre sent son cœur se serrer. Il tourne la tête vers son interlocutrice, les yeux remplis d’interrogation et de peur.

— Partie où ? demande-t-il, d’une voix à peine audible.

Marie prend une profonde inspiration, comme pour rassembler ses pensées, puis répond :

— À Dijon.

Un silence pesant s’installe. Pierre sent une boule se former dans sa gorge. Il veut comprendre

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ? insiste-t-il, la voix mal assurée.

Marie détourne le regard, évitant ses yeux, et dit doucement :

— Ce n’est pas à moi de vous expliquer.

Un frisson lui parcourt l’échine. Il sent que cette réponse dissimule quelque chose, une vérité qu’il connaît, mais ne veut pas admettre, liée aux inquiétudes de Madeleine concernant Flora. Il prend congé. Il a le temps d’aller à Dijon avant la fin de sa permission. Ils éclairciront la situation. Mais il ne pourra jamais avouer ses propres doutes et il lui faudra rassurer sa fiancée pour le futur. Il espère trouver les mots justes. Avant de partir, il écrit à Émile :

*31 août 1917*

*Cher Émile,*

*Ce que je vais te dire est assez délicat. Peut-être es-tu déjà au courant par Léon. Flora à Scorbé-Clairvaux a eu une aventure avec un officier britannique : Lord Herbert Fisher, Comte de Fowey. Enceinte, elle est partie avec lui, car ce dernier est revenu la chercher comme il le lui avait promis*

*lors de son séjour au château. Elle a d'abord laissé son fils chez mes beaux-parents aux soins de Madeleine à qui elle n'a pas laissé le temps de se plaindre. Puis mon père, furieux après Flora, a chassé ta belle-mère, qui, d'ailleurs, perd la tête. Elle n'est à l'aise qu'avec son petit-fils. Il l'a amenée à Dangé chez mes beaux-parents. C'en était trop pour Madeleine, qui, piquée au vif et irritée, s'est réfugiée chez ses grands-parents à Dijon. Elle ne reviendra pas tant que tu n'auras pas repris Edmond et ta belle-mère. Je te serais reconnaissant de revenir pour régler cette situation le plus vite possible.*

*J'attends de tes nouvelles*

*Ton neveu tout dévoué*

*Pierre*

\*

La ville de Dijon, bien que loin du front, porte les stigmates de la guerre. Les rues pavées sont plus silencieuses qu'autrefois, les vitrines plus ternes, et des hommes en uniforme croisent des femmes se pressant d'aller travailler. Les cloches de Saint-Bénigne sonnent l'heure, mais le temps semble suspendu pour Pierre, qui ne sait quel accueil il recevra.

La librairie des grands-parents de Madeleine, rue de Mirande, est un refuge. Derrière la devanture en bois sombre, les rayonnages croulent sous les volumes reliés, les dictionnaires, les recueils de poésie. L'odeur du papier ancien se mêle à celle du thé que sa grand-mère prépare chaque après-midi, comme un rituel contre l'angoisse.

Madeleine est assise derrière le comptoir, les mains jointes, le regard fixe. Elle a les traits tirés. Elle si gaie, est étonnamment tranquille. La clochette de la porte tinte. Pierre entre, en uniforme bleu horizon, le visage marqué par la fatigue, les bottes encore poussiéreuses. Il retire sa casquette, l'aperçoit, hésite, puis s'avance.

— Madeleine...

Elle ne répond pas. Il s'approche lentement, comme on approche un être blessé.

— Je suis venu dès que j'ai pu. Tes parents m'ont dit où te trouver. Je viens m'expliquer.

Elle lève les yeux, enfin.

— Expliquer quoi, Pierre ? Que je n'ai pas le droit de douter de nous ? Que je doive me taire et attendre, pendant que Flora me laisse son fils et sa mère ? Y a-t-il eu quelque chose entre toi et Flora ?

— Non. Ce n'est pas ça. C'est une femme malheureuse, son mari qu'elle a trompé est au loin, elle s'inquiète pour son fils. Elle a reconnu en toi la fibre maternelle, elle t'a fait confiance. Ça a dû être déchirant pour elle de choisir entre son amant et son fils.

— Est-ce que tu étais au courant ? Tu n'as rien fait pour l'arrêter ?

— Je n'étais pas au courant, je n'ai rien à cacher. Il n'y a jamais rien eu entre elle et moi. Je ne suis pas du tout attiré par sa personnalité fantasque et je suis très choqué qu'elle ait quitté son mari pour suivre un autre homme. C'est tout à fait contraire à mes valeurs.

Madeleine baisse les yeux. Elle tremble légèrement. Derrière elle, son grand-père, silencieux, range des livres dans un coin. Il écoute, mais ne dit rien.

— Tu sais ce que c'est au front, Madeleine ? Ce qu'on voit, ce qu'on perd ? Chaque jour, je pense à toi, à ton rire et ta bonne humeur. C'est ce qui me tient debout.

Il s'approche encore, pose doucement sa main sur la sienne.

— Sois patiente, j'ai écrit à Émile pour qu'il vienne chercher son fils et sa belle-mère. Je n'ai rien à voir dans cette situation. Je suis à toi, mon seul désir est que tu sois mienne le plus vite possible, malgré la guerre, malgré les difficultés.

Un silence. Puis Madeleine se lève. Elle serre sa main dans la sienne. Elle ne dit rien, mais ses yeux parlent pour elle. Dans la librairie, le temps reprend son cours. Les livres semblent être les témoins muets de cette réconciliation alors que Madeleine sait qu'elle détestera toujours Flora.

26 juillet 1919

Le soleil de juillet brille derrière les cimes du parc, enveloppant les feuillages d'une lumière dorée. Les pelouses du château de la Fontaine, parfaitement entretenues, s'étendent comme un tapis d'apparat sous les pas des invités. Les massifs de roses et de lavande embaument l'air, et les rires s'élèvent encore, légers, portés par la douceur du soir. Madeleine a choisi de se marier au manoir de Radegonde d'Aubéry, Baronne de Bony, avec qui elle a étudié au Sacré-Cœur de Poitiers. Situé entre les Ormes et Dangé, bâti en forme de « U », de proportions harmonieuses, entouré de douves, au milieu d'un parc aux arbres centenaires, c'est l'endroit de rêve pour marquer son désir d'indépendance face à la famille Opter. En évitant Scorbé-Clairvaux, elle reste sur son terrain et s'affirme. C'est que, malgré son attitude enjouée et sociable, Madeleine a du caractère et cela semble convenir à Pierre, de nature plus réservée et ombrageuse. Il affectionne ce contraste et n'en aime que davantage sa femme.

C'est l'heure de la photo. Les mariés rayonnent au centre du groupe. Madeleine, ceinte d'une couronne de fleurs, est penchée vers Pierre. De ses cheveux remontés en chignon s'échappent de jolies mèches rebelles qui encadrent son visage. Ils se tiennent par la main. Pierre est incliné vers elle et semble très heureux, même si, à cette époque, personne ne sourit sur les clichés. Jules, droit, fier, se tient à côté de Madeleine. Sa mère, Marie, tout près de son époux, porte un jabot de dentelles fines sur une robe foncée en organdi. Vingt-trois ans plus tard, au mariage de sa petite-fille, elle portera le même jabot. En ces temps-là, les parures précieuses étaient soigneusement rangées et ressorties pour les grandes occasions. Pour le moment il faut fixer l'objectif sans bouger. Voilà... c'est bien. Du côté Aucher, on reconnaît Jean, médecin, le frère de Madeleine, sa femme, leur fils et leur fille, 11 et 9 ans, tous les deux habillés de blanc. Chez les Opter, on ne peut pas manquer Léon, seul et digne, et plus loin Émile, l'air renfrogné. Depuis la Guadeloupe, il a réussi à regagner la France en se joignant à un contingent de Zouaves qui se dirigeait vers l'Afrique du Nord. Il a dû ensuite se débrouiller pour passer le détroit de Gibraltar, traverser l'Espagne et atteindre le Poitou. Il pose une main possessive sur l'épaule d'Edmond, douze ans, grand pour son âge. Les quatre sœurs de Pierre sont avec leurs maris, certains blessés, mais tous vivants. Ils sont montés sur un genre d'estrade et forment une deuxième rangée surélevée. Deux autres petits enfants d'honneur, neveu et nièce du côté de Pierre, se trouvent entre Edmond et les petits Aucher.

La journée a été longue et somptueuse malgré les restrictions. Madeleine attendait ce moment depuis l'armistice du 11 novembre 1918, où les cloches avaient carillonné dans chaque église. La démobilisation de Pierre a été longue et il a fallu attendre neuf mois pour la cérémonie du mariage. Le matin, l'église du village a résonné des chants liturgiques et des applaudissements. Les consentements échangés sous la voûte de pierre ont fait couler quelques larmes discrètes. Puis, dans les salles de réception du château, les convives ont été accueillis par les serveurs de la châtelaine. Lors du repas, des toasts ont été portés à l'amour et à l'avenir loin des guerres, alors que les enfants s'égaillaient autour des massifs de buis dans le parc.

Bientôt, les mariés s'éclipseront. Maintenant, dans ce vaste jardin luxuriant, c'est l'heure des derniers instants partagés, entourés de ceux qu'ils aiment, ils savourent le moment dans ce lieu suspendu hors du temps.

## PIERRE ET MADELEINE

Poitou, janvier 1920

Madeleine est enceinte de six mois. Elle se remémore avec plaisir la journée de son mariage qui s'est déroulée si vite qu'elle semble l'avoir rêvée. Elle passe en revue encore et encore tous les participants, dont sa famille moins nombreuse que celle de son époux. Elle a été soulagée quand elle a vu qu'Émile était sans Flora. Personne n'a osé poser des questions à propos du scandale de sa conduite pendant la guerre. Elle revoit ensuite les trois jours de lune de miel passés à Poitiers, où elle a commencé sa vie de femme. Son appréhension s'est dissipée lors de cette première nuit, où Pierre a été très attentionné avec elle, respectant ses craintes et ne la brusquant pas. Elle est heureuse d'avoir tout de suite attendu un enfant. Alors qu'ils étaient à Poitiers, elle a tenu à faire un pèlerinage à l'église Sainte-Radegonde pour remercier la sainte des grâces qu'elle leur a accordées, à Pierre et elle. Elle a ensuite montré son cher couvent du Sacré-Cœur à son mari.

De retour à Dangé, cela lui semble étrange d'habiter encore avec ses parents. Elle a l'impression que les relations ne sont pas au beau fixe entre son père et Pierre. Elle entend parfois des éclats de voix à travers les portes closes. Dans son état, elle ne travaille plus à l'Étude et le regrette. Elle comble le temps par de longues conversations avec sa mère. Cette dernière semble habitée par une frénésie de vivre qui caractérise la période après l'Armistice. Si elle-même ne se préoccupe que du bébé à venir, Marie ne lui parle que de son prochain voyage en Égypte. Après le déjeuner, les hommes sont repartis travailler. Sa mère, bien calée dans un fauteuil du salon où elles prennent le café, se confie :

— Je suis tellement contente, tu ne peux même pas imaginer ! Ton père m'avait promis cela il y a si longtemps. Quand j'étais jeune, mon père et ma mère ne discutaient que de leur croisière sur le Nil, de la Vallée des Rois et des pyramides... J'en rêvais... Et puis il y a eu la guerre de 1870...

Marie continue de détailler les étapes du voyage.

Madeleine lui répond machinalement qu'elle a bien de la chance de prendre l'Orient Express jusqu'à Constantinople et ensuite le bateau jusqu'au Caire. Elle songe que l'environnement à

Dangé se prête bien peu à ce genre de voyage de luxe. Pierre a certes déjà voyagé en extrême Orient, mais dans des conditions beaucoup plus précaires. Et puis, comment se fait-il que son père ait soudain les moyens d'un périple aussi coûteux? Elle écoute sa mère d'une oreille distraite alors que cette dernière continue sur sa lancée :

— Ça va me changer de ma vie à la campagne et des réceptions à la mairie. Je suis fatiguée d'accompagner ton père alors qu'il se pavane devant ses concitoyens. Les gens que nous côtoyons n'ont ni raffinement ni culture. J'ai un tel besoin de m'évader! Quant à toi, ton avenir est tout tracé. Un jour, Pierre prendra la succession.

Madeleine se redresse, attentive tout à coup

— Père a-t-il formulé ce souhait?

— Non c'est plutôt le mien. Je voudrais tout vous laisser et retourner à Dijon...

Madeleine a un geste de surprise, mais aussi la mine inquiète :

— L'Étude est-elle en bonne santé financière ? En travaillant à la comptabilité avec papa pendant la guerre, j'ai remarqué que certains clients n'étaient jamais inscrits dans les livres.

— À oui ? Quels clients, par exemple ?

— Je pense à monsieur Couture. Tu sais, ce grand propriétaire terrien qui a acheté le Château Prussien et qui vient de décéder.

— Ah oui, ce fameux château qui a été rebaptisé après la guerre de 1870, parce qu'acquis avec les produits du marché noir, constate Marie.

— Eh bien, ce Couture venait souvent à l'Étude, papa s'enfermait avec lui. J'ai essayé d'en apprendre plus, mais ça n'a pas plu à papa. Il m'a affectée à d'autres tâches. Je n'ai jamais parlé de ça à Pierre.

Marie réfléchit et ajoute :

— Oui, ses enfants sont comme lui et se prennent pour des châtelains. La succession sera difficile. Tu devrais signaler ce cas à ton mari.

— Je ne veux pas envenimer leur relation de travail. Ce n'est pas toujours facile entre ces deux-là. Les deux femmes restent silencieuses, toutes deux absorbées dans leurs pensées. Madeleine se demandant comment elle pourrait aborder cette question épineuse avec son mari sans jeter plus d'huile sur le feu, et Marie échafaudant ses plans de voyages.

\*

Pierre est excédé. Il a beaucoup de mal à travailler avec son beau-père. Ce dernier le dénigre, lui reproche de ne pas être compétent et ne partage pas l'information, notamment sur le dossier de la succession Couture. Pierre sait qu'un jour ou l'autre, il prendra sa place, mais en attendant, c'est très pénible. Avec Émile, à Singapour, le travail n'était ni satisfaisant ni facile, mais maintenant, avec Jules Aucher, c'est pire ! Le notaire refuse de véritablement collaborer. Il s'est un peu ouvert de cette situation à Madeleine. Cette dernière lui a confié que, pendant la guerre, son père faisait des affaires avec ce Couture qui vient de décéder, mais qu'il n'y avait à l'époque aucune transaction dans les livres de comptes.

Comme pour confirmer cette irrégularité, l'Étude a reçu une mise en demeure par les héritiers Couture. Pierre a confronté son beau-père, qui n'a pas donné d'explications satisfaisantes et une violente dispute en a découlé. Il semble que l'argent se soit volatilisé et il commence à soupçonner son beau-père de détournement à son profit. Plus tard dans la journée, il surprend une conversation entre ses beaux-parents. Presque à voix basse Marie demande à son mari en se tordant les mains :

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— Je n'ai rien fait de mal ! s'indigne Jules, j'ai juste pensé à toi, ma chérie, tu as besoin de faste, de dépaysement. Cet argent acquis par Couture au marché noir, autant qu'il soit bien utilisé.

— Tu ne m'as jamais demandé mon avis. Je regrette la ville, j'aime les voyages, mais nous allons avoir un héritier. Ce n'est pas le moment de tremper dans un scandale !

Puis les voix se sont estompées et sont devenues inintelligibles.

Après l'altercation à propos de la succession frauduleuse, l'atmosphère change, une chape de plomb s'abat sur l'Étude. Jules et Pierre s'évitent. Le voyage en Égypte est annulé et l'argent sert à rembourser les sommes détournées par notaire. Marie est inconsolable et s'inquiète pour la naissance de l'enfant à venir.

Après quelques semaines de cette ambiance lourde, Marie frappe à la porte de la chambre du couple et annonce d'une voix émue:

— Nous allons partir vivre à Dijon, chez mes parents.

— Maman, j'aurais tellement voulu que tu sois là pour la venue de mon premier enfant! s'exclame Madeleine en la serrant dans ses bras.

— Je reviendrai te voir, répond Marie en lui rendant son étreinte. C'est mieux ainsi, Jules démissionnera de la Mairie avant qu'un scandale n'éclate et Pierre sera seul maître à bord.

\*

Pierre, devenu le notaire de Dangé à la place de son beau-père, se sent soulagé devant l'allègement de l'atmosphère de la maison. Il console du mieux qu'il peut Madeleine, attristée par l'éloignement de sa mère alors que la naissance approche. Comme responsable de l'Étude, il se promet de veiller à ce que plus aucune fraude ne soit commise. Certains clients de Jules ont bien essayé de lui faire faire des agissements pas toujours légaux. Il a ainsi pu réaliser l'ampleur de la liberté prise par son beau-père pour mener les affaires à son avantage, faisant fi de la droiture et de l'honnêteté. Madeleine le lui avait souligné : son père était prêt à tout pour arriver à ses fins et s'élever au-dessus de sa condition. Il va redresser la barre et il se fait le serment que, lui vivant, il n'y aura pas de corruption dans l'Étude. Il sera vigilant et choisira ses collaborateurs avec soin. Il vient de recruter un jeune clerc qui l'aide, deux fois par semaine. Dans un premier temps il ne lui confie que les tâches routinières.

Madeleine approche de son terme et s'inquiète : par période, le caractère de Pierre s'exacerbe : il se met en colère pour des broutilles, comme si une fièvre montait en lui. Il est ensuite abattu pendant plusieurs jours, honteux et repentant de s'être emporté, soit avec son employé, soit avec elle. Peut-être est-ce un relent de maladie tropicale qu'il aurait rapporté avec lui ?

\*

Depuis deux semaines, Pierre n'a pas eu de sautes d'humeur : il est enfin papa ! François, un fils premier né. Que demander de plus ! Il ouvre silencieusement la porte de leur chambre où Madeleine se repose. D'une voix altérée par l'émotion, il murmure :

— Madeleine, ma chérie, je te suis si reconnaissant. Comme il est beau... lui... notre petit garçon, notre fils!

Madeleine sourit, fatiguée, mais heureuse :

— Viens... approche. Regarde-le. Il dort si paisiblement.

Pierre s'assied sur le bord du lit et prend délicatement la main de sa femme :

— Merci... merci, mon cœur. Tu m'as donné un fils ! Un héritier... Oh, je te jure, je ferai tout pour que rien ne lui manque.

Madeleine est amusée :

— Déjà de grands projets, n'est-ce pas ?

Pierre rit doucement et se penche sur le berceau, la voix pleine de tendresse :

— Comment pourrais-je m'en empêcher ? Je l'imagine déjà dans mon Étude, assis à mon bureau, la plume à la main, scrutant les actes, écoutant les villageois avec patience... Il portera notre nom avec fierté. Il sera notaire comme son père, si Dieu le veut. Je lui apprendrai tout : les lois, la justice, la valeur de la parole donnée... Et, surtout, l'amour de cette terre et de ces gens qui nous font confiance.

Madeleine est émue :

— Ne vas-tu pas trop vite ? Il n'a même pas encore ouvert les yeux.

Pierre caresse doucement la joue de sa femme :

— Peut-être. Mais le bonheur me grise. Repose-toi, ma chérie. Tu as accompli un miracle. À partir d'aujourd'hui, je travaillerai deux fois plus pour vous. Pour lui. Pour que notre nom continue, et que notre foyer soit longtemps un lieu de paix.

Il reste là un instant, silencieux, écoutant la respiration paisible de son fils et de sa femme, comme s'il voulait graver ce moment dans sa mémoire pour toujours.

Dangé, 1922

La vie poursuit son cours. Madeleine est de nouveau enceinte. Pierre redouble d'efforts pour assurer le bien-être de sa famille. Il pense que la paix est peut-être fragile. Il a acheté de l'or et l'a engrangé dans le coffre-fort hérité de son beau-père. Il veut ainsi garantir la survie de sa lignée. Il a déjà stocké dans le coffre les bons des emprunts russes que son père lui a transférés comme cadeau de mariage. Son père avait participé dès 1870 au prêt en franc-or placé par la maison Rothschild sur l'ensemble des places boursières, puis s'était engagé dans d'autres emprunts subséquents. Que valent ces titres maintenant ? Pierre sait qu'en 1917, la République soviétique de Russie a répudié unilatéralement l'intégralité de la dette de l'empire russe. Cette décision le frappe comme tous les souscripteurs français. Mais il a quand même espoir, malgré ce décret, que les cours boursiers des dettes russes demeurent relativement élevés. Les banques honorent les coupons des investisseurs qui se présentent à leurs guichets. Il espère une reprise partielle du déficit, que ce soit par la France, ou par des pays créés sur les ruines des empires allemands, Autriche-Hongrie, Ottoman et Russe. Il a beaucoup de titres de 200 roubles contractés en 1908 et espère que ça lui apportera la sécurité.

Pierre est comblé, il a maintenant une héritière : Élisabeth. Un garçon, puis une fille, le choix du roi. Madeleine se remet de ses couches. Bien que ce soit une grosse dépense, ils ont engagé une bonne à demeure. Cette dernière vient d'une ferme avoisinante. Troisième de 12 enfants, elle a l'habitude de l'ouvrage et semble efficace. Le quotidien a repris. Pierre ne pense que rarement à son séjour à Singapour, sauf quand ses sautes d'humeur le taraudent. Il ne voit pas son père qui mène sa vie à Paris. Ses sœurs sont toutes mariées, la fratrie se rencontre à l'occasion. Il ne cherche pas ces contacts, son foyer et son travail lui suffisent. Il n'entend plus parler de Flora et ignore ce qu'elle est devenue. Émile, rentré en France, travaille à Paris dans le négoce. Il a obtenu le divorce après la fuite de sa femme et gagné la garde de son fils. Madeleine cultive ses amitiés de pension. François et Élisabeth poussent bien. Un cliché en noir et blanc pris à Châtellerault chez le meilleur photographe de la ville immortalise la frimousse et le sourire des bambins. Il pense sa cellule familiale complète, mais quatre ans après la naissance d'Élisabeth, Madeleine lui annonce qu'elle est de nouveau enceinte. En mars 1926 arrive Anne-Marie, leur deuxième fille.

EDMOND

Scorbé- Clairvaux, juillet 1927

Edmond, vingt ans, en vacances comme tous les étés à Scorbé-Clairvaux chez son oncle, vit son séjour dans le Poitou comme un exil. Edmond déteste le château, ses pièces humides mêmes en été, car Léon économise sur le bois de chauffage l'hiver. Le patriarche a abandonné ses allées et venues vers la capitale, remplacé là-bas par Émile à qui il a confié de mauvaise grâce certaines de ses affaires. Edmond méprise les longs sermons du vieil homme, son obsession des « bonnes manières », sa raideur. À table, il répond du bout des lèvres, parfois avec une ironie blessante, sans se soucier des regards réprobateurs de ses cousines toutes plus âgées. À Paris, il enchaîne les expulsions : lycées, institutions religieuses, pensionnats stricts; aucun établissement ne parvient à dompter sa fougue. Insolent avec ses maîtres, bagarreur avec ses camarades, il arbore le sourire effronté de ceux que les sanctions n'effraient plus. Chaque renvoi est accueilli avec un haussement d'épaules, presque une fierté cachée dans le pli de sa bouche. Exaspéré, son père, distant et autoritaire, accaparé par ses affaires, a fini par l'expédier dans le Poitou, dans un collège de province réputé pour sa discipline. En pension, le garçon supporte mal les murs épais et les journées réglées comme des horloges. Il n'aime pas la campagne, il n'aime pas la promiscuité des dortoirs, il n'aime surtout pas cette impression d'être relégué loin des regards, tel un fardeau embarrassant. Émile ne lui rend visite que rarement. Lors de ces rencontres, au parloir ou dans un bureau austère, les discussions tournent vite au vinaigre. Le garçon lance des piques insolentes, le père serre les mâchoires, retenu seulement par le vernis des convenances. Ils se quittent presque toujours sur un silence glacé. Flora, revenue en France après deux ans passés en Angleterre et la mort de sa petite fille, n'ignore pas cette situation, et, préoccupée par le bien-être et l'avenir de son fils, se fait beaucoup de soucis.

Dangé, juillet 1927

Un jeune paysan se dandinant gauchement d'un pied à l'autre, la casquette à la main, sonne à l'Étude. Le clerc lui ouvre. Le garçon demande à voir le notaire en personne. Il lui tend une missive cachetée d'un sceau de cire aux armoiries des de Saint-Barth. À la vue de ce sceau, le sang de Pierre ne fait qu'un tour. Voilà cinq ans que personne n'avait eu des nouvelles de Flora. Il tourne et retourne la lettre dans ses mains. Le garçon ne part pas.

— Monsieur, je dois apporter une réponse.

— Attends-moi ici, lui dit-il en lui montrant un banc dans l'antichambre de l'étude des clercs.

Le jeune s'assied à contrecœur, mal à l'aise.

Seul dans son bureau, Pierre brise le cachet. Ses mains tremblent. Il lit :

*Mon cher Pierre,*

*Je vous félicite tout d'abord pour votre mariage. Je savais que Madeleine était faite pour vous. Félicitations aussi pour la naissance de votre fils François, et de vos filles Élisabeth et Anne Marie. Vous êtes comblé par la vie. Je suis en visite chez ma tante Marie Collet, à deux pas de chez vous, à la Chauvellerie. Je voudrais vous voir. Ma tante s'absentera toute la journée demain. Venez me rejoindre à 10h00 demain matin.*

*Votre toute dévouée*

*Flora.*

Pierre se lève brusquement et arpente la pièce en proie à un vif désagrément. Pourquoi Flora s'adresse-t-elle à lui ? Que veut-elle ? Sa simple évocation rendrait Madeleine furieuse. Depuis son divorce, il pensait sa tante hors de sa vue pour toujours. De plus, Madeleine n'est pas encore bien remise de ses couches. Il lui faut taire cette lettre. Son premier réflexe est de renvoyer le jeune commis. Puis il se dit que Flora reviendrait à la charge d'une façon peut-être moins discrète. Il se doit d'obtempérer. À la hâte il griffonne :

*D'accord. P.O.*

Le garçon se saisit du papier et repart aussi vite qu'il est venu.

Le reste de la journée se passe en conjectures. Pas un mot n'est soufflé à Madeleine.

Le lendemain, à la Chauvellerie, Flora l'attend debout près du porche majestueux de la demeure de sa tante. Elle porte très bien ses 47 ans, droite, altière, n'ayant rien perdu de sa superbe ; à peine quelques fines rides autour des yeux. Une bouche plus amère que dans son souvenir. Elle s'avance d'un pas alerte à la rencontre de Pierre, lui prend le bras :

— Pierre, j'ai à vous parler. Entrons.

Ce geste familial rebute Pierre qui se dégage et adopte une attitude défensive :

— Flora, je n'ai aucune envie que vous veniez perturber ma vie de famille.

Elle le précède dans le salon, s'assied, lui présente un siège et se penche vers lui :

— Écoutez-moi, vous êtes la seule personne à qui je peux m'adresser. Faites-le pour moi en souvenir de Singapour.

Pierre contracte tous ses muscles imperceptiblement et refuse de s'asseoir.

— Singapour ? J'y ai subi votre présence et je ne vous dois rien, rétorque-t-il avec mauvaise humeur.

— Vous oubliez que je vous ai veillé et soigné. Vous avez une dette envers moi, insinue Flora.

— Certainement pas, vous avez eu une conduite irresponsable, que ce soit avec moi ou avec ce peintre.

— Ce n'est pas à vous d'en juger. S'il vous plaît, écoutez-moi.

Ils se jaugent du regard. Pierre finit par s'asseoir sur la chaise qu'elle lui désigne. Elle commence le récit de sa vie en Angleterre. Il a du mal à se concentrer, ressassant toutes les conséquences néfastes de la fuite de sa tante au bras d'un autre : la blessure infligée à Émile, à son père, la honte pour toute la famille. Le silence épais entourant cet épisode. Les séjours d'Edmond dans différents collèges où il passe son temps à se rebeller. Les vacances orageuses de son filleul auprès de son oncle, où Amélie est la seule capable de l'approcher et de lui faire entendre raison.

— Pierre, vous ne m'écoutez pas ! s'indigne Flora

— Je vous écoute Flora, votre officier est parti en poste aux Indes et vous ne l'avez pas suivi. Poursuivez.

— Je ne voulais pas qu'il s'en aille, je n'avais pas encore accouché. Il est parti. Je suis restée seule avec ma belle-sœur Ellen. L'atmosphère était exécrationnelle. Je ne me sentais pas bien. Avant terme, j'ai commencé à avoir des contractions. J'ai enfanté une petite fille morte. J'ai sombré dans une profonde mélancolie. Je ne me remettais pas. Mon compagnon est revenu plus tôt que prévu de son séjour dans les Indes. Il a été très gentil avec moi, mais le fil de notre amour s'était brisé. Je ne lui ai jamais pardonné de ne pas avoir attendu la naissance de notre enfant avant de partir pour sa nouvelle affectation. Nous sommes restés ensemble pendant encore douze mois. Un été, un automne, un hiver ont passé. Au printemps suivant je l'ai quitté. De retour à Paris, seule ma sœur Pauline a consenti à me voir en cachette. Elle ne pouvait me loger, son mari ne l'aurait pas accepté. Ma mère, qui n'a rien su de mon indignité avant sa mort, m'a laissé un héritage. Je suis indépendante de fortune, mais au ban de la bonne société. J'ai acheté le Château Prussien, vous savez, ce château près de Châtellerauld qu'une famille du nord de la France avait loué pendant la Première Guerre. Il est assez à l'écart et j'y suis tranquille et à l'abri des médisances. Je me tourne vers vous pour mon fils Edmond. Il est, dit-on, un jeune homme rebelle. Il ne s'entend pas avec son père. Accepteriez-vous de le prendre en apprentissage à votre Étude ?

Après ce long monologue, Pierre reste silencieux. De la répulsion et de la pitié se mêlent en lui. Enfin il se lance :

— Flora, je ne suis pas ici pour vous juger, mais Edmond n'a aucune expérience pour commencer un stage. De plus, je suis sûr que Madeleine, qui a eu vent des problèmes de comportement de mon filleul, s'y opposerait. Elle ne vous aime pas, c'est viscéral. Ça date de soupçons à votre égard concernant mon séjour à Singapour. Je ne veux pas qu'elle puisse penser que j'ai des liens particuliers avec Edmond. Ce dernier ne serait pas le bienvenu chez nous. Je ne sais que vous conseiller. Êtes-vous toujours en contact avec Émile ? Flora accuse le coup et finit par répondre :

— Par avocats interposés. Notre divorce s'est très mal passé.

— Laissez-moi réfléchir à tout cela. Comment puis-je vous contacter ?

— Je suis encore à La Chauvellerie pour dix jours. Vous pourrez m'y rejoindre.

\*

Dans un village, les nouvelles et les ragots circulent vite. Madeleine surprend une conversation entre la bonne du curé et sa propre domestique. Elles discutaient de deux dames « de la haute » en visite à la Chauvellerie, propriété de son amie Marie Collet, essayant des tenues somptueuses commandées à une couturière de Châtellerault. Madeleine, curieuse, s'adresse à Marie, qui ne se fait pas prier pour annoncer :

— Figurez-vous, chère Madeleine, que j'ai des visiteuses impromptues. Vous connaissez Pauline de Saint-Barth ? Eh bien, elle s'est invitée pour deux semaines en me promettant une surprise. Pour une surprise, c'en fut une : elle est arrivée avec sa sœur Flora, qui est, je crois, parente avec vous. Quel culot ! M'imposer cette divorcée qui a fait la honte de sa famille ! Cette Flora, même pas repentante, toujours aussi arrogante, fait comme si de rien n'était et elle se conduit comme une souveraine à qui tout est dû ! Elle est venue sans son fils, resté à Scorbé-Clairvaux. J'en ai le souffle coupé. Elle a presque deux fois l'âge de ma fille, mais quel mauvais exemple ! Je ne sais comment m'en débarrasser. Ces deux semaines vont me sembler interminables !

Madeleine n'écoute plus Marie. Elle sent une rancœur sourde monter en elle. Elle était persuadée qu'elle n'entendrait plus jamais parler de Flora, et voilà qu'elle resurgit si près de chez elle. Elle doit en discuter avec Pierre.

Madeleine pénètre dans le bureau de son mari d'un pas précipité trahissant son agitation. Avant qu'elle ne commence, Pierre se lève pour l'accueillir et déclare :

— Madeleine, je dois te prévenir d'une situation embarrassante. Flora est en visite à la Chauvellerie.

— Je le sais, mon ami, les nouvelles vont vite. Je suis très contrariée. Que désire cette Flora ?

— Elle veut que je m'occupe de mon filleul, avance Pierre.

— Comment ça ? fulmine Madeleine.

— Rassure-toi, ma chérie, elle me demande de le prendre à l'Étude, mais il est trop inexpérimenté, c'est hors de question.

— Je suis heureuse que tu penses ainsi.

Elle prend le temps de réfléchir et poursuit :

— Flora aime le prestige. Je ne sais pas ce qui l'a attirée dans son officier anglais, mais si c'est l'uniforme et si elle a de l'argent, pourquoi ne mettrait-elle pas son fils dans une école huppée, telle Saint-Cyr, l'École navale ou l'École de l'air ? Ces écoles forment des élites et affirment les caractères.

— J'aime ton idée, Madeleine. Je suis contente que nous ayons eu cette discussion et je lui ferai cette suggestion. Je préfère ne pas dire que ça vient de toi. Elle connaît ton inimitié et refuserait.

Madeleine est satisfaite de voir qu'elle n'a pas eu à argumenter avec son mari et qu'elle va retrouver pour l'instant la paix d'esprit.

Dangé, Pâques 1935

Dans l'air cristallin de la matinée, les cloches appellent les fidèles pour la grand-messe de 10h00. Les trois enfants Opter sont sur leur trente et un et ils marchent dans la rue de la gare jusqu'à l'église, suivis de leurs parents. Pierre porte un costume sombre, une chemise blanche au col rigide avec une cravate bleu foncé assortie à la robe de Madeleine. Cette dernière arbore un chapeau neuf, comme c'est la coutume pour Pâques. Elle est fière et se tient droite, mais n'est pas hautaine. Il n'y a que trois cents mètres à parcourir. Assez pour saluer les uns et les autres. Si Madeleine profite du moment, Pierre est inquiet. Il s'est écoulé huit ans depuis la précédente visite de Flora et elle n'a plus essayé de le contacter. Toutefois, il a eu vent de la présence d'Edmond, maintenant âgé de vingt-huit ans, chez leurs amis les Collet. Il est certain que ce n'est pas par hasard et craint une manigance de Flora. Il ne laisse rien paraître et tente, comme le reste de sa famille, de goûter l'air qui embaume le buis et les fleurs de printemps juste écloses. François est tout excité à l'idée de parader à l'avant de l'église. Comme d'habitude, il provoque ses deux sœurs. À 15 ans, de taille moyenne, élancé, les cheveux coupés courts et des lunettes en écaille, il se cherche. Il ne s'attaque pas à Élisabeth, 13 ans, qui sait lui répondre du tac au tac. Cette dernière attire tous les regards avec ses yeux noisette, son visage aux traits réguliers, sa chevelure noire de jais parée d'anglaises. Il sait surtout comment faire fâcher Anne-Marie, qui n'a que neuf ans. Il la regarde avec insistance et lui lance :

— Ta robe est trop courte, tes cheveux trop longs, tu marches comme une paysanne. Sois distinguée !

— Laisse-la tranquille, rétorque Élisabeth, regarde, elle a un si beau sourire !

Instinctivement Anne-Marie saisit la main d'Élisabeth, mais ne peut s'empêcher de fixer François avec des yeux admiratifs. Elle aime qu'il lui porte de l'attention, même si c'est pour la critiquer. Elle a tant besoin d'affection. Elle sait qu'elle est moins jolie que sa sœur avec son menton proéminent et ses cheveux châtain drus et épais, impossible à coiffer. Sa mère lui dit souvent, quand elle revient de l'école avec un mauvais bulletin :

— Mais qu'est-ce qu'on va faire de toi ?

Son père intervient alors et prend sa défense :

— Elle fera son chemin dans la vie, elle a de la jugeote et un cœur immense.

Madeleine hoche la tête, dubitative. Elle sait que ça ne suffit pas pour faire un beau mariage.

\*

En suivant ses enfants qui chahutent, Madeleine ne peut s'empêcher de penser qu'elle a été comblée par la vie. Certes, les gens du village qui ont besoin de services juridiques ne roulent pas sur l'or. Bien souvent, Pierre ne se fait pas payer et on voit apparaître un poulet, un canard ou un cagot de légumes. Toutefois, il y a assez d'argent pour envoyer les enfants à Poitiers, François en pension chez les Jésuites et, depuis cette année, Élisabeth au Sacré-Cœur, pensionnaire comme sa mère des années plus tôt. La petite Anne-Marie, qui ne montre pas un grand intérêt pour l'école, reste à Dangé.

La famille entre dans l'église située sur la Grand-Place, les cloches sonnent encore. Ils sont en avance et se dirigent vers le banc de la famille Aucher devenu le banc des Opter. C'est sur la droite, en avant, près du vitrail de la pêche miraculeuse qui fascine des générations d'enfants par ses couleurs et son réalisme. Madeleine cherche son amie Marie Collet du regard. Sa fille et son mari sont-ils venus de Paris? Oui, les voilà, sur la gauche, dans le banc réservé à leur famille. La fille de Marie, Monique, 13 ans, comme Élisabeth, est une vraie beauté. François se retourne et lui sourit. Madeleine touche l'épaule de son fils pour le rappeler à l'ordre. Elle aperçoit alors derrière Marie, un jeune homme en uniforme de grande prestance. Son sang ne fait qu'un tour. Elle reconnaît immédiatement Edmond.

La chorale attaque le chant de Pâques, les toussotements se calment et l'assemblée se recueille à l'arrivée du curé dans de magnifiques habits d'or, suivi de ses acolytes, en procession à partir du fond de l'église. Le mauve du carême ne servira plus jusqu'à l'avent. Les fêtes religieuses rythment la vie des paroissiens.

Les trois enfants Opter vont communier. Même Anne-Marie, qui a eu du mal avec le petit catéchisme, mais qui, avec l'aide de sa mère, a finalement revêtu la robe blanche des communicantes au milieu de ses amies du village. Soudain François a une distraction, de retour vers son banc, il entrevoit un jeune homme en uniforme blanc et or près des Collet. Il ne peut s'empêcher de le fixer alors qu'il devrait faire son action de grâce dans le recueillement. Ses yeux croisent ceux du

militaire qui s'est retourné. Il est impatient d'arriver à l'*ite missa est*, qui souligne la fin de la messe afin d'observer cette apparition de plus près. Les dernières paroles de l'hymne « Criez de joie, Christ est ressuscité, alléluia » à peine terminées, les cloches se remettent à battre à toute volée. Les paroissiens, saluant à gauche et à droite, se dirigent vers le portail. Les familles en vue du village se trouvent dans les rangées à l'avant et le reste de la population à l'arrière. François cherche le militaire du regard et l'aperçoit avec les Collet. Aussitôt il s'éloigne de ses parents pour le rejoindre, rattrapé par son père et sa mère. Pierre, inquiet, se tourne vers Madeleine, dont il perçoit la mine renfrognée. Il comprend que Madeleine a bien sûr reconnu Edmond. Marie n'a pas le temps d'intervenir.

Madeleine, après un bref signe de tête à son amie, s'adresse au jeune homme :

— Bonjour Edmond, où est votre mère?

— Au Château Prussien avec ma tante Pauline. Je suis venu rendre visite à la famille Collet.

François s'interpose et interrompt sa mère :

— Comment allez-vous, mon cousin s'exclame-t-il, j'aime votre uniforme !

— Alors, vous êtes François, montrez-moi la Grand-Place.

Rapide coup d'œil de François à Madeleine et, sur un signe de tête réticent de celle-ci, il s'éloigne avec Edmond.

— J'ai beaucoup entendu parler de toi, commence Edmond.

— Je suis content de vous connaître, on discute de vous à mots couverts, mais moi je vous admire.

— Tu peux me tutoyer, j'ai plein de choses à t'apprendre. Dangé n'est pas le centre du monde. Je te guiderai.

— Pourquoi portes-tu cet uniforme ?

— L'uniforme fait partie du prestige de Saint-Cyr, mon école. Le prestige, c'est important. Souviens-toi de ne fréquenter que des gens qui peuvent t'élever dans la société. Tu iras plus loin.

François boit les paroles de ce cousin entouré d'une aura sulfureuse. Chez lui, on ne prononce jamais le nom de sa mère, Flora. On dit plutôt avec dédain : celle qui est partie.

\*

— Que fait ce jeune homme ici ? demande Madeleine à Marie dès qu'Edmond s'est éloigné.

— Il passe quelque temps chez nous. Malgré son bel uniforme, son régiment veut le bannir pour indiscipline. Je pense que sa mère a beaucoup de mal avec lui. Son père ne souhaite pas intervenir. Il a jeté l'éponge.

L'époux de Marie intervient :

— Pierre, Edmond a étudié le droit pendant deux ans, vous pourriez l'aider à se perfectionner et l'initier aux affaires de l'Étude.

Il sait que les familles Collet et Opter s'apprécient et se rendent service mutuellement. Si les Collet sont les ambassadeurs de Flora, les Opter auront du mal à refuser.

— Mon ami, coupe Madeleine en se retournant vers son mari, nous en discuterons.

Cela clôt le sujet abruptement et un certain malaise s'installe. La magie de ce jour de Pâques est brisée, Pierre et Madeleine se rembrunissent et tous se séparent. Élisabeth et Anne-Marie suivent leurs parents alors qu'elles aperçoivent à l'autre bout de la place leur frère en grande conversation avec son cousin.

Au repas traditionnel de Pâques, pâté en croûte, gigot d'agneau, flageolets et petits légumes, salade, gâteau en forme de nid accompagné de chocolats, François, tout énervé, rebat les oreilles de tout le monde en parlant d'Edmond :

— Il a une vie tellement intéressante ! Il côtoie les meilleures familles de Paris et d'ailleurs. Il est en contact avec toute la noblesse de France. Sa mère est une de Saint-Barth. Vous savez, il a visité tous les châteaux de la Loire, il peut reconnaître tous les styles de mobilier, il s'y connaît dans les arts, c'est un érudit. Je veux une vie comme lui.

— Mon fils, dit Pierre, tu dois d'abord finir tes études et arrêter de te monter la tête avec le « paraître ». Tu ne sais rien de ton cousin et je ne suis pas sûr qu'il ait une existence heureuse. Ça ne sert à rien d'essayer de se hisser en dehors de sa condition. Ça ne peut mener qu'à des ennuis.

— J'ajouterai que sa mère n'est pas un exemple à suivre, interrompt Madeleine.

— On ne me dit jamais rien, proteste François.

— Je t'expliquerai en temps et lieu, conclut son père.

À la fin de cette journée quelque peu gâchée, Pierre et Madeleine ont une discussion plutôt orageuse au coucher :

— Pierre, pourquoi prendriez-vous soin de votre neveu ?

— C'est une promesse que j'avais faite à Émile il y a bien longtemps et les Collet le savent.

— Oui et sans doute à sa mère aussi. Cette Flora tourne-t-elle toujours autour de toi ?

— Voyons Madeleine, tu sais bien que Flora est la plupart du temps à Paris. Quand elle est dans le Poitou, elle se terre. Émile ne s'est jamais occupé de son fils. Edmond ne veut plus voir son père. Cela ne coûte rien de tenter d'aider ce jeune homme. Tu me connais, j'aime les gens consciencieux et le travail bien fait. Si Edmond n'est pas intéressé par la profession, je m'en apercevrai rapidement et alors nous verrons comment agir. Nous aurons au moins essayé.

Madeleine, renfrognée, finit par se ranger à l'avis de son mari.

Montréal, 1936

*Septembre 1936,*

*Mon cher fils,*

*Comment cela se passe-t-il à l'Étude de ton parrain ? J'espère que tu me fais honneur et que tu apprends les rouages du métier. J'ai de grandes ambitions pour toi et je compte sur ton assiduité au travail.*

*Je viens te donner des nouvelles et je prépare ton avenir. Je t'écris du Canada. En effet, à Paris des relations m'ont présentée à Wilfrid Dagenais un éminent avocat criminaliste de Montréal qui fait des séjours fréquents en France pour ses affaires et le plaisir. Cet homme élégant, élancé au beau visage régulier, m'a tout de suite conquise par son brio, son style, sa vitalité, son charme et sa séduction. Wilfrid m'a persuadée de l'accompagner à Montréal lors de son prochain voyage. Il m'a promis de me faire rencontrer les descendants des grands Montréalais, tels Lord Strathcona, Lord Mount Stephen, Baron Shaughnessy, Sir William Van Horne, Sir Herbert Samuel Holt et bien d'autres. Nous avons pris le paquebot De Grasse et la traversée fut un rêve.*

*Tu dois bien te douter que je mets à profit mon séjour pour identifier des possibilités pour ton avenir. Il y a notamment une université réputée dans toute l'Amérique : l'Université McGill. Elle s'est établie en 1828 à Burnside, la maison de campagne du commerçant de fourrure et hommes d'affaires James McGill, qui l'avait léguée dans ce but spécifique. Il se pourrait que tu aies envie de reprendre tes études et je te tiendrai au courant de mes rencontres avec des personnages bien placés qui pourraient t'aider si tu décidais de venir me rejoindre de ce côté de l'Atlantique. Toutefois ton oncle Léon se fait vieux et je pense qu'il est à la tête d'une grosse fortune. Tu dois rester en France pour que tu puisses toucher ta part d'héritage.*

*J'espère que cette missive reflétant mon enthousiasme pour le Canada ne t'ennuiera pas. Mais sache que je pense à toi et que je ne veux que ton bien.*

*Ta mère affectueuse,*

*Flora de Saint-Barth*

Poitou, décembre 1937

L'hiver est particulièrement rude cette année. Bien des routes sont impraticables. Pourtant, un soir, vers huit heures, alors que la neige continue à tomber, des coups résonnent à la porte d'entrée des Opter. Pierre, inquiet, se tourne vers Madeleine. À cette heure, ça ne peut être qu'une mauvaise nouvelle. Il marque un temps d'hésitation et, avec appréhension, va ouvrir. Le jardinier de Scorbé-Clairvaux, son manteau sombre couvert de neige, se tient immobile sur le seuil, le visage grave. Enfin il prononce : « votre père est mort cette nuit... dans son château. » Le silence qui suit est plus pesant encore que la nouvelle. Un tourbillon d'émotions s'empare de Pierre : un choc d'abord, froid et brutal, puis une douleur mêlée de rancune et de regret. Il ne le savait pas malade. Il y a deux mois, il avait été convié à une fête au manoir. Il avait décliné, car ils ne s'étaient pas parlé depuis quelques années et n'en éprouvait pas le besoin. Cette distance ne pourra plus, désormais, être comblée. Il sent l'amertume de ce non-dit, de ce lien brisé qui ne sera jamais réparé. Au-delà du visage du jardinier, il fixe la nuit comme s'il cherchait une réponse.

\*

Le cercueil ouvert dans le grand salon du château repose sur une table recouverte d'un long drap noir brodé de fils d'or. Le visage de Léon semble paisible. Il a perdu de sa morgue. Les rideaux sont en partie tirés pour garder la vaste pièce richement meublée dans une semi-pénombre. Des candélabres, toutes bougies allumées, entourent la dépouille. Pierre s'est agenouillé sur le prie-Dieu placé sur le côté du cercueil. Il prie pour le repos de l'âme du défunt. Il ne connaîtra jamais ses secrets. Ses quatre sœurs sont debout, le regard grave. C'est Amélie qui a veillé son père jusqu'à la fin. Les autres sont arrivées plus tard.

Émile est là, droit, digne, seul.

Après la cérémonie à l'église puis la mise en terre au cimetière, la famille immédiate se retrouve chez le notaire pour la lecture du testament. Difficile de ne pas remarquer les visages tendus. Soudain, un individu s'annonce. Pierre n'en croit pas ses yeux. C'est Edmond. Bien qu'il ait été

prévenu du décès de son oncle, il n'est pas venu aux funérailles, mais il a su trouver l'adresse de l'homme de loi. Émile le fusille du regard.

Le notaire fait asseoir tout le monde. Il ignore le malaise général qui a saisi l'assemblée et commence :

— Nous ouvrons le testament de feu Léon Opter né Antoine, Émile Léon Opter le 11 mars 1858 à Châtellerault et décédé le 15 décembre 1937 à Scorbé-Clairvaux. Comme préambule à la lecture de ce testament, je dois vous dire que le défunt avait une grande fortune qui est maintenant réduite de beaucoup. Des dettes de jeu que j'ai dû administrer me permettent de dresser un bilan. La banque Opter à Paris a fait faillite. La crise de 1929 a accéléré les pertes de mon client. Le Manoir des Robinières dans le haut Scorbé-Clairvaux a été vendu, de même que des fermes près de la Taupanne, propriétés de sa plus jeune sœur Germaine.

Des murmures s'élèvent. Le notaire fait une pause et scrute les participants attentifs.

— Il ne subsiste que le château de Scorbé-Clairvaux que mon client lègue en totalité à sa fille Amélie. Elle devra consentir à y recevoir la famille qui désire y effectuer des séjours.

Un silence lourd succède à cette déclaration. Repoussant son siège, Edmond quitte précipitamment la pièce suivi de Pierre. Il toise ce dernier du regard et assène :

— Je n'hérite pas de mon oncle, je ne veux pas rester ici.

Pierre s'avance vers lui menaçant :

— Alors, tu attendais juste l'héritage? Et où iras-tu?

Sans sourciller, d'un air de défi, Edmond poursuit :

— Ma mère m'a proposé de la rejoindre à Montréal. Une branche de sa famille y est établie depuis 1650. Notre ancêtre, Jean Descaris, est arrivé à Montréal avec le premier convoi de Maisonneuve et Jeanne Mance. Il venait de Rennes.

Surpris, Pierre baisse la garde :

— Je ne savais pas que ta mère était au Canada. Et que feras-tu là-bas?

— Vous allez être content, je vais travailler dans l'Étude de mon lointain parent, M<sup>e</sup> Décarly qui est notaire à Montréal. Il se spécialise dans le domaine bancaire et ferroviaire. Son client, la Canadian Northern Railway, a construit un tunnel pour le train de 3,25 miles sous le Mont-Royal. Voilà un projet d'envergure!

Pierre fait mine d'ignorer l'arrogance du propos et répond conciliant :

— Alors, les deux ans que j’ai passés à t’initier aux rouages de mon métier vont te servir.

— Oui, je vous remercie, condescend Edmond du bout des lèvres. La vie provinciale ne me convient pas. Je saurai m’illustrer à l’étranger. J’aimerais vous signaler que François ne semble pas apprécier le droit.

La voix de Pierre se fait plus dure :

— De quoi te mêles-tu? J’espère que tu ne l’as pas contaminé avec des idées de grandeur et de luxe.

La pratique du droit est exigeante.

— Mon cousin devrait être libre de ses choix, soutient Edmond en toisant son parrain.

Ce dernier, furieux, secoue la tête en signe d’exaspération et, sans le saluer, tourne les talons.

Cette altercation avec son filleul a ouvert les yeux de Pierre. Au fond, il ne voulait pas voir l’insatisfaction d’Edmond ni celle de son fils et pensait que la situation allait s’améliorer. Pourtant, Madeleine, toujours aussi perspicace, lui a souvent répété au sujet d’Edmond « On dirait qu’il joue un rôle et n’est pas vraiment lui-même ». Malgré tout, les clients semblaient l’aimer et son entregent faisait qu’ils le réclamaient. Pierre avait confiance en lui. Edmond transigeait sans supervision avec plusieurs d’entre eux, notamment de riches négociants juifs de Paris et des relations de sa mère, mais il insistait toujours pour que François assiste à ces rencontres. Que se passait-il pendant ces entretiens? Initiait-il François à des pratiques douteuses? Pierre n’avait pas non plus remarqué l’insatisfaction de son fils. Cela aurait dû lui mettre la puce à l’oreille.

Dangé, 1937

Dans le salon, Pierre et Madeleine discutent tranquillement après la journée de travail. Madeleine n'ose pas avouer qu'elle est contente du départ d'Edmond, soupçonnant une mauvaise influence sur son fils. À l'Étude, Pierre a impliqué François dans plusieurs tâches ne requérant pas le diplôme de droit. Soudain ce dernier, après avoir frappé, entre d'un pas décidé et lâche abruptement dans une attitude de défi :

— J'ai été sélectionné dans la troupe de théâtre du collège Saint-Joseph à Poitiers. Mes professeurs sont très contents et me suggèrent de continuer dans cette voie. Pour cela je dois m'inscrire en études littéraires.

Ses parents se regardent, interdits, et ne répondent pas. Il répète son choix et interroge :

— Pourquoi vous ne dites rien?

Pierre et Madeleine se consultent du regard. Son père cherche l'approbation de sa femme et il l'obtient :

— Il n'en est pas question, acteur n'est pas un métier, s'emporte-t-il en se levant.

François ne recule pas et réplique avec force :

— Mais j'ai du talent! Vous ne pouvez pas me dicter ma conduite. Edmond, lui, peut faire tout ce qu'il veut.

À cette évocation, Pierre entre dans une grande colère :

— Ton cousin n'est qu'un ingrat, tu n'es pas majeur, nous payons tes études, tu feras ce qu'on te dira.

— Maman, dites quelque chose! supplie François.

— Je suis d'accord avec ton père, tu dois prendre sa suite et faire ta scolarité de droit, renchérit Madeleine. Ton cousin n'est pas un exemple à suivre.

— Je n'ai pas la vocation d'être notaire.

— Ça viendra avec le temps, riposte son père.

— Si c'est comme ça, j'arrête mes études! Je n'irai plus voir les clients. Je rejoindrai une troupe de théâtre.

— Ça ne se passera pas comme ça ! lance Pierre.

Les veines de son cou gonflent. Il se contient, mais ne peut s'empêcher de crier :

— Tu n'es qu'un égoïste qui n'a aucun respect pour ses parents. Monte dans ta chambre. Tu y resteras jusqu'à ce que ta mère et moi décidions de ton avenir.

De sa chambre, François entend la discussion qui se poursuit. Il y a des éclats de voix. Son père devient de plus en plus colérique. Est-ce parce qu'il a des ennuis? Il perd souvent patience. Il faut tout le doigté de sa femme pour conserver un semblant d'atmosphère familiale agréable. Le départ d'Edmond n'a pas arrangé les choses, sauf pour Madeleine, qui a eu l'air très soulagée. Elle ne l'aimait pas et ça se voyait.

## ÉPILOGUE

Objets inanimés, avez-vous donc une âme qui s'attache à  
notre âme et la force d'aimer ?

Alphonse de Lamartine, *Harmonies poétiques et religieuses*

*En 1978, avec déjà 2 enfants et une profession à Montréal, il était peu probable que je retourne vivre en France. J'ai fait préparer un conteneur avec des meubles et des effets de France. La plupart du mobilier de Dangé et de Scorbé-Clairvaux dont ma mère a hérité, se trouvaient dans notre maison de Lille. Je n'ai pu emporter que certains meubles qui n'avaient pas trouvé place dans la maison des parents. Des décennies plus tard, il me suffit de regarder la bonnetière de la chambre de ma grand-mère, l'armoire bretonne de sa salle à manger, ou deux des cabriolets Louis XVI du salon pour sentir monter en moi une bouffée de mon enfance. L'ensemble de chambre à coucher en bois de rose de mon arrière-grand-mère Marie, qui avait déjà fait des allers-retours entre Dijon et Dangé, s'est retrouvé dans la chambre de ma fille. Je lui ai offert ces meubles lors de son mariage pour qu'elle aussi ait un souffle du passé. Les objets nous parlent à notre insu, comme les senteurs qui se rattachent à un lieu ou un instant. J'ai quitté le pays de mon enfance, mais je peux renouer avec des bribes du passé sans effort. En visite en France, chez ma sœur et mes frères, je retrouve les autres meubles familiers partagés après la mort de nos parents. Pour moi, plus question de faire un conteneur. Je me contente de saluer ces témoins de mon histoire qui subsistent encore dans la famille. Certains diront qu'il ne faut pas regarder en arrière ou s'attacher aux biens matériels, mais un clin d'œil par des objets familiers n'est pas à négliger. Ce sont des traces que je m'efforce de garder en vie. Nos personnes chères nous quittent les unes après les autres, la génération de nos parents a disparu. Maman est décédée en 2015, à 93 ans, elle avait survécu à sa sœur Anne-Marie et à son frère François.*

*François, aristocrate par alliance à l'instar d'Edmond et imprégné des enseignements de son cousin, fut reconnu coupable de malversations à l'École de Dangé à la fin des années soixante-dix. Il avait perdu sa femme en 1973, alors que son cinquième et dernier enfant n'avait que 3 ans.*

*Sa sœur, Anne-Marie, bien qu'elle ait été spoliée par François, comme Élisabeth, de l'héritage de Pierre et Madeleine, servit de mère de substitution et se dévoua corps et âme à ce frère. Elle n'était pas rancunière et l'amour de ses neveux et nièces la combla. Elle ne se maria jamais et considéra ses neveux et nièces comme ses enfants. À la fin de sa vie, Anne-Marie habitait seule en région parisienne avec très peu de moyens, mais sa plus jeune nièce lui avait offert un abonnement de téléphone illimité et Anne-Marie téléphonait tous les jours à sa sœur. Je n'entendais pas ces conversations, mais je n'ai pas de mal à imaginer que les deux sœurs évoquaient le passé. Les pierres blanches des demeures du Poitou, les visites chez les familles amies, les promenades en barque sur les étangs, les bains dans la Vienne, les dévotions lors des cérémonies religieuses qui punctuaient le calendrier, les cloches sonnantes à toute volée pour appeler les fidèles, les senteurs du jardin l'été, l'odeur de l'encre et des dossiers reliés de cuir dans l'Étude de leur père. Un matin de printemps, maman s'est inquiétée après deux jours sans nouvelles de sa sœur. Les nièces ont été mises à contribution et découvrirent Anne-Marie sans vie, probablement décédée d'une crise cardiaque. On est souvent seul au moment de franchir le seuil de cette vie. François décéda peu de temps après. Il n'a jamais revu Edmond purgeant une peine de prison pour escroquerie à Montréal. Flora s'est éteinte peu après ma grand-mère, à la fin des années soixante. Elle a emporté avec elle le secret de la naissance d'Edmond. Quand je me suis installée à Montréal, je n'avais pas effectué encore mes recherches sur Edmond et je ne me doutais pas que je serais sur les traces de ce parent. J'ai retrouvé les marques de son passage à Montréal grâce à une amie descendante des Décary, dont la famille avait été spoliée par cet homme de loi. M<sup>e</sup> Décary et Edmond ont été incarcérés à Montréal. Je n'ai jamais retrouvé la sépulture d'Edmond.*

*Le château de Scorbé-Clairvaux fut classé au titre de monument historique en 1929, alors qu'il était encore dans la famille. Il a été vendu en 1947. Les héritiers n'étaient plus capables de l'entretenir. L'intérieur avait été dégradé par l'occupation allemande. Après la Deuxième Guerre mondiale, il fut transformé en colonie de vacances. Il abrite maintenant le Musée International du Jeu d'échecs et une exposition permanente consacrée à Henri III. Élisabeth est allée l'explorer dans les années quatre-vingt-dix. Les pièces n'étaient pas toutes accessibles au public. Après la visite officielle, maman, déçue de ne pas avoir pu circuler librement, a plaidé sa cause auprès des propriétaires et elle put pénétrer dans le décor de son enfance. L'émotion se lisait sur son visage et, bien qu'elle essayât de se faire discrète, ses exclamations en disaient long sur ses souvenirs.*

*Nous avons ainsi pu découvrir avec elle quelques éléments du cadre qu'elle affectionnait, mais, comme elle nous l'a avoué après, l'âme du lieu s'était envolée. Était-ce parce que le décor avait changé ou parce qu'elle-même avait changé ? Ou était-ce parce qu'il ne faut pas retourner sur les sites qui nous ont marqués étant jeunes et que l'on magnifie dans nos souvenirs ?*

\*

*La maison et l'Étude de Dangé ont été vendues en 1969 quand les avocats se sont mis d'accord sur le règlement de la succession. J'y suis revenue dans les années quatre-vingt-dix. Comme Élisabeth, j'ai été déçue de ne plus reconnaître le décor familial. Tout me semblait plus petit et dénué d'âme. Le jardin en partie goudronné, le potager envolé, la grange au fond du jardin démolie, les murets de vieilles pierres remplacés par une clôture en béton. La magie des lieux s'était évanouie et j'ai chassé de mon esprit cette visite qui aurait pu détruire tous mes souvenirs.*

*C'est maintenant la génération de mes enfants et de mes petits-enfants qui va reprendre le flambeau. J'aime les voir évoluer et se développer. J'ai hâte de connaître leurs réalisations futures, je suis déjà très fière d'eux.*

*Solange Casiez*

*Octobre 2025*

## ÉCRIRE LA FILIATION

*Ce que le perdu exige, c'est non pas d'être rappelé et commémoré, mais de rester en nous et parmi nous en tant qu'oublié, en tant que perdu – et seulement dans cette mesure, en tant qu'inoubliable.*

Giorgio Agamben

*Sous l'histoire, la mémoire et l'oubli. Sous la mémoire et l'oubli, la vie. Mais écrire la vie est une autre histoire. Inachèvement.*

Paul Ricœur

### Introduction

En 2019, alors que j'attendais la publication de mon deuxième roman, et me trouvais désœuvrée, j'ai entamé des démarches pour m'inscrire à l'université en vue de perfectionner mes techniques d'écriture. La procédure était complexe et impliquait, entre autres, de retrouver tous mes diplômes et notes après plus de quarante-cinq ans de vie professionnelle. Les inscriptions se faisaient au pavillon Judith-Jasmin. Ce nom m'a tout de suite semblé de bon augure, car mon deuxième roman mettait en scène cette personnalité québécoise.

De fait, j'ai eu la fierté d'être admise dans le département d'études littéraires et sa communauté cette année-là. Ainsi ai-je affronté durant l'année 2020 la pandémie en compagnie d'un groupe de collègues passionnés de littérature, tout en étant soutenue et encouragée par les membres de mon club de lecture. Cet environnement était, bien entendu, propice à la création. L'envie de reprendre la plume s'est vite fait sentir, mais pour écrire quoi ?

À l'Université du Québec à Montréal (UQAM), la première question que l'on m'a posée lors de travaux de création littéraire était : « Pourquoi écrivez-vous ? » À ce moment-là, j'en avais une vague idée, mais elle s'est précisée au cours de ma scolarité, et plus spécialement en maîtrise.

*Mon écriture puise sa force dans le gouffre de mes souvenirs pour faire émerger les voix de ceux qui ont disparu.*

Des voix qui ont disparu, j'en ai connu beaucoup. Trop, sans doute. Que ce soit celle de mon grand-père paternel, qui racontait son entreprise industrielle dans le nord de la France, ou encore celle de mon grand-père maternel évoquant son passé outre-mer. Ceci sans oublier les paroles de mon père, de ma mère et, plus récemment, celles de mon frère. Avec eux, ce sont des lambeaux de vie qui sont partis et ne reviendront plus. Il y aurait tant à dire. Qui portera leur souvenir ? Comment être sûre que leurs expériences de vie perdurent ? Plus je m'interroge, plus je me sens investie d'une mission dont le but est de préserver le vécu de ces personnes qui nous ont quittés. En d'autres mots, redonner la parole à des ascendants est au cœur de ma pratique d'écriture.

Ma mémoire n'étant pas toujours fiable, ma narration se base sur des données fragmentaires. C'est pourquoi j'ai dû sublimer les faits et combler les vides pour compléter mon roman *Pierre et Madeleine, 1905-1937*. C'est entre autres un travail de recherche de vérité narrative entre réel et fiction. Il en résulte une fresque inspirée de la vie de ma famille où le lecteur est invité à découvrir la petite histoire derrière la grande.

À cette époque, mon grand-père, Pierre, se rend à Singapour, alors sous domination britannique. Comme d'autres Français durant cette période, il participe à l'exploitation des ananas et à leur mise en conserve. Peinant à trouver sa place dans ce milieu, il retourne ensuite dans la France rurale où, bien que l'école soit obligatoire, l'analphabétisme perdure. Il faut plus d'instituteurs et Pierre répond à l'appel avant de terminer des études de droit et de faire la rencontre de Madeleine, fille de notaire.

Ensemble, ils ont fondé un foyer au début du XX<sup>e</sup> siècle alors que la petite bourgeoisie et l'aristocratie se transmettaient encore, de génération en génération, de vastes et prestigieuses propriétés ancestrales et que les problèmes liés aux successions étaient au cœur des querelles domestiques. Évidemment, après deux guerres mondiales et une grave pénurie de main-d'œuvre, de nombreuses familles ont tout simplement dû renoncer à entretenir ces domaines. Mon grand-père n'a pas fait exception, puisqu'il ne pouvait compter que sur ses revenus de notaire pour subvenir aux besoins des siens. Il est à noter qu'un notaire de campagne était alors un intervenant

clé du monde rural. À la fois responsable des successions, ventes de terres, mariages et contrats agricoles, il était témoin et acteur du quotidien des villageois, mais ses services restaient souvent impayés.

Mes grands-parents ont donc vécu modestement, bien que descendant d'une lignée fortunée. J'aurais aimé que ma mère, Élisabeth, couche sur le papier les épisodes marquants de la vie de ses parents et de la sienne en ce temps-là. Je lui ai offert un carnet et suggéré : « Écris pour te souvenir ». Elle m'a promis de le faire, mais le carnet est resté vide. J'ai ressenti un appel, concrétisé par l'adieu à mes grands-parents, qui m'a donné l'impulsion pour démarrer ma quête et remonter le fil de mes souvenirs, interroger les proches, combler les silences par l'imaginaire. Mon but est de restaurer la mémoire familiale et la transmettre par le récit de filiation où la vérité narrative se trouve entre réel et fiction. Au fil des ans, j'ai donc recueilli ce qui restait des souvenirs de mes grands-parents, tout en interrogeant ma mère (restée veuve) et les autres membres de ma famille. Cette matière est la trame de mon récit où se croisent la fiction et l'imaginaire.

Comme je l'ai évoqué plus haut, l'objectif de *Pierre et Madeleine, 1905-1937*, est de redonner la vie et la parole à ceux qui m'ont précédée et de faire œuvre de mémoire pour ceux qui me suivront en rassemblant en un seul ouvrage des souvenirs dispersés.

L'essai intitulé « Écrire la filiation » vise, quant à lui, à identifier les enjeux de ma démarche d'écriture pour réaliser une œuvre de mémoire. Je me suis demandé pourquoi cet attachement à la mémoire familiale et jusqu'à quel point modifier des éléments pour protéger des tiers sans trahir l'intention mémorielle. Quel niveau d'exactitude historique adopter pour conserver la légitimité du récit. Pour y parvenir, je procéderai en trois temps. Pour commencer, je vais exposer mon attachement à la mémoire familiale, sa transmission et le passage du biographique à l'autobiographique. Ensuite, j'aborderai la transmission de l'héritage familial à l'intérieur du récit de filiation et, enfin, je m'attarderai à l'articulation entre le réel et la fiction en me demandant quel niveau d'exactitude historique adopter pour conserver la légitimité du récit.

## La mémoire familiale : entre le biographique et l'autobiographique

*Les êtres disparus de ma lignée sont présents en moi, ils sont mon ancrage, je sens le besoin de leur redonner souffle et substance. Je m'efforce de suivre leurs pistes. Je retrace et questionne les dépositaires des mythes familiaux qui peuvent alimenter ma démarche et servir de matière première à mon ouvrage.*

Depuis toujours, je suis captivée par la recherche qui permet de faire émerger les récits du passé. Ainsi mes livres sont-ils basés sur une collection de témoignages directs et indirects, de souvenirs personnels et sur diverses traces matérielles, comme en laissent certaines familles. Pendant mon enfance, j'adorais écouter mon grand-père paternel et sa sœur Héloïse. Ils nous montraient de vieux clichés, nous racontaient des histoires. J'étais pendue à leurs lèvres.

Du côté de ma mère, mon grand-père s'est démarqué en passant quelques années en Asie dans un contexte colonial typique de son temps. Au grenier de la maison de mes grands-parents maternels, il y avait des plaques photographiques sur lesquelles on distinguait des visages au milieu de paysages et de villes exotiques. Ces artefacts familiaux m'ont intriguée et poussée à étudier les archives, la correspondance, les clichés et les objets dispersés dans le clan. J'ai aussi effectué des recherches et des enquêtes sur le terrain pour comprendre les mentalités, les valeurs, les aspirations des disparus et me situer par rapport à ces vies d'autrefois.

La visée de ce retour sur mes origines, motivée par un devoir de mémoire, est de mieux connaître mon ascendance et la portée des relations familiales sur la formation de mon identité. Je cherche à comprendre le legs moral, psychique et culturel avant de le transmettre en héritage. Dans un récit de filiation, le décryptage de mes souvenirs me tourne vers le biographique tout en faisant appel indirectement à une composante autobiographique.

### 1 La mémoire familiale : fondements de l'identité et liens intergénérationnels

La mémoire familiale partagée au sein d'une famille est un patrimoine immatériel qui se transmet de génération en génération. Pour moi, cette mémoire familiale est liée au devoir de mémoire qui

est plus qu'un archivage inerte du passé. Dans un ouvrage qui s'intéresse en général à la mémoire, Jean-Yves et Marc Tadié affirment : « C'est la mémoire qui fait l'homme [...] son rôle le plus important est de préparer l'avenir : sans elle, nous aurions peur de l'avenir comme d'un grand trou<sup>1</sup> ». En vérité, comme nous l'explique Paul Ricoeur, le devoir de mémoire participe à la construction et à l'ancrage identitaire d'un groupe, ainsi qu'à la préservation de l'héritage culturel et affectif de ce dernier. Par ailleurs, la mémoire est à la fois fragmentée par le temps (oublis, silences) et renforcée par les rituels familiaux et la transmission orale :

Le devoir de mémoire ne se borne pas à garder la trace matérielle, scripturaire ou autre, des faits révolus, mais entretient le sentiment d'être obligés à l'égard de ces autres dont nous dirons plus loin qu'ils ne sont plus, mais qu'ils ont été<sup>2</sup>.

Le devoir de mémoire s'appuie sur la mémoire qui réfère à des zones d'ombre. Si l'on parle de mémoire familiale, les traumatismes, les secrets de famille influencent le récit et la transmission et mettent en évidence les non-dits. Selon Maurice Merleau-Ponty : « La mémoire est non pas la conscience constituante du passé, mais un effort pour rouvrir le temps à partir des implications du présent<sup>3</sup> ». C'est-à-dire que la mémoire ne conserve pas le passé tel quel, mais appelle un geste de reprise, non plus une simple représentation. Ma mémoire me permet, comme le suggère Merleau-Ponty, de faire surgir des couches du passé dans l'instant présent en les réinsérant dans une situation vécue.

Tadié et Tadié, quant à eux, mentionnent une transformation de la mémoire, qui, d'une certaine façon, est un processus dynamique qui est le ciment du « moi » et qui transforme le passé en un support actif de sens et invitant à une réécriture personnelle :

Dans notre ville mémoire, de nouveaux immeubles se construisent sans cesse, de nouveaux souvenirs, de nouvelles avenues y mènent, les connexions neuronales... la perception que nous avons mise un jour en mémoire, ou qui s'y est mise d'elle-même, évolue avec le temps de différentes façons : du souvenir figé, immuable, exact, à la disparition complète, tous les intermédiaires peuvent se voir<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Jean-Yves Tadié et Marc Tadié, *Le sens de la mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2004, pp. 9-11

<sup>2</sup> Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 108.

<sup>3</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1945, p. 30.

<sup>4</sup> Jean-Yves Tadié et Marc Tadié, *Le sens de la mémoire*, *op. cit.*, pp. 145-151

Le fait que dans notre cerveau, les souvenirs sont en constante reconstruction incite à être très prudent pour obéir au devoir de mémoire et donner un sens au passé. La réinterprétation de ce passé ouvre la voie à une écriture autobiographique dynamique où le vécu présumé est continuellement retravaillé par l'auteur à partir des traces.

Si l'on en revient à la mémoire familiale, Béatrice Jongy et Annette Keilhauer affirment que la transmission de cette mémoire n'est pas un simple transfert, mais un dialogue vivant qui nourrit l'écriture contemporaine de soi, intégrant les voix des ancêtres. : « La transmission est soumise à une sélection active et créative par l'héritier, qui en fait ainsi un “ héritage pour soi ”<sup>5</sup> ». L'écriture devient un lieu d'appropriation et de transformation de ce qui a été vécu. Les auteures constatent également que ces récits de clan, en vogue dès la fin du XX<sup>e</sup> siècle, mettent en lumière la façon dont les écrivains explorent leur identité à travers le prisme des héritages culturels et familiaux, de la transmission des valeurs, des croyances et des expériences traumatiques ou marquantes.

Ma propre quête a été particulièrement influencée par ma mère. Dans *Le nom de la mère*, Lori Saint-Martin se penche sur la spécificité de la relation mère-fille, et l'impact de la figure maternelle dans la transmission des souvenirs et dans la construction de soi :

Les écrivaines féministes ont mis en scène la relation mère-fille au centre de leurs écrits [...] car ces questions touchent à l'identité personnelle, aux relations avec autrui, au rapport à la culture; elles soulèvent des enjeux politiques, sociaux et éthiques de première importance<sup>6</sup>.

Les souvenirs partagés et les silences illustrent comment la figure de la mère incarne une mémoire affective et symbolique qui se transmet de génération en génération. Saint-Martin considère son titre *Le nom de la mère* comme un geste symbolique, soit reprendre à la psychanalyse lacanienne la notion structurante du « nom du père » pour la transposer du côté maternel. Le lien intergénérationnel peut être réécrit par les filles auteures qui dépassent l'individuel et devient un

---

<sup>5</sup> Béatrice Jongy et Annette Keilhauer, *Transmission-héritage dans l'écriture contemporaine de soi*, PU Blaise pascal, Clermont-Ferrand, coll. « Littératures », 2009, p. 7

<sup>6</sup> Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Montréal, Nota Bene, 1999, p. 15

geste politique et culturel. Ce lien mère-fille est ainsi pensé comme un axe de continuité et de création, où chaque génération réinterprète la précédente pour se situer dans la lignée et inscrire la voix des femmes dans la mémoire littéraire et sociale. J'ai moi-même cherché auprès de ma mère ces histoires qu'elle n'a pas couchées sur papier, mais qui m'ont façonnée comme toutes les femmes de notre lignée. Dans la première version de mon roman, j'ai relaté des conversations avec ma mère pour essayer d'y découvrir le patrimoine immatériel qui a construit mon ancrage identitaire. Toutefois cette approche sous forme d'enquête, propre au récit de filiation, rompait le rythme du récit et je me suis concentrée sur mes personnages tout en leur prêtant ma sensibilité.

### 1.1 Le décryptage de la mémoire familiale et la mise en scène autobiographique

*Je me passionne pour les traces : archives, correspondances, photographies, objets. Je parcours les lieux du passé, j'interroge ceux qui restent, en quête d'un ancrage identitaire propre à chaque génération.*

Si la mémoire familiale est le fondement de l'identité et du lien intergénérationnel, il faut toutefois la décrypter. En ce qui me concerne et dans le but de faire émerger les voix de ma lignée, je me suis d'abord interrogée sur les différents éléments de la mémoire familiale. Pour commencer, j'ai rassemblé mes propres souvenirs depuis l'enfance. Ceux-ci sont rattachés à des personnes pour la plupart maintenant disparues, mais aussi à des lieux que j'ai habités ou parcourus, des objets, des meubles dispersés dans la famille au gré des héritages et des déménagements, des photos et des lettres. Pour reconstituer et garder vivante la mémoire familiale, j'ai dû analyser ces souvenirs. C'est ainsi que, depuis de nombreuses années, je cherche des traces du passé de ma famille. Puisque je vis en Amérique du Nord, cela implique que je me déplace pour retourner sur les lieux de mon enfance. Or, au cours de mes pérégrinations, j'ai pu constater que le voyage est un dépaysement qui facilite la réactivation de la mémoire. En fait, j'ai besoin de revoir les environnements, de les ressentir pour écrire vrai. Ainsi, au fil des ans, ai-je été en mesure d'identifier des archives, d'analyser de la correspondance, de recouper des témoignages... Bien évidemment, j'ai découvert des lacunes et j'ai commencé à les combler par des éléments fictifs pour donner vie à mes personnages dans leur contexte. Ce procédé est devenu ma façon de m'approprier, d'activer et de sublimer ma mémoire familiale. Au bout du compte, cette démarche me permet de donner du sens à l'histoire vécue.

Ceci étant dit, il est important de noter que mes souvenirs ne sont pas monolithiques. Au contraire, ils se transforment au gré des nouvelles expériences, des réflexions continues, des émotions changeantes qui contribuent à ma construction narrative et cette dynamique me permet de mettre en avant mes valeurs. Pour moi, il est très important de préserver et de partager mon héritage culturel et familial. Par exemple, Héloïse, l'héroïne de mes deux premiers romans, est guidée par une boussole intérieure qui fait d'elle une survivante, une battante. Son « pôle Nord » est sa famille, ses valeurs, son éducation. Elle veut avancer, mais pas en compromettant son intégrité, contrairement à son mentor et frère, Jean, parti trop tôt sans avoir réalisé ses ambitions personnelles. Héloïse, femme d'affaires et poète, est plutôt déterminée à réussir pleinement sa vie. Par mon écriture, je veux refléter ses valeurs en mettant en évidence ses combats. C'est l'héritage que je veux transmettre.

Dans mon écriture, je rejoins Ricoeur pour qui la mémoire sélective et interprétative est suppléée par l'imagination : « L'imagination libérée du service du passé a pris la place de la mémoire <sup>7</sup> ». Autrement dit, mon travail sur les souvenirs implique une réécriture narrative qui transforme les éléments épars en une histoire qui leur donne une certaine cohérence, et non une vérité. Je complète des images par des récits qui interprètent la mémoire vécue. Cette signification nouvelle n'est pas une falsification, mais une reconfiguration pour rendre le passé intelligible. Nous en revenons donc à cet « héritage pour soi <sup>8</sup> » défini par Jongy et Keilhauer, qui désigne l'appropriation intérieure d'un legs intergénérationnel par un sujet qui écrit pour se comprendre. Dans ce contexte, l'héritage n'est pas seulement reçu : il est reconstruit, réinterprété, parfois réinventé pour devenir un élément structurant de l'identité personnelle. J'applique ce principe envers mon clan, en faisant cette sélection active et créative de la mémoire familiale.

## 1.2 Démarche pour faire ressurgir la mémoire familiale.

Pour faire resurgir la mémoire familiale, je fais donc, comme le stipulent Viart et Vercier, dans *La littérature française au présent*, un travail d'exploration tourné non pas vers l'intériorité, mais vers l'antériorité, visant à combler les lacunes de la mémoire d'évènements qui ont eu lieu avant moi : « Si le texte sur l'ascendance est potentiellement un récit, c'est qu'il interroge une continuité,

---

<sup>7</sup> Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op.cit., p 80.

<sup>8</sup> Béatrice Jongy et Annette Keilhauer, *Transmission-héritage dans l'écriture contemporaine de soi*, op.cit., p. 7.

s'emploie à rétablir un continuum familial. À restituer une expérience dont je suis le produit<sup>9</sup> ». Je m'approprie, active et réactive le souvenir par ma démarche d'écriture où je me donne la liberté de laisser surgir les souvenirs d'une façon non chronologique, même si par la suite le récit est principalement chronologique. Je ne fais pas un retour nostalgique sur mes racines, je me mets plutôt dans un état sensoriel sans distraction mentale pour accéder à mes perceptions de façon plus intuitive, en les ressentant. Je laisse surgir des paroles en accomplissant un acte de redécouverte où je laisse émerger mes souvenirs, les voix, et les lieux qui m'habitent, sans les figer dans des catégories d'espace ou de temps. Cette pleine présence peut survenir, par exemple, lors d'une promenade en forêt où je me libère de mes automatismes dans un espace de liberté. La mémoire émerge alors comme une force présente et non pas comme un simple rappel du passé. Le souvenir peut aussi s'imposer dans un demi-sommeil ou dans des périodes d'insomnie quand mon esprit est en roue libre sur un détail anodin du passé. Je tente de laisser mes racines s'exprimer avec leurs ambiguïtés et leurs contradictions sans porter de jugement. Cet état me permet d'accéder à mes réminiscences de façon plus spontanée, sans interprétation, en les ressentant plus qu'en les contrôlant. Ça me permet d'insuffler à mon travail créatif une dimension vivante et actuelle.

Ce travail d'appropriation est facilité par mes expériences sensorielles. Dans mon enfance, mes parents et leurs cinq enfants habitaient au troisième étage d'un appartement en plein centre-ville à Lille. Je n'avais que peu de contacts avec la nature. C'est pourquoi le dépaysement était total lorsque nous passions l'été, loin de chez nous, à la campagne, chez nos grands-parents. Ma fratrie et moi avons été fortement imprégnées par ce milieu de vie rural par opposition à la ville. Année après année, le petit village de mes grands-parents est devenu synonyme de joie de vivre, d'insouciance, d'air pur et de splendeurs naturelles. Ces séjours en région m'ont modelée et ont alimenté la conscience que je peux avoir de moi-même et du monde en dehors de la vie urbaine. Je respire encore les odeurs du buis et des fleurs du jardin, des feux pour brûler les déchets, de la terre après la pluie. Quand je vois des dahlias et des glaïeuls, je suis aussitôt transportée chez mes grands-parents. Les légumes et fruits fraîchement cueillis avaient un goût incomparable que je retrouve parfois à ma table. Les égratignures et les piqûres d'ortie ont la sensation de ces étés-là. Les cigales, les mouches folles dans la cuisine, les aboiements de chiens au loin sont autant de musiques qui


---

<sup>9</sup> Dominique Viart, Bruno Vercier et Franck Evrard, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, coll. « La bibliothèque Bordas », 2005, p. 85

ont contribué à forger mon identité. Ce milieu et moi sommes en fusion et ma perspective de toute chose est influencée par ce lien. C'est ainsi que je découvre l'espace différemment et que je nourris mon écriture d'émotions et pensées originales. Sur ce plan, je rejoins Annie Ernaux, qui affirme :

Ma méthode de travail est fondée essentiellement sur la mémoire [...] J'ai écrit que la mémoire est matérielle [...] ramenant des choses vues, entendues (rôle des phrases, souvent isolées, fulgurantes), des gestes, des scènes avec la plus grande précision [...] Je ne peux pas écrire sans « voir » ni « entendre », mais, pour moi, c'est « revoir » et « réentendre ». Il n'est pas question de prendre telles quelles les images, les paroles, de les décrire ou de les citer. Je dois les « halluciner », les rabâcher [...] et ensuite je tâche de « produire » – non de dire – la sensation dont la scène, le détail, la phrase sont porteurs pour moi, par le récit ou la description de la scène, le détail <sup>10</sup>.

Sur le même thème, Tadié et Tadié affirment que : « Le rappel d'un souvenir demande un travail de l'esprit. Mais on retrouve moins qu'on ne reconstruit [...] l'acte de mémoire va donc de l'acquisition personnalisée à la transformation, puis à la réactualisation imaginaire <sup>11</sup> ». Puis, en s'attardant sur la mémoire involontaire de Proust et le fameux épisode de la madeleine, ils affirment que : « Le souvenir visuel s'était endormi, mais non l'odeur ni la saveur <sup>12</sup> ».

Toujours selon Tadié et Tadié, il est donc nécessaire de pratiquer l'analyse active pour faire passer la mémoire passive (souvenir flou) à la mémoire active. Cela implique, entre autres, de fouiller consciemment dans les archives familiales, d'interroger les proches, de lire les lettres et d'examiner les photographies. D'après eux, cette approche est essentielle, car : « Il faut recourir bien souvent à des aides extérieures à nous-mêmes pour retrouver nos souvenirs, ou même simplement pour les dater, pour les localiser dans le temps <sup>13</sup> ». 

### 1.3 La pulsion autobiographique

*Ma pulsion autobiographique vient éclairer et alimenter ma soif d'écrire sur les êtres disparus de ma lignée.*

L'autobiographie est définie par Philippe Lejeune comme un :

---

<sup>10</sup> Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *L'écriture comme un couteau: Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2011, pp. 39-40.

<sup>11</sup> Jean-Yves Tadié et Marc Tadié, *Le sens de la mémoire, op.cit.*, p. 9.

<sup>12</sup> Jean-Yves Tadié et Marc Tadié, *Le sens de la mémoire, op.cit.*, p. 108.

<sup>13</sup> Jean-Yves Tadié et Marc Tadié, *Le sens de la mémoire, op.cit.*, p. 169.

Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité [...] le nom que se donne le narrateur personnage dans le récit lui-même [...] est le même que celui de l'auteur sur la couverture <sup>14</sup>.

L'auteur oppose, dans *Le pacte autobiographique*, le biographique – récit d'un autre ou reconstitution externe – et l'autobiographique – récit de soi. Le biographique se distingue de l'autobiographique par l'absence de coïncidence entre auteur, narrateur et personnage. Dominique Viart précise la définition du biographique en y ajoutant un effet de vécu :

[L]e mot [biographique] désignerait alors ce qui, dans le texte (dans n'importe quel texte) fonctionne comme biographique, fait effet de "biographie" — en donne l'illusion. [...] Le "biographique" serait un "effet de vécu", comme on parle ailleurs d'"effet de réel" <sup>15</sup>.

Pour Viart, « l'effet de vécu » qui caractérise le « biographique » existe sans que l'auteur s'identifie explicitement au narrateur, comme le précise Lejeune. Ce « biographique » est un mode propre à l'esthétique contemporaine, friande de réel, distinct de la biographie qui est un genre littéraire. En ce qui concerne l'autobiographie, Lejeune indique que cela suppose une authentification du vécu qui implique un engagement de la part du narrateur et/ou de l'auteur.

J'ai toujours été attirée par l'aspect biographique et autobiographique de l'écriture. Pour concrétiser le devoir de mémoire, j'aime explorer en profondeur ce que mes racines disent de moi, de mes liens, de mes héritages. Ceci a commencé par une approche autobiographique qui a éclairé et alimenté ma soif d'écrire sur les êtres disparus de ma lignée. Toutefois, mon écriture est en train d'évoluer. En 2017 et 2021, j'ai publié aux Éditions Pierre Tisseyre deux romans historiques inspirés du passé entrepreneurial de ma famille, et surtout de ma tante : *Héloïse, 1900-1935* et *Héloïse de ses propres ailes, 1935-1945*. Ces deux livres biographiques ont demandé énormément de recherche pour intégrer les personnages dans le cadre historique et les grands événements de l'époque. Pour écrire ces deux livres, j'ai dû transposer dans un récit fictionnel le résultat d'une démarche de nature documentaire. J'ai travaillé dans une perspective de représentation, c'est à dire

---

<sup>14</sup> Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, p. 14-27.

<sup>15</sup> Dominique Viart, « Dis-moi qui te hante : Paradoxes du biographique », *Revue des sciences humaines*, n° 263 [juillet-septembre 2001], p. 24.

en choisissant un angle pour restituer le passé. La composante autobiographique, bien que sous-jacente, n'était pas apparente.

Dans *Pierre et Madeleine, 1905-1937*, j'ai d'abord tenté de mêler ma voix au *je* à celles de mes personnages. Toutefois, je me suis aperçu que ces incursions autobiographiques nuisaient au déroulement du récit. J'ai donc plutôt cherché à incarner mes personnages en m'en rapprochant. Ce n'est plus, comme dans les *Héloïse*, un travail d'intellectualisation, mais plutôt un rapport d'empathie et de sympathie avec mes personnages. Je me retrouve donc dans une relation d'identification avec mes héros. Ce faisant, je leur prête ma sensibilité. Il en résulte une sorte d'effet miroir où, en m'investissant et en prêtant vie à mes personnages, ceux-ci viennent attester de mon identité par des traits de caractère hérités de mes ascendants. L'acte d'écrire configure cette identité parce que le récit transforme des événements dispersés en reliant actions et événements et en leur donnant une cohérence temporelle et morale. Je sélectionne, ordonne et hiérarchise des épisodes de la vie de mes grands-parents. Je les interprète et en attribuant des causes et des motifs, je leur attribue un sens moral. Je ne respecte pas strictement la définition du « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence<sup>16</sup> », selon le pacte autobiographique de Lejeune. En effet, ce dernier suppose une correspondance entre le *je* de l'écriture et celui de l'écrivain. Or, dans mon travail de fiction, je réserve la première personne du singulier à mon prologue et à l'épilogue. Ce *je* est uniquement une voix qui enquête sur le passé. Reste que ma démarche actuelle intègre une part d'autobiographie beaucoup plus assumée et affirmée que dans mes romans précédents grâce au rapprochement avec mes personnages. C'est-à-dire que je donne visage et voix aux ancêtres et aux traces en les rendant plus tangibles et sensibles. Je me mets en contact avec mon intériorité. J'affirme mon identité en écrivant sur des personnages extérieurs à moi. De cette manière, même si Annie Ernaux refuse le recours à la fiction, je la rejoins quand elle explique qu'écrire sur ce qui est en dehors de soi, n'en veut pas moins dire qu'on écrit sur soi :

[J]e suis sûre maintenant qu'on se découvre soi-même davantage en se projetant dans le monde extérieur que dans l'introspection du journal intime — lequel, né il y a des siècles, n'est pas forcément éternel. Ce sont les autres, côtoyés dans le métro, les salles d'attente, qui, par l'intérêt, la colère ou la honte dont ils nous traversent, réveillent notre mémoire et nous révèlent à nous-mêmes<sup>17</sup>.

---

<sup>16</sup> Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, op. cit., p. 14.

<sup>17</sup> Annie Ernaux, *Journal du dehors*, Paris, Gallimard, 1993, pp. 9-10

*Dans Pierre et Madeleine, 1905-1937*, ma pulsion autobiographique se traduit par un degré d'investissement dans le récit qui fait plus appel à mes affects qu'à la représentation. Je revisite mes souvenirs, je m'inspire de faits biographiques familiaux glanés au fil des années en me nourrissant de sources variées, telles que je les ai décrites précédemment. Je rejoins la pensée de Ricœur, qui affirme que notre identité se construit en grande partie à travers les récits dynamiques façonnés par la manière dont nous nous souvenons et interprétons nos expériences passées en fonction de nos émotions. En écrivant l'histoire de mes grands-parents, je me déplace ainsi du biographique vers l'autobiographique avec pour but de transmettre aux générations postérieures une expérience de vie et une connaissance de leur lignée. Dans cette démarche, j'ai suivi un processus en plusieurs étapes : je me suis centrée sur la focalisation interne de mes personnages; je leur ai donné accès à mes états affectifs et de perception en les rendant porteurs officiels du vécu que j'avais à transmettre. Par exemple, pour Pierre, je l'ai fait porteur de détermination et de droiture dans sa carrière professionnelle et ses relations familiales. À Madeleine, j'ai donné le caractère enjoué que je reconnais en moi, de même que l'esprit d'organisation, tout en lui prêtant des travers de jalousie. J'ai fragmenté et mêlé documents, rêveries et scènes imaginées. J'ai opté pour des configurations fictionnelles gardant la charge émotionnelle, comme la rencontre de Pierre avec Flora où cette dernière lui demande de prendre son fils en charge dans son Étude. J'ai adopté un langage de vérité subjective en privilégiant le détail sensoriel, la mémoire d'objets familiers et les réactions des protagonistes pour produire l'effet de vécu. J'ai fait les ajustements esthétiques en travaillant la langue, le rythme, la distance narrative pour équilibrer intime et fiction.

Je suis passée du biographique à l'autobiographique sans explicitement m'identifier. Au lieu du *je*, j'ai utilisé la troisième personne. J'ai transposé les matériaux, j'ai incarné la sensibilité de mes personnages, tout en opérant des déplacements et en observant une certaine retenue. Je ne suis pas tombée dans la mise en spectacle de traumatismes, j'ai respecté une responsabilité mémorielle et j'ai choisi de privilégier une écriture qui vise une mise en contexte pour une compréhension des actions de mes protagonistes.

## 2 La transmission de l'héritage familial à l'intérieur du récit de filiation

*Je mets en mots une matière désordonnée et incomplète. Je m'approprie une filiation, je la transmets en héritage.*

Dans cette partie de l'essai, je vais réfléchir sur la notion de récit de filiation construite sur un défaut de transmission, ou une absence de parole, telle que théorisée principalement par Laurent Demanze et Dominique Viart. Cependant, j'élargis le concept et je vais proposer une discussion à partir d'une définition beaucoup plus large inspirée par une soif d'écrire sur les membres de ma famille.

### 2.1 Le récit de filiation

Le récit de filiation en tant que transmission d'héritage ne se limite pas à des données généalogiques ou à des traits culturels : il intègre des sources multiples. J'ai déjà signalé que la mémoire familiale repose sur l'analyse d'un amalgame complexe de traces du passé qui permettent d'instaurer le dialogue décrit par Jongy et Keilhauer et de faire glisser le texte du témoignage strictement personnel vers un espace de mémoire collective propre aux façons de penser d'une époque. Mon récit témoignant de la mentalité des générations antérieures, participe à cette mémoire collective. À cette quête créative, on peut ajouter le respect de la notion d'héritage littéraire. Là-dessus, Laurent Demanze observe une configuration particulière chez Pierre Bourgounioux, Gérard Macé et Pierre Michon :

Le récit de filiation s'élabore alors au confluent de deux héritages, et articule l'un à l'autre le désir de témoigner d'un passé familial, dont le deuil pèse sur la conscience, et la saisie d'un héritage littéraire, à travers lequel l'écriture approfondit son propre questionnement <sup>18</sup>.

L'héritage littéraire mentionné par Demanze est une mémoire de lecture qui s'insère dans le travail de filiation et colore la manière dont le passé familial est raconté. Ce n'est pas un simple décor

---

<sup>18</sup> Laurent Demanze, *Encres orphelines: Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*, Paris, J. Corti, coll. « Les essais », 2008, p. 10.

érudit, c'est un matériau actif du récit de filiation. De la même façon, lorsqu'un auteur veut couvrir sa filiation, il mobilise non seulement des souvenirs et des archives familiales, mais aussi des formes, des genres, des normes esthétiques héritées de la tradition littéraire. Ces ressources façonnent les modalités mêmes de la mise en récit (ton, dispositif, recours à l'archive, mode d'énonciation) et, par là, la représentation de l'identité transmise. L'héritage littéraire peut donc être un vecteur d'historiographie : quand un récit familial réactive un genre (témoignage, biographie, roman d'histoire), il adopte implicitement une façon d'écrire l'histoire. Par exemple, si un récit familial s'inscrit dans un passé colonial, l'héritage littéraire contient alors discours, représentations et silences hérités de la littérature coloniale et postcoloniale. Le geste littéraire peut alors être un geste politique si l'écrivain transforme les représentations et les archives qui ont façonné la mémoire collective. Par exemple, en remplaçant les figures stéréotypées par des voix complexes, l'écrivain modifie la manière dont la société se souvient du passé.

Dans le cadre de récits de filiation axés sur un devoir de mémoire qui cherchent à réparer l'oubli des voix qui se sont tues quand il y a un défaut de transmission, Demanze explore la question de la filiation et de la transmission. Dans un contexte où les liens traditionnels se morcellent, il propose le concept de « défection des origines » pour désigner l'oubli collectif, là où l'individu moderne perd ses repères :

[D]es lacunes irrémédiables ont intensifié l'érosion entamée par la modernité : cassure de la transmission intergénérationnelle, fragilisation de la cellule familiale, dilapidation de la mémoire du long terme. Le récit de filiation contemporain se creuse en miroir, confrontant un individu esseulé entre un passé qui n'est plus et un avenir qui tarde à venir et les auteurs d'un XIX<sup>e</sup> siècle orphelin [...] c'est que l'individu contemporain est dépossédé de son origine <sup>19</sup>.

Cette défection prouve qu'il est vain de poursuivre la reconstruction d'une mémoire strictement privée. Pour retrouver un sens, il faut une réflexion plus générale sur notre époque individualiste et sur le rôle fragmenté de la mémoire et de la transmission dans un contexte de filiation. « Le récit de filiation inverse la chronologie : on ne va plus d'un ancêtre à sa descendance, mais d'un héritier problématique et inquiet vers une ascendance <sup>20</sup> ». Jongy et Keilhauer complètent ce propos en précisant que l'héritier moral du disparu a un rôle de diffusion à jouer, car : « celui qui écrit peut

---

<sup>19</sup> Laurent Demanze, *Encres orphelines: Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon, op.cit.*, pp. 28-31.

<sup>20</sup> Laurent Demanze, *Encres orphelines: Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon, op.cit.*, p. 22.

se considérer lui-même comme héritier, héritier moral, psychique, intellectuel ou spirituel d'un proche généralement disparu <sup>21</sup> ». De plus, l'acte d'écrire dans un projet intergénérationnel, fait du récit un lieu de négociation entre la mémoire intime et l'histoire partagée. Dans le cadre du récit de filiation, l'histoire partagée est ce qui met en relation la mémoire intime et les cadres historiques et culturels plus larges. Le récit familial devient alors un lieu où se négocient appartenances individuelles et mémoires sociales. Il réutilise, cite ou transforme des textes antérieurs (littérature nationale, mémoires coloniales, chroniques locales), tissant la mémoire individuelle dans un réseau culturel partagé.

Le récit de filiation est donc un processus de transmission de valeurs, de repères qui dépasse les simples traits biologiques, car il permet de se situer dans une lignée et donne un sens à son histoire. C'est le récit de filiation, plus que les gènes, qui assure l'inscription dans une lignée. En ce sens, John Maxwell Coetzee et Arabella Kurtz, dans *La vérité du récit: conversations sur le réel et la fiction*, montrent que le simple fait de désigner ses origines (parents, lieux, circonstances) équivaut à reconnaître un héritage et à s'y inscrire. Ils précisent que l'acte d'écrire la mémoire familiale prend alors valeur de geste communautaire : il révèle, par la littérature, l'enchevêtrement des destins et relie le lecteur à un passé mutuel<sup>22</sup>. Pour Ricoeur, transmettre la mémoire familiale ne vaut pas non plus seulement comme geste privé ; c'est un engagement éthique et politique qui vise à réparer les silences (traumatismes, non-dits) et à construire cette identité collective :

Une problématique commune court en effet à travers la phénoménologie de la mémoire, l'épistémologie de l'histoire, l'herméneutique de la condition historique : celle de la représentation du passé [...] qui se découvre exposée aux menaces de l'oubli, mais aussi confiée à sa garde <sup>23</sup>.

C'est précisément ce « faire mémoire » – enquête, collecte et écriture – qui incarne le devoir de mémoire, au-delà du seul souvenir personnel.

Comme le suggèrent Viart, Vercier et Evrard à propos de *La Place* d'Annie Ernaux : « le récit de l'autre – le père, la mère, ou l'aïeul – est le détour nécessaire pour parvenir à soi, pour se

---

<sup>21</sup> Béatrice Jongy et Annette Keilhauer, *Transmission-héritage dans l'écriture contemporaine de soi*, op.cit., p. 2.

<sup>22</sup> John Maxwell Coetzee et Arabella Kurtz, *La vérité du récit: conversations sur le réel et la fiction*, Albin Michel, 2016, 182 p.

<sup>23</sup> Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op.cit., p. III.

comprendre dans cet héritage [...] savoir qui on est en interrogeant ce dont on hérite <sup>24</sup> ». Il est à noter que la filiation en tant que processus de transmission, non seulement de traits physiques et culturels, mais également de récits et de valeurs, peut aussi amener à s'éloigner des valeurs de la lignée, comme l'a souligné Saint-Martin dans *Le nom de la mère*. Ainsi, j'ai admiré ma grand-mère au caractère mêlant l'avant-garde et la tradition, mais je ne peux épouser sa vie de renoncements. J'explore mon attachement à ma mère, mais aussi ma divergence par rapport à ses sacrifices afin de mettre en avant mon propre désir de me réaliser, de sortir du carcan des idées reçues et des interdits religieux. J'ai admiré l'enracinement de ma mère dans une région étrangère (le Nord par opposition au Poitou) et je l'ai imitée à ma façon dans mon ancrage au Québec. Comme elle, j'ai désiré la maternité, mais je l'ai conjuguée avec mon ambition professionnelle.

Personnellement, dans mon travail sur la filiation, je fais une construction croisée entre les valeurs que j'ai reçues et celles que je veux transmettre. Je me perçois comme une conciliatrice, une médiatrice entre les voix de ceux qui ont disparu, la mienne, mais aussi celles à venir.

## 2.2 Le désir de transmission comme moteur de l'écriture.

Écrire sur la filiation, c'est vouloir transmettre. Je rejoins à ce sujet les travaux de Maurice Halbwachs et Pierre Nora sur la transmission et la sauvegarde de la mémoire, que ce soit dans un cadre social ou dans des lieux. Halbwachs, dans *La mémoire collective*, démontre que la mémoire est ancrée dans des cadres sociaux (famille, religion, classe, profession) et qu'il faut la retrouver :

Il n'est point de mémoire collective qui ne se déroule dans un cadre spatial [...] si les souvenirs se conservent, dans la pensée du groupe, c'est qu'il reste établi sur le sol, c'est que l'image du sol dure matériellement hors de lui, et qu'il peut à chaque instant la ressaisir <sup>25</sup>.

Nora, dans *Les lieux de mémoire*, insiste sur la nécessité de sauvegarder la mémoire nationale et de faire un inventaire des lieux où elle s'est sélectivement incarnée. Il prône, « entre mémoire et histoire, l'exploration sélective et savante de notre héritage collectif <sup>26</sup> ». Ces lieux de mémoire

---

<sup>24</sup> Dominique Viart, Bruno Vercier et Franck Evrard, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations, op.cit.*, pp. 77-79.

<sup>25</sup> Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, P.U.F., Paris, 1950, p. 146, 142

<sup>26</sup> Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, coll., « Bibliothèque illustrée des histoires », 1984, p. 4<sup>e</sup> de couverture

transforment le passé en ressources narratives, offrant à l'écrivain des points d'ancrage concrets pour construire une histoire familiale ou collective. Il faut toutefois distinguer la mémoire collective de la mémoire individuelle. Au niveau individuel, Ricœur souligne que les relations entre générations peuvent prendre différentes formes :

Ainsi se déploie la dialectique du délier-lier le long des lignes de l'attribution du souvenir à des sujets multiples de mémoire : mémoire heureuse, mémoire apaisée, mémoire réconciliée, telles seraient les figures du bonheur dont notre mémoire fait vœu pour nous-mêmes et pour nos proches <sup>27</sup>.

Dans cette citation, Ricœur emploie l'image du « délier-lier » pour décrire le mouvement par lequel la mémoire se libère des entraves (délier) puis se réorganise en récits partagés (lier) visant une mémoire apaisée et réconciliée qui fonde le désir de transmission. Le récit devient un acte herméneutique parce qu'il organise, hiérarchise et relie les événements pour les rendre intelligibles. Il opère la mise en intrigue des traces mémorielles, transformant la dispersion des souvenirs en une configuration signifiante. Ce désir de transmission nous entraîne vers les écritures de soi, comme le mentionne Demanze en explorant les œuvres de trois auteurs : Pierre Bergounioux, Gérard Macé et Pierre Michon :

Comme l'ombre portée d'une modernité en rupture d'héritage, le récit contemporain investit mélancoliquement le temps des origines. Car il y va depuis une vingtaine d'années d'une investigation inquiète, menée par un individu incertain, mais qui cherche à travers son ascendance une parcelle enfouie de sa vérité singulière. Héritier problématique, l'écrivain contemporain échafaude des récits de filiation, pour exhumer le vestige d'un héritage en miettes et raccommode les lambeaux de sa mémoire déchirée. Entre transmission brisée et héritage d'une dette, ces écritures de soi réinventent une identité singulière et plurielle à la fois <sup>28</sup>.

Il y découvre que la mélancolie n'est pas seulement un état d'âme, mais un impératif éthique pour restituer la voix des êtres minuscules et des passions familiales perdues.

Pour moi, chaque génération est plus qu'un réceptacle de l'héritage passé, car elle participe activement à sa réinterprétation et à son renouvellement. Par mon écriture, je veux refléter cette

---

<sup>27</sup> Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op.cit., p. 646.

<sup>28</sup> Laurent Demanze, *Encres orphelines: Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*, op.cit., p. 9.

continuité vivante, où les ancêtres et les descendants coexistent dans une relation de flux et de transformations. La mémoire se reconstruit par la narration et l'écriture joue un rôle dans la transmission de mon héritage familial. Il y a une dimension thérapeutique et libératrice à cet exercice d'écriture. Le travail sur les souvenirs permet de surmonter certains traumatismes, comme le rapport à la malhonnêteté professionnelle, la jalousie déraisonnable et les inimitiés innées. Cela permet d'accéder à une forme de résilience, de mettre en évidence les non-dits. Quand j'écris, les faits relatés ne sont pas statiques, mais reflètent la richesse des influences et des transformations qui ont façonné la vie de mes ascendants.

Ces récits dédiés à la mémoire de ma famille, présentés dans la reconstitution d'une époque passée, sont le moteur de mon écriture. Ils visent à répondre à un souci de transmission intergénérationnelle en dépassant l'individuel pour éclairer les rapports de classe, les mutations familiales et les événements historiques. L'héritage littéraire constitué de l'ensemble des formes, modèles et traditions que j'ai reçu se traduit en relation active pour contribuer à cette mémoire collective en rendant accessibles des récits familiaux incarnant un maillon de la chaîne mémorielle de la société. Je désire éclairer la filiation comme processus de médiation entre un passé à (re)construire et un avenir à inventer. Demanze cultive la même idée : il faut faire échec à une mémoire strictement privée, il faut « faire mémoire » – enquête, collecte, écriture – pour porter le devoir de mémoire au-delà du seul souvenir personnel :

On passe d'une succession événementielle à une rétrospection herméneutique, et à l'ordre des faits se substitue le travail de reconstruction d'une mémoire incertaine, qui tente de rassembler une communauté à partir de ses ruines et de dresser le portrait morcelé du passé, de dépasser l'individuel pour rejoindre le collectif <sup>29</sup>.

Dans mon travail sur *Pierre et Madeleine, 1905-1937*, je suis entrée dans l'intimité familiale dans le but de transmettre une mémoire partagée au sein d'une famille, mais ayant aussi une portée plus large, de nature sociologique. J'ai maintenu une distance critique entre moi et mes personnages, j'ai fait des choix formels cohérents au sujet de la focalisation, des détails sensoriels, des événements. Mon instance narrative, principalement à focalisation interne, a parfois migré vers un narrateur omniscient quand il fallait clarifier certains points. Quand j'ai eu à parler des

---

<sup>29</sup> Laurent Demanze, *Encres orphelines: Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon, op.cit.*, pp. 22-23.

malversations dans l'Étude par mon arrière-grand-père ou par mon oncle, j'ai fait preuve de méthode et de délicatesse, en restant factuelle, sans condamner. J'ai créé une tension entre invention romanesque et fidélité aux faits en créant le personnage d'Edmond, qui sert à porter une partie du blâme qui sera plus tard imputé à mon oncle. Comme les descendants de cet oncle sont encore tous vivants, je me devais de ne pas le condamner de front.

En plaçant le désir de transmission au fondement de mon écriture, je situe ma pratique au carrefour de deux courants littéraires. D'une part, je me reconnais dans des auteures et auteurs, tels Annie Ernaux (*Une femme*), Anaïs Barbeau-Lavalette (*La femme qui fuit*), Éric Chacour (*Ce que je sais de toi*), Anne Berest (*Finistère*), qui ont utilisé la famille comme instrument et matière de réflexion sur l'histoire, l'identité, et la responsabilité de l'écrivain dans la transmission. Ces écrivains ont en commun des façons de poser des questions sur la filiation, des choix de dispositifs textuels, des postures éthiques vis-à-vis des vivants et des morts. Chacun à sa manière a élargi le champ des possibles pour la littérature de famille, de l'archive transformée en roman, à l'intime mis au service d'une réflexion collective. D'autre part, ma démarche s'apparente également au roman historique biographique, comme *Les filles de Caleb* d'Arlette Cousture, *Le roman de Julie Papineau* de Micheline Lachance, *La cordonnère* de Pauline Gill.

### 2.3 Le récit de filiation comme matrice identitaire.

Demanze, dans *Encres orphelines: Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*, est l'auteur qui a le plus explicitement théorisé la notion de matrice identitaire dans le champ du récit de filiation. Pour lui, la matrice identitaire est un ensemble d'héritages – familiaux, sociaux, culturels et littéraires – qui structure la manière dont un sujet se pense et se raconte. Pour Viart, la matrice identitaire s'actualise dans les procédés qui introduisent un « effet de vécu » et rendent disponible une identité pour la mise en récit. Le récit de filiation fait évoluer cette matrice identitaire, car il structure la mémoire, il ordonne les souvenirs, les témoignages, les archives, en une trame intelligible, modifiant ainsi la configuration identitaire héritée. En intégrant des composantes biographiques et autobiographiques, en mêlant de façon délibérée plusieurs régimes discursifs pour former un récit hybride, le récit de filiation crée un sentiment d'appartenance et offre un miroir où les figures familiales fonctionnent comme des repères ou des contre-modèles qui aident à se définir soi-même. Ces récits de filiation font évoluer la matrice identitaire et, comme le précise Aurélie

Adler, « le récit de filiation se présente non seulement comme une forme dérivée de l'autobiographie, mais aussi comme une forme au statut ambigu, mêlant récit factuel et éléments fictionnels <sup>30</sup> ». Abordant le récit hybride, Demanze analyse la façon dont les écrivains contemporains sont hantés par leur passé familial et insiste sur la part de la fictionnalisation de soi :

C'est assez dire que la fictionnalisation de soi est un détour nécessaire pour saisir une insaisissable réalité de soi, qui se refuse à la lumière trop crue de la raison, ou à l'autopsie trop méticuleuse de l'analyse... la fiction participe au plus intime du récit de filiation<sup>31</sup>.

Cette fictionnalisation nomme, organise la mémoire et attribue un sens aux événements familiaux, recomposant ainsi la matrice identitaire. Viart, Vercier et Evrard analysent ces mutations de la littérature contemporaine et montrent comment les récits de filiation font évoluer la littérature pour répondre aux enjeux modernes de matrice identitaire :

[L]oin de suivre un cours tranquille sur des voies balisées, elle invente des formes : autofiction, lyrisme critique, théâtre du quotidien... et celles que nous avons nommées récits de filiation, fictions biographiques, fictions critiques, poésie prosaïque... ces nouvelles formes s'articulent aussi à des pratiques littéraires anciennes qu'elles interrogent et redisposent. C'est en se reliant à l'héritage littéraire que notre période habite son temps avec lucidité et se prépare à l'avenir <sup>32</sup>.

L'héritage littéraire apporte à l'auteur des formes reconnues pour dire la vie (journal, chronique, confession, biographie, autofiction). Ces structures permettent de donner un nom, de classer les souvenirs et de conférer un sens aux événements familiaux. Ainsi, l'héritage littéraire devient composante structurante de la matrice identitaire. Les grandes filiations littéraires du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle s'organisent autour de mouvements esthétiques majeurs (romantisme, réalisme, symbolisme, modernisme, autofiction) et offrent des grilles d'interprétation du vécu. Chaque auteur s'inscrit dans une lignée, parfois en continuité, parfois en rupture. Par exemple, en écrivant la vie de sa mère, dans *Une femme*, Ernaux transforme une matrice familiale privée – ce que la mère a reçu (conditions de vie, travail, usages) – en matériau public : l'expérience individuelle

---

<sup>30</sup> Aurélie Adler,(2012), « Autobiographie, autofiction, récit de filiation », dans *Éclats des vies muettes*, Presses Sorbonne Nouvelle, 2012, p. 121

<sup>31</sup> Laurent Demanze, *Encres orphelines: Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon, op.cit.*, p. 373.

<sup>32</sup> Dominique Viart, Bruno Vercier et Franck Evrard, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations, op. cit.*, pp. 493-495.

devient témoignage de conditions historiques et sociales et oriente la façon dont la filiation est comprise et reconfigurée par l'écriture.

La littérature contemporaine se caractérise par des ruptures et des réinventions de l'héritage littéraire (hybridation, mise en archive, polyphonie, autofiction) pour interroger la mémoire et façonner la transmission. Le récit de filiation se bâtit notamment sur la transmission orale des anecdotes familiales et les rituels (réunions, fêtes, commémorations) qui ancrent la mémoire. Toutefois, Dominique Viart observe que nombre de récits de filiation contemporains naissent d'un défaut de transmission, tel un père absent, mutique ou peu enclin à raconter son histoire. Ce manque agit comme un déclencheur et un moteur narratif. C'est le manque qui va enclencher l'acte littéraire visant à éclairer la filiation :

Le récit de filiation assume son appartenance à la littérature par deux traits majeurs : son usage de la fiction et l'imprégnation littéraire dont témoigne sa forte intertextualité [...] Les récits de filiation seraient ainsi, dans une époque en déshérence, la réponse littéraire que notre temps propose à notre égarement. Si nombre de romans contemporains s'élaborent sur une nostalgie du romanesque, quitte à en jouer, comme le fait Jean Echenoz, les récits de filiation semblent s'être engagés, dans leur modestie même, à renouer les fils distendus de la communauté<sup>33</sup>.

Viart reconnaît ici l'importance de l'intertextualité pour fournir des cadres de mise en récit qui conditionnent la manière dont on raconte une filiation. L'auteur peut ainsi créer une distance réflexive. L'intertextualité met en scène le travail de transmission et montre que l'identité n'est pas un continuum unitaire, mais un tissu d'appartenances superposées : familiale, régionale, littéraire, politique.

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, p 109

### 3 La vérité narrative entre réel et fiction

*Je mobilise le réel tout en y intégrant de la fiction pour construire mon identité en reconquérant et réinterprétant le passé.*

Après avoir fait un décryptage de la mémoire familiale, des silences, des absences, des zones d'ombre, j'explore la répartition du réel et de la fiction dans la vérité narrative. J'aborde les difficultés et les défis que j'ai rencontrés dans le travail de gestation et d'élaboration du texte.

#### 3.1 Fondements de la vérité narrative : articuler réel et fiction

Pour articuler réel et fiction, Roland Barthes propose la notion « d'effet de réel ». Il repère dans les textes réalistes des notations insignifiantes comme des descriptions apparemment superficielles ou accessoires : « le baromètre de Flaubert n'est pas cité en soi : il est situé, pris dans un syntagme à la fois référentiel et syntaxique<sup>34</sup> ». Ce baromètre ne sert ni l'intrigue, ni le caractère, ni l'atmosphère symbolique. Mais loin d'être un simple remplissage, cela crée un effet de vérité. Ces détails affirment la contiguïté du texte avec un monde matériel concret, conférant au récit une impression de réalité absolue.

Pour Viart, Vercier et Evrard : « Écrire le réel, ce n'est donc plus installer une histoire dans un cadre réaliste, mais aller directement dans cette matérialité même du monde qui témoigne de ce qu'il fut et ce qu'il devient<sup>35</sup> ». Mon interprétation m'amène à penser que la « vérité » d'un récit ne tient plus à sa stricte exactitude historique, mais à la cohérence psychique et symbolique qu'il instaure par un pacte tacite entre l'auteur et le lecteur. Du point de vue psychique, le récit doit résonner avec le vécu et les attentes intimes du lecteur (identification aux personnages, empathie, souvenir). Du point de vue symbolique : il doit faire émerger des archétypes et motifs universels (filiation, deuil, quête de soi) pour ancrer le particulier dans un horizon collectif. La vraisemblance du récit naît de la cohérence interne : le lecteur accepte l'ajout d'éléments imaginés si ceux-ci renforcent la plausibilité psychologique, sociologique ou symbolique du monde raconté. De plus, la fiction a une fonction compensatoire pour combler les limites du récit, comme le soulignent Dorit Cohn et Jean-

---

<sup>34</sup> Roland Barthes, « L'effet de réel », *Communications*, vol. 11, no 1, 1968, p. 85.

<sup>35</sup> Dominique Viart, Bruno Vercier et Franck Evrard, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, op. cit., p. 221.

Philippe Matty : « Car la fiction est capable de raconter une expérience qui ne peut être évoquée sous aucune forme par le discours “naturel”<sup>36</sup> ». Par discours « naturel », les auteurs désignent le langage courant, non narratif, non littéraire, soit des formes ordinaires d'énonciation qui rendent compte directement d'évènements ou d'expériences. La fiction, quant à elle, dispose de procédés formels (focalisation, voix narrative, montage temporel, monologue intérieur, condensation) qui permettent d'évoquer des états subjectifs. Les auteurs ajoutent que le degré de fiction ne doit pas être mesuré :

Nous ne pouvons considérer un texte donné comme plus ou moins fictionnel, ou plus ou moins factuel, mais que nous le lisons sur l'un ou l'autre registre — bref, que la fiction n'est pas une question de quantité, mais de qualité, qu'elle soit à la première ou à la troisième personne<sup>37</sup>.

Ces auteurs montrent comment certains textes entre le réel et la fiction créent des récits de vie situés à la lisière du possible et du vérifiable. Ils proposent une exploration des régimes narratifs pour penser la coexistence du réel et du fictif au sein du même récit, en fonction du point de vue adopté et de l'intention narrative.

Pour bâtir le récit de filiation, j'engage le réel tout en y introduisant de la fiction. Par fiction, je veux dire que j'invente un discours qui crée des mondes possibles et des personnages non référentiels, mais qui présentent une vérité humaine. Mon travail devient un chantier de collecte du réel (preuves, archives) pour créer « l'effet de vécu ». Je le fais à partir des traces identifiées lors du décryptage de la mémoire familiale qui me fournissent des points d'ancrage (dates, lieux, personnages historiques ou familiaux attestés), et à partir des silences, des absences, des zones d'ombre. « L'effet de réel », quant à lui, provient d'indices textuels qui authentifient le discours en renvoyant à une cohérence interne, une vraisemblance. Puis j'utilise la fiction pour reconstruire à partir de ma sensibilité. Je mêle réalité et liberté créative pour suppléer aux vides laissés par l'absence de données et le silence. Je transforme le récit de filiation en une histoire personnelle plus cohérente et riche par l'hybridation du réel et de l'imaginaire. Je tisse une force de crédibilité, je crée l'émotion et je fais naître un sens collectif. Je m'interroge comme John Maxwell Coetzee

---

<sup>36</sup> Dorrit Cohn et Jean-Philippe Mathy, « Vies fictionnelles, vies historiques : limites et cas limites », *Littérature*, vol. 105, n° 1, 1997, p. 28.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 41.

et Arabella Kurtz, qui cherchent à déterminer ce qui est vrai dans le récit en se demandant où se situe la frontière entre ce qui s'est passé réellement et ce que transmet le narrateur. En abordant la question de la vérité de la fiction, ils touchent à des aspects essentiels, tels que l'élaboration du récit de vie, le souvenir, la subjectivité, l'importance du rapport avec l'autre dans la construction de soi, le dialogue, l'illusion, la fabrication de l'histoire collective : « Le roman [...] est le laboratoire où se posent toutes les questions sans réponse [...] Il y défend le droit à cette souveraine réinvention de soi qu'autorise son art <sup>38</sup> ». La vérité d'un récit ne réside pas tant dans sa stricte existence factuelle que dans sa capacité à révéler une cohérence psychique et éthique. Les auteurs montrent que l'intégration de la fiction peut amplifier la portée émotionnelle d'un témoignage : « Le genre romanesque semble avoir pour enjeu intrinsèque que les choses ne sont pas ce qu'elles ont l'air d'être, que nos vies apparentes ne sont pas nos vraies vies, et la psychanaly[se] a, je dirais, un enjeu comparable <sup>39</sup> ». La conversation entre réel et fiction peut révéler une vérité narrative singulière qui, loin d'être une simple restitution, est avant tout un chantier de reconquête et de réinterprétation du passé.

### 3.2 Les difficultés d'intégrer le réel et la fiction

Dans ce travail de recherche de vérité narrative entre réel et fiction, comme je l'ai mentionné en introduction, je dois clarifier mes démarches pour signaler les zones de fiction et préserver l'honnêteté envers le lecteur. J'ai eu des questions à me poser et des difficultés à surmonter. Je me suis demandé comment protéger des tiers sans trahir le récit. Comment doser les détails utiles et les détails réels pour éviter la surcharge documentaire. Comment faire coïncider ma voix intérieure et une certaine distance narrative afin de ne pas basculer dans une confession déguisée. Comment signaler l'hybridation entre factuel et inventé sans casser l'immersion affective. Quel niveau d'exactitude historique adopter pour conserver la légitimité du récit. Où se situe ma responsabilité morale vis-à-vis des personnes disparues ou de leurs descendants dans la représentation de tranches de vie.

---

<sup>38</sup> John Maxwell Coetzee et Arabella Kurtz, *La vérité du récit: conversations sur le réel et la fiction*, Albin Michel 2016, p. 14.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 12.

J'ai répondu à ces questions en surmontant les difficultés au fur et à mesure que j'écrivais le récit. J'ai eu à distinguer ce qui était vérifiable et ce qui était intuitif dans la collecte et l'inventaire des faits, dates, documents, souvenirs, sensations, ressentis. J'ai dû ensuite prendre des dispositions de transposition. Je me suis fixé des règles au sujet des noms modifiés, des lieux recomposés, de la chronologie que j'ai parfois modifiée, par respect tant pour les faits historiques que pour les personnes évoquées. J'ai fait des choix de focalisation pour déterminer quel personnage-reflet porterait la sensibilité et à quel degré. J'ai écrit des scènes sensorielles pour produire l'effet de vécu par des trames tangibles plutôt que par des descriptions. J'ai ensuite inséré des effets de réel en semant des détails qui ancrent les situations et les personnages dans un monde concret.

### 3.3 L'intégration de la fiction comme outil de création.

Il y a plusieurs façons d'aborder l'élaboration d'un récit de filiation. À propos d'une éthique de la restitution, Viart, Vercier et Evrard constatent :

Les récits que l'on échafaude à partir de documents demeurent lacunaires : il faut construire des hypothèses, imaginer. La plupart des textes font la part de l'incertain, déploient des conjectures, proposent plusieurs versions possibles d'un même événement <sup>40</sup>.

Dans le même ordre d'idées, j'utilise mon imagination comme outil de création quand je n'ai pas suffisamment d'information sur les souvenirs, les croyances, les secrets, les conflits intergénérationnels de ma famille. Les archives du clan et les témoignages servent d'armature, tandis que la fiction supplée à l'absence de traces sans trahir l'essentiel du vécu. Pour Évelyne Ledoux-Beaugrand, depuis 1990, la littérature contemporaine des femmes propose une réécriture des héritages marqués par la mélancolie pour retravailler les traces et produire un sens littéraire :

La filiation apparaît plutôt comme une ouverture à l'altérité, tant pour celle qui reçoit un héritage que pour celle qui initie le mouvement de transmission [...] au regard de cette politique mélancolique de l'héritage et de la filiation [...] les discours qui donnent forme et structure au groupe familial sont revisités par les auteures contemporaines [...] ce travail cherche à faire émerger de nouvelles structures, tout en s'employant à

---

<sup>40</sup> Dominique Viart, Bruno Vercier et Franck Evrard, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, op. cit., p. 92.

ébranler ces structures de l'intérieur et à révéler les exclusions et croyances sur lesquelles elles ont été érigées <sup>41</sup>.

Si le réel fournit des faits et données brutes (témoignages, archives, photos, artefacts), le discours organise ces éléments en intrigue : choix du point de vue, structure temporelle (par exemple, les retours en arrière), création de liens de cause à effet. Fiction et réel se tissent mutuellement.

Dans *Pierre et Madeleine, 1905-1937*, je m'appuie sur le concret et j'utilise la fiction pour aborder indirectement des sujets plus délicats, comme la fidélité dans les couples, le mensonge pour servir l'ambition, le désir de s'enrichir à tout prix, la volonté de s'élever au dessus de sa classe par n'importe quel moyen, la trahison des personnes aimées... Concernant les insuffisances de la mémoire, je suis d'accord avec Ledoux-Beaugrand, qui plaide pour une vérité narrative où le réel et la fiction se répondent : l'imagination ne falsifie pas la mémoire ; elle l'éclaire, en restituant une émotion et une logique psychique souvent absentes de la simple chronique factuelle. Cette auteure reprend l'idée de Barthes et de Coetzee & Kurtz selon laquelle un détail inventé, pourvu qu'il soit plausible, accroît la crédibilité émotionnelle du récit et « répare » le manque sans trahir l'authenticité des origines.

Aborder des sujets délicats soulève une question éthique. Malgré mon combat contre certaines valeurs traditionnelles et rétrogrades, je n'aborde pas de front la liberté des mœurs et la transgression des valeurs morales. Je crée des personnages de fiction : Flora, une femme aristocrate légère, et Edmond, un jeune ambitieux sans scrupules. Je souhaite ainsi canaliser mon désir de sortir du « droit chemin » sans rejeter la faute sur les membres de ma famille. En me servant de ces personnages, je peux exonérer le fils de Pierre, mon oncle François, en lui faisant subir l'influence extérieure d'Edmond plutôt qu'en exposant ses mauvais penchants sans doute enracinés dans notre famille. J'exerce une fonction d'anonymisation pour protéger autrui tout en conservant une force émotionnelle au récit. Ce faisant, j'anticipe les risques juridiques (poursuites des descendants) ou interpersonnels (brouille avec la parenté) liés à la publication d'éléments reconnaissables par la lignée.

---

<sup>41</sup> Ledoux-Beaugrand, Évelyne, *Imaginaires de la filiation. Héritage et mélancolie dans la littérature contemporaine des femmes*, Montréal, Québec, XYZ éditeur, coll. « Théorie et littérature », 2013, pp. 209-224

### 3.4 Dépasser l'individuel par le récit de filiation hybride

Le récit de filiation hybride n'est pas défini formellement. Les auteurs Viart, Vercier et Evrard<sup>42</sup>, ainsi que Demanze<sup>43</sup>, cités dans cet essai, ont contribué à cerner cette forme narrative qui assemble documents d'archives, témoignages oraux, autofiction et procédés fictionnels pour reconstituer des origines lacunaires. On constate que le récit de filiation hybride transforme l'absence et le silence en articulant enquête biographique sur les ascendants et écriture autobiographique, en mêlant des matériaux et des modes d'énonciation hétérogènes. Cette hybridité est à la fois formelle (croisement des genres de supports, de registres) et épistémologique (croisements de savoirs : intime, historique, culturel).

Comme on l'a vu précédemment, le but de ces récits hybrides est de restituer une mémoire lacunaire, de transmettre, de relier l'intime et le collectif et d'utiliser une liberté formelle pour mieux rendre la complexité de la filiation. Plus spécifiquement, Robert Dion et ses coauteurs insistent sur les rôles de la biographie et de l'autobiographie pour servir l'enracinement social des récits de vie où chaque narration participe à la constitution d'une mémoire commune. Les auteurs adoptent une posture critique face aux récits de soi et les mobilisent pour appuyer une réflexion sur les formes hétérodoxes et les enjeux éthiques du récit de filiation :

On y assiste bel et bien au retour du sujet, mais pas naïvement, car, en tant que construction discursive et horizon fuyant, il n'est doté ni de contours solides ni de certitude métaphysique. Et ce sujet vacillant semble aujourd'hui s'inscrire dans des pratiques auto/biographiques des plus hétérogènes, des plus hétérodoxes, qui se démarquent des critères canoniques des sous-genres personnels<sup>44</sup>.

La tension réalité/fiction, loin de relativiser la vérité, institue un espace de dialogue et de coconstruction mémorielle. La performance narrative devient alors un lieu de mémoire inédit, garantissant un héritage culturel transmis au-delà du cercle familial immédiat. Chaque narration participe à la constitution d'une mémoire commune, dépassant l'anecdote individuelle pour nourrir la conscience historique d'une communauté. D'autres auteurs soulignent aussi qu'avec le récit de

---

<sup>42</sup> Dominique Viart, Bruno Vercier et Franck Evrard, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, op. cit.

<sup>43</sup> Laurent Demanze, *Encres orphelines: Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*, op.cit.

<sup>44</sup> Dion, Robert et al., *Vies en récits. Formes littéraires et médiatiques de la biographie et de l'autobiographie*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », n°38, 2007, p. 6.

filiation, on peut dépasser l'individuel : Viart, Vercier et Evrard font de ce récit un lieu de mémoire collective en vue d'instituer un devoir de remémoration citoyenne inscrit dans les mutations de la modernité littéraire. Coetzee et Kurtz soutiennent que la fiction est au service de la réparation des traumatismes familiaux et sociaux. Ils légitiment l'alliance du réel et de la fiction comme mode de connaissance. Saint-Martin, comme je l'ai mentionné précédemment, présente l'écriture féminine comme vecteur d'un patrimoine maternel à transmettre au-delà du cercle privé. En étudiant cette écriture féminine de la filiation, elle révèle comment la relation mère-fille, inscrite dans les récits, structure un héritage affectif et symbolique : la mémoire maternelle devient un acte de résistance au silence, nourrissant une mémoire collective féminine qui dépasse le simple vécu personnel. Thierry Hentsh, dans *Raconter et mourir*<sup>45</sup>, convoque le devoir de mémoire littéraire et son prolongement institutionnel par les archives, l'enseignement, les commémorations. Il montre que raconter, c'est résister à la mort, et que la mise en récit est un geste existentiel et politique pour transmettre un héritage narratif.

Le récit hybride permet d'atteindre une vérité psychique et cathartique qui transforme le devoir de mémoire en un acte libérateur. L'écriture prend le relais des artéfacts pour pérenniser la transmission d'héritage matériel et symbolique et donner un sens en reliant certains éléments qui peuvent apparaître à la conscience de façon disparate, fragmentaire. Le récit hybride permet une continuité narrative et une cohérence affective qui facilitent la compréhension de l'héritage familial. C'est une façon de devenir acteur de sa propre histoire, tout en honorant la mémoire et en forgeant un sentiment d'appartenance et de continuité pour bâtir une mémoire familiale capable d'inscrire l'individu dans un horizon citoyen, éthique et culturel.

J'ai conscience de prendre une certaine liberté dans ma conception hybride du récit de filiation. Je n'invoque pas, par exemple, « les voix qui se sont tues » – ceux qui n'ont pas parlé de leur vivant – sur lesquelles Demanze et Viart appuient leur définition. Au contraire, je suis héritière d'un riche patrimoine familial : histoires racontées, archives, photos, lettres. Cependant, malgré le patrimoine légué, il reste des zones d'ombres et des aspects plus sombres dans ma famille, que je transforme en moteur narratif (reconstitutions, scènes imagées), et c'est en vertu de ces vides à combler que je

---

<sup>45</sup> Thierry Hentsch, *Raconter et mourir. Aux sources narratives de l'imaginaire occidental*, nouv. éd., Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 496 p.

me réclame du genre. Ce faisant, je veux dépasser l'anecdote familiale pour accomplir un « devoir de mémoire » : mon récit devient un maillon d'une chaîne plus vaste, invitant à la réappropriation d'un patrimoine sociologique commun ancré dans l'époque. En passant du biographique à l'autobiographique, je crée un espace de vérité romanesque où le lecteur (et les descendants) peuvent ressentir la matérialité du passé transmis. Je dépasse le simple témoignage intime : la filiation devient un acte littéraire fondé sur l'hybridité documentaire/fictionnelle, en alternant fragments d'archives et de scènes reconstituées.

### 3.5 Ce que j'ai retiré de l'expérience

J'ai appris à sublimer l'histoire que je raconte en gardant à l'esprit le lecteur. Quand j'accomplis le devoir de mémoire, je ne dois pas présumer que celui qui lit s'attachera à mes personnages. Je les connais intimement et ce que je ressens ne sera pas automatiquement ressenti par les autres. Mon travail m'a enseigné que je dois rendre mes personnages touchants un peu comme Marcel Pagnol, qui laisse courir son imagination pour « redonner vie » à ceux qui l'ont entouré et nous entraîner dans les méandres de ses souvenirs d'enfance. Je dois révéler mes personnages avec doigté pour que le lecteur ait aussi l'impression de les connaître. Tous les documents et traces que j'ai utilisés pour rendre mes personnages attachants ont été pour moi des outils de travail précieux, mais ont agi aussi comme un frein à mon écriture. J'ai dû dépasser le carcan de l'autorité des voix de mes ancêtres pour laisser parler ma sensibilité. En intégrant des scènes fictionnelles imagées, au delà du devoir de mémoire, je cherche à m'attacher le lecteur avec une histoire plausible et intéressante, comme on le ferait dans un roman historique.

Une autre difficulté que j'ai eu à surmonter est le passage du *je* à la troisième personne. J'ai dû transmettre une fidélité émotionnelle intime propre à l'autobiographie tout en assurant la cohérence des voix et la différenciation des personnages. Ainsi, j'ai dû faire porter ma sensibilité par plusieurs personnages en leur donnant des timbres propres pour éviter l'homogénéisation du *je* masqué. J'ai dû m'assurer de la cohérence référentielle liée à l'ancrage documentaire tout en m'assurant que le lecteur ne soit pas tenté de confondre l'auteure avec les personnages. L'usage de scènes sensorielles a été utile pour maintenir la subjectivité, la singularité vocale de chaque personnage, sans recourir à l'autoréférence. J'ai dû maîtriser la polyphonie, car plusieurs personnages portent ma sensibilité et j'ai dû m'assurer de définir pour chacun une palette stylistique (règles lexicales et rythmiques,

images récurrentes). Je me suis assurée d'intégrer des dispositifs métatextuels, tels correspondances, souvenirs ou anecdotes pour créer des états de vérité partagés entre fiction et mémoire pour servir la fonction littéraire.

J'ai ressenti le besoin de restreindre l'histoire à deux personnages pour les incarner plus à fond, les rendre captivants et éviter de disperser l'attention du lecteur. J'ai choisi les deux personnages de Pierre et Madeleine, parce que c'est ceux desquels je suis la plus proche et chez qui j'ai pu trouver les reliefs, la texture, les caractéristiques tangibles qui s'appliquent à leurs univers et à leur intimité. J'ai utilisé ma propre expérience pour incarner leur quête. Malgré la différence de génération, les valeurs, les problèmes et les défis se ressemblent. Je suis présente indirectement dans le récit pour y apporter une dimension intimiste. Je me suis projetée dans la mentalité de l'époque en m'aidant des documents que j'avais rassemblés. Pour incarner leur sensibilité, je suis passée par mon propre affect tout en gardant une distance critique vis-à-vis de ma propre démarche. J'ai pu resserrer l'intrigue, et la tension dramatique. J'ai montré les autres personnages à travers les yeux de mes protagonistes, créant ainsi une continuité dans la focalisation.

## Conclusion

J'ai entrepris la maîtrise avec beaucoup d'enthousiasme, ayant à l'esprit un devoir de mémoire et une pulsion autobiographique. Ma motivation personnelle étant l'attachement à la mémoire familiale, mon désir de la garder vivante et de la transmettre. Toutefois, au fur et à mesure que j'avancais dans la scolarité et dès le début de la rédaction du mémoire, j'ai fait face à de nombreux défis qui m'ont obligée à préciser mes objectifs et à me remettre en question. J'ai dû cheminer avec méthode et patience, aussi bien dans la portion réflexive que dans la portion fictionnelle. Après avoir réalisé la collecte de données et répertorié les traces variées de mes ascendants, effectué le tri, écarté, assemblé, j'ai précisé la cartographie des enjeux (biographie, autobiographie, mémoire, secret, transmission), j'ai confronté les témoignages et les archives, j'ai annoté les zones d'incertitude et j'ai pu décider de la configuration du texte avec deux personnages principaux dont je me suis rapprochée. J'ai dû réécrire plusieurs fois mon texte pour affiner la structure, moduler la distance, introduire des éléments historiques, améliorer la représentation des personnages et rendre les scènes vivantes.

Tout le long de ce travail, j'ai pris appui sur mes lectures et ma filiation littéraire (Annie Ernaux, Anaïs Barbeau-Lavalette, Éric Chacour, Anne Berest, Pauline Gill, ...) pour m'inspirer de ma famille comme instrument et matière de réflexion sur l'histoire, l'identité, et la responsabilité de l'écrivain dans la transmission. J'ai appris la patience documentaire, car le matériel théorique et familial se compose lentement. J'ai dû anticiper les effets du récit sur autrui pour guider mes choix stylistiques. Je me suis questionnée sur la proximité émotionnelle à adopter en prenant un recul analytique. J'ai appris qu'écrire un récit de filiation qui conjugue le devoir de mémoire, le biographique, la pulsion autobiographique et la volonté de transmettre un héritage familial est à la fois un chantier personnel et un geste public. J'en ai retiré des acquis littéraires éthiques et méthodologiques qui transforment ma pratique d'écriture et m'ont ouvert de nouvelles directions pour penser la filiation. Ce travail a été l'occasion de développer une méthode documentaire, une rigueur d'écriture et une palette formelle qui permettent non seulement de rendre l'héritage intelligible, mais aussi d'inventer de nouvelles manières de le transmettre.

La partie fiction de mon mémoire couvre la période de 1905 à 1935. Après la maîtrise, je compte utiliser ce matériau pour continuer à bâtir sur la mémoire familiale comme socle identitaire

induisant une pulsion autobiographique. Je veux continuer ma fresque du XX<sup>e</sup> siècle autour d'un secret enfoui. Je mettrai en scène ma mère, du Poitou jusqu'au nord de la France, pour la période 1935 à 1967. Elle avait promis de coucher sur papier les épisodes marquants de sa vie, mais son carnet est resté désespérément vide. Après 1935, je vais donc continuer l'histoire du point de vue de ma mère en appliquant le même principe de justesse narrative entre réel et fiction pour continuer à bâtir un matériau narratif dynamique. Mon but est de dépasser le témoignage personnel, rendre justice aux personnes évoquées, créer des archétypes et façonner une mémoire collective. L'acte d'écrire la filiation contribue à élaborer mon héritage.

J'inscris ma propre histoire dans celle de ceux qui m'ont précédée. Je crois à une transmission invisible (ce que les ancêtres transmettent sans que l'on en ait conscience) qui donne tout son sens à la filiation en inscrivant la mémoire dans une dynamique de partage et de dissémination. Je laisse le mot de la fin à Ernaux :

La valeur collective du "je", du monde du texte, c'est le dépassement de la singularité de l'expérience, des limites de la conscience individuelle qui sont les nôtres dans la vie, c'est la possibilité pour le lecteur de s'approprier le texte, de se poser des questions et de se libérer <sup>46</sup>.

---

<sup>46</sup> Annie Ernaux et Frédéric-Yves Jeannet, *L'écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2011, pp. 73-74.

## BIBLIOGRAPHIE

### MÉMOIRE

- Candau, Joël, *Mémoire et identité*, 1<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Univ. de France, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1998, 225 p.
- Daunais, Isabelle, « Le temps des lettres / Gabrielle Roy, Le temps qui m'a manqué », éd. préparée par François Ricard, Dominique Fortier et Jane Everett, Boréal, *Érudit*, vol. 40, n° 6, 1998, p.142-147.
- Demanze, Laurent, *Encres orphelines: Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*, Paris, J. Corti, coll. « Les essais », 2008, 403 p.
- Ernaux, Annie, *Journal du dehors*, Paris, Gallimard, 1993, 106 p.
- Hentsch, Thierry, *Raconter et mourir. Aux sources narratives de l'imaginaire occidental*, nouv. éd., Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005, 496 p.
- Jacob, Suzanne, *Histoires de s'entendre*, Montréal, Boréal, 2008, 146 p.
- Jongy, Béatrice et Annette Keilhauer, *Transmission-héritage dans l'écriture contemporaine de soi*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, coll. « Littératures », 2009, 285 p.
- Mainguy, Thomas, « L'enracinement de Jean-Pierre Issenhuth », *Études littéraires*, vol. 48, n° 1-2, 2019, p. 165-176.
- Merleau-Ponty, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1945, 537 p.
- Ricœur, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, 672 p.
- Schlanger, Judith E., *La mémoire des œuvres*, nouv. éd., Verdier, coll. « Verdier/poche », 2008, 184 p.
- Tadié, Jean-Yves et Marc Tadié, *Le sens de la mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2004, 367 p.

## LE BIOGRAPHIQUE

- Colonna, Vincent, « L'autofiction, essai sur la fictionnalisation de soi en littérature », thèse de doctorat, École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), linguistique, 1989, 595 p.
- Delaume, Chloé, *La règle du Je*, 1<sup>e</sup> éd, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Travaux pratiques », 2010, 95 p.
- Gasparini, Philippe, *Est-il je? Roman autobiographique et autofiction*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2004, 393 p.
- Gasparini, Philippe, « Autofiction vs autobiographie », *Tangence*, n° 97, 2011, p. 11-24, en ligne, < <https://id.erudit.org/iderudit/1009126ar> >, consulté le 17 mars 2024.
- Greif, Hans-Jürgen, « Annie Ernaux : Écrire la vie, anthologie “Quarto” », Gallimard, Paris, 2011, 1088 p. », *Moebius : écritures / littérature*, no 135, 2012, p. 177-185, en ligne, < <https://id.erudit.org/iderudit/68143ac> >, consulté le 17 mars 2024.
- Hubier, Sébastien, *Littératures intimes. Les expressions du moi de l'autobiographie à l'autofiction*, Paris, Armand Colin, 2003, 205 p.
- Issenhuth, Jean-Pierre, « L'art d'évoquer », *Liberté*, vol. 33, n°1, 1991, p. 33-39.
- Lejeune, Philippe, « Nouveau Roman et retour à l'autobiographie », dans Contat, Michel, (dir.), *L'auteur et le manuscrit*, Paris : PUF, coll. « Perspectives critiques », 1991, p. 339-356.
- Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, 368 p.
- Pangop, Alain Cyr, « Dion, Robert et al., Vies en récit. Formes littéraires et médiatiques de la biographie et de l'autobiographie », *Questions de communication*, n° 14, Presses universitaires de Nancy, 2008, p. 343-345
- Viart, Dominique, « Mémoires du récit: questions à la modernité », *Revue des lettres modernes*, n° 134955, 1998, p. 3-27.
- Viart, Dominique, « Dis-moi qui te hante: paradoxes du biographique », *Revue des sciences humaines*, n° 263, Université de Lille, 2001, p. 7-33.
- Viart, Dominique, « Écrire au présent: l'esthétique contemporaine », *Le temps des lettres: Quelles périodisations pour l'histoire de la littérature française du 20<sup>e</sup> siècle*, 2001, p. 317-336, en ligne, < <https://books.openedition.org/pur/33321> > consulté le 5 décembre 2024.

## FILIATION

- Adler, Aurélie, « Autobiographie, autofiction, récit de filiation », dans *Éclats des vies muettes*, Presses Sorbonne Nouvelle, 2012, p. 121-125, en ligne, <<https://books.openedition.org/psn/2171>> consulté le 5 décembre 2024.
- Barthes, Roland, *La chambre claire: note sur la photographie*, Paris, Gallimard, coll. « Cahiers du cinéma Gallimard », 1980, 192 p.
- Demanze, Laurent, « Les possédés et les dépossédés », *Études françaises*, vol. 45, n° 3, 2010, p. 11-23.
- Halbwachs, Maurice, *La mémoire collective*, P.U.F., Paris, 1950, 170 p.
- Lapointe, Martine-Emmanuelle et Laurent Demanze, « Présentation: Figures de l'héritier dans le roman contemporain », *Études françaises*, vol. 45, n° 3, 2009, p. 5-9.
- Ledoux-Beaugrand, Évelyne, *Imaginaires de la filiation. Héritage et mélancolie dans la littérature contemporaine des femmes*, Montréal, Québec, XYZ éditeur, coll. « Théorie et littérature », 2013, 326 p.
- Nora, Pierre, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, coll., « Bibliothèque illustrée des histoires », 1984, 674 p.
- Saint-Martin, Lori, *Le nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Montréal, Nota Bene, 1999, 438 p.
- Viart, Dominique, « Le silence des pères au principe du “récit de filiation” », *Études françaises*, vol. 45, n° 3, janvier, 2009, p. 95-112.
- Viart, Dominique, Bruno Vercier et Franck Evrard, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, coll. « La bibliothèque Bordas », 2005, 511 p.
- Viart, Dominique et al., « Le récit de filiation: “Éthique de la restitution” contre “devoir de mémoire” dans la littérature contemporaine », dans *Héritage, filiation, transmission: Configurations littéraires (xviii-xxe siècles)*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, coll. « Hors collections », 2011, p. 199-212.
- Viart, Dominique, « Filiations littéraires – Archive ouverte HAL », *Écritures contemporaines. État du roman contemporain*, 2, 1999, p. 115-139.

## RELATION ENTRE LE RÉEL ET LA FICTION

Barthes, Roland et *al.*, *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 1982, 192 p.

Barthes, Roland, « L'effet de réel », *Communications*, vol. 11, n° 1, 1968, p. 84-89, en ligne, <[https://www.persee.fr/doc/comm\\_0588-8018\\_1968\\_num\\_11\\_1\\_1158](https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1968_num_11_1_1158)>, consulté le 6 août 2025.

Annie Cantin, « Les écritures intimes aux frontières du réel ou une littérature du vrai est-elle possible ? », *Fabula / Les colloques*, II. Réflexions théoriques, Frontières de la fiction, 1999, doi< <https://doi.org/10.58282/colloques.7579> >.

Coetzee, John Maxwell et Arabella Kurtz, *La vérité du récit: conversations sur le réel et la fiction*, Albin Michel, 2016, 182 p.

Cohn, Dorrit et Jean-Philippe Mathy, « Vies fictionnelles, vies historiques : limites et cas limites », *Littérature*, vol. 105, n° 1, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 1997, p. 24-48, < [www.persee.fr/doc/litt\\_0047-4800\\_1997\\_num\\_105\\_1\\_2430](http://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1997_num_105_1_2430)>, consulté le 5 décembre 2024.

Dion, Robert, « Créer une forme de l'informe : Le Poids du monde de Peter Handke », *Études littéraires*, vol. 48, n° 1-2, 2019, p. 137-151.

Dion, Robert et *al.*, *Vies en récits. Formes littéraires et médiatiques de la biographie et de l'autobiographie*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », n°38, 2007, 592 p.

Dominicy, Marc, *Poétique de l'évocation*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Théorie de la littérature », 2011, 403 p.

Ernaux, Annie et Frédéric-Yves Jeannet, *L'écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2011, 149 p.

Jacob, Suzanne, *La bulle d'encre*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2001, 147 p.

Jourde, Pierre, *Littérature et authenticité: le réel, le neutre, la fiction*, 2<sup>e</sup> éd., légèrement corrigée et modifiée, Paris, L'Esprit des Péninsules, 2005, 247 p.

Marty, Éric, « Roland Barthes et la question de l'histoire littéraire », Dans Fraise, Luc, (dir.), *L'histoire littéraire à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle. Controverses et consensus*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Hors collection », 2005, p. 417-424.

Montalbetti, Christine, « Fiction, réel, référence », *Littérature*, vol. 123, n° 3, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 2001, p. 44-55, en ligne, < [www.persee.fr/doc/litt\\_0047-4800\\_2001\\_num\\_123\\_3\\_1719](http://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_2001_num_123_3_1719) >consulté le 4 août 2023

Rosset, Clément, *La force majeure*, Paris, Éditions de minuit, coll. « Critique », 1983, 105 p.

Schaeffer, Jean-Marie, *Pourquoi la fiction?*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1999, 346 p.

Zenetti, Marie-Jeanne, « L'effet de document : diffractions d'un réalisme contemporain », dans *Un art documentaire : enjeux esthétiques, politiques et éthiques*, 2017, en ligne, < [hal-02008416](https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02008416) >, consulté le 10 octobre 2023.

## THÈSE DE DOCTORAT

Huyghebaert, Céline, « Les membres fantômes : donner la forme d'un livre à une disparition », Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, 2018, 270 f

## OUVRAGES DE FICTION

Barbeau-Lavalette, Anaïs, *La femme qui fuit*, Montréal, Marchand de feuilles, 2015, 378 p.

Berest, Anne, *Finistère*, Paris, Albin Michel, 2025, 424 p.

Chacour, Éric, *Ce que je sais de toi*, Québec, Alto, 2023, 296 p.

Cousture, Arlette, *Les filles de Caleb*, Montréal, Québec Amérique, 1985, 528 p.

Ernaux, Annie, *Une femme*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1999, 105 p.

Fortier, Dominique, *Les villes de papier*, Québec, Alto, 2020, 208 p.

Fortier, Dominique et Rafaële Germain, *Pour mémoire: petits miracles et cailloux blancs*, Québec, Alto, 2019, 171 p.

Gill, Pauline, *La cordonnrière*, Montreal, VLB éditeur, 344 p.

Huyghebaert, Céline, *Le drap blanc*, Montréal, le Quartanier, coll. « Série QR », 2019, 336 p.

Lachance, Micheline, *Le roman de Julie Papineau*, Montréal, Québec Amérique, 2012, 616 p.

Michon, Pierre, *Vies minuscules*, Paris, Gallimard, Belin, coll. « Folio », 1984, 249 p.

Perec, Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », n° 293, 2017, 221 p.

Turcotte, Élise, *Autoportrait d'une autre*, Québec, Alto, 2023, 280 p.